

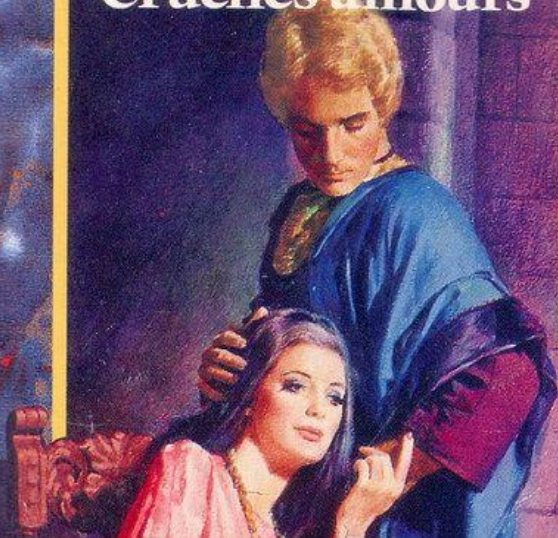
*Une tumultueuse histoire d'amour  
où devoir et passion luttent sans merci.*

★  
*Harlequin*

GRANDS ROMANS

**PENELOPE  
NERI**

**Cruelles amours**



# **Cruelles amours**

**Penelope NERI**

**By Fidou and Nefertiti**

## Résumé

1284 . Le Pays de Galle refuse de se soumettre au Roi d'Angleterre.

Maegan, la jeune Galloise, vit heureuse dans sa famille. Jusqu' au jour où son père et ses frères tombent dans une embuscade. Seule la jeune fille peut les sauver, en épousant un ennemi : Brian Fitzwarren.

Or si Brian aime déjà Maegan, qu'il a vue se baigner nue dans sa rivière, elle ne sait rien de lui. Rien, sinon sa beauté, son charme, sa bravoure. Mais il sera aussi son geôlier, elle ne devra à aucun prix l'oublier...

## ***Prologue.***

A peine le vainqueur du tournoi eut-il relevé la visière de son heaume qu'un même cri parcourait les rangs des demoiselles d'honneur :

— Brian Fitzwarren !

Eléonore de Castille, épouse d'Edouard 1<sup>er</sup> d'Angleterre, réprima à grand-peine un sourire malicieux. Il y avait près de douze ans que le beau chevalier n'avait pas reparu à Windsor et la reine avait oublié les effets désastreux de son charme sur ces demoiselles ! Mais, à l'évidence, les ans n'avaient point entamé son magnétisme ! songea-t-elle tout en observant le chevalier qui s'avavançait jusqu'à la tribune royale sous les saluts des hérauts sonnante de la trompette.

Le chevalier n'avait pas mis pied à terre que déjà son écuyer, le fidèle Stephen du Bois, accourait... Il s'empessa auprès du splendide destrier caparaçonné de pourpre et d'argent et, pétri d'admiration, s'écria :

— Quelle belle joute, mon seigneur ! Vous êtes un vrai champion !

Brian le remercia d'un sourire, mais le devoir ne lui laissa pas le loisir de s'attarder plus longtemps. Il

s'empressa d'aller s'agenouiller devant son suzerain, enveloppé dans un manteau de blanche hermine, et son épouse qui lui passa au cou un magnifique chapelet d'or et de pierres précieuses. Alentour, ce fut un tonnerre d'applaudissements et de vivats !

— Debout, valeureux champion ! ordonna le roi Edouard.

Malgré une intonation sévère, la voix du souverain vibrait d'affection. Il y avait en effet une grande amitié entre ces deux hommes que les circonstances avaient séparés depuis si longtemps.

Engoncé dans sa lourde armure étincelante sous le soleil de mai, Brian se releva cependant avec souplesse et observa son suzerain et ami. Les années avaient à peine marqué Edouard 1<sup>er</sup>. Seule sa chevelure blonde offrait désormais les reflets d'argent dus à la griffe du temps. Il se pencha alors sur la main du roi, puis se tourna vers Eléonore, radieuse.

— Madame, la reine de la journée, c'est vous, qui incarnez véritablement la beauté !

A ce compliment, un sourire ourla les lèvres de la souveraine.

— Dites-moi, preux chevalier... les années auraient-elles assoupli ce caractère impétueux, métamorphosé ce paladin si méprisant des mignardises chevaleresques ?

Puis, les yeux pétillants de malice, elle ajouta :

— Regarderiez-vous aujourd'hui avec une indulgence accrue ces demoiselles qui soupirent pour vous ?

— Oh, Majesté ! Ce butor n'est plus ! A vingt ans, je ne songeais certes qu'à la gloire des champs de bataille. A présent, j'ai compris mes erreurs de jeunesse.

Touchée par tant de sincérité, Eléonore posa la main sur le bras de son époux.

— Prenez garde, Sire ! Ce noble faucon ne supportera jamais que quiconque rogne ses ailes dorées ou même... son territoire... du moins me semble-t-il !

A ces mots, Brian releva la tête, posa sur la reine ce beau regard couleur d'ardoise qu'éclairait sa chevelure soyeuse.

— Pardon, Majesté ?

Pour toute réponse, Eléonore éclata d'un rire cristallin et s'éloigna, suivie par un essaim de jeunes et jolies femmes manifestement fort intéressées par la personne du preux chevalier.

Edouard, de son côté, prenait déjà son ami par le bras, l'entraînait :

— Retirons-nous dans votre pavillon. Ainsi pourrons-nous converser pendant que vous ôterez votre harnois ! Savez-vous que j'ai combattu à vos côtés tout au long de cette joute ? J'ai frissonné de joie et de peur à chaque coup porté ! Je me revoyais, lance à la main, menant mon cher Ferraut à la victoire. Oh ! Comme j'aimais ce beau cheval noir ! Hélas ! Ferraut a disparu depuis bien longtemps et votre souverain grimace désormais sous le poids des ans et des douleurs. Ces plaisirs ne sont plus de mon âge !

— Voyons, Sire ! C'est faux ! Si vous consentiez à nous faire l'honneur de relever le défi, vous en sortiriez encore vainqueur !

Brian ne songeait point à flatter son souverain qu'il admirait énormément. Edouard, dans sa jeunesse, avait été un adversaire redoutable dans les tournois comme sur les champs de bataille. Brian ignorait par ailleurs la duplicité pourtant fort à la mode à la cour de Windsor.

Edouard le comprit et adressa un bon sourire à son jeune ami avant de se tourner vers ses hommes d'armes et d'interpeller le capitaine :

— Laissez-nous, Robin de Suffolk ! Je souhaite m'entretenir avec Sir Brian.

Sur ces mots, les deux hommes s'engouffrèrent sous la tente blanc et or de Brian Fitzwarren. Le roi, cependant, eut le temps de remarquer le blason qui frappait la toile d'un étalon magnifiquement cabré.

— Je vois que vous n'avez pas oublié notre brave Sirocco ! fit le roi.

— Non, Sire ! Comment pourrais-je oublier un compagnon qui nous sauva la vie ? Vous souvenez-vous de ces sabots d'airain qui massacrèrent féroce­ment nos deux ennemis mahométans ?

— Bien sûr, Brian ! Je trouve d'ailleurs que vous avez bien fait de prendre Sirocco pour emblème ! Quant à votre destrier actuel, il lui fait grandement honneur !

— C'est le petit-fils de Sirocco, mon seigneur, et il porte même son nom, comme son père avant lui.

Puis, il se tourna vers son écuyer.

— Stephen, donne-nous du vin. Pour mon armure, nous verrons plus tard.

Sans mot dire, Stephen du Bois obtempéra.

— Sire, je vous en prie, prenez place :

Le roi s'assit sur un simple tabouret, mais ce détail, apparemment, ne le gênait guère.

— Je n'ai pas oublié que vous m'avez sauvé la vie, Brian, et que vous avez toujours refusé d'accepter un gage de ma reconnaissance.

— Au nom de quoi cette reconnaissance ? Vous êtes mon roi et mon ami ! Vous servir m'est un honneur !

— Peut-être, mais en me défendant, ce sont vos jours que vous avez mis en péril. Dites-moi... votre blessure vous fait-elle encore souffrir ?

— Très rarement, Majesté. J'en porte la cicatrice avec fierté.

— Votre générosité me touche beaucoup, Brian ! Ah ! Voici Stephen !

L'écuyer revenait en effet chargé d'une carafe de vin aux reflets magenta qu'il déposa sur l'unique table du pavillon.

— Sire, puis-je vous présenter Stephen du Bois, mon cousin et écuyer ?

Terriblement intimidé, Stephen se jeta aux pieds de son souverain et balbutia :

— Majesté ! Je suis votre humble serviteur !

— Levez-vous, Stephen ! Depuis combien d'années servez-vous le chevalier Fitzwarren ?



— Cela fera trois ans à la Saint Michel, Sire !

Les mots, cette fois-ci, lui échappaient tandis que ses joues prenaient des reflets pivoine.

— J'espère que vous saurez le respecter comme il le mérite ! Personnellement, je le considère comme un ami très cher dont j'apprécie grandement la bravoure et l'adresse ! Son exemple vous sera utile, j'en suis sûr !

— Oui, Sire, je vous en donne ma parole ! Croyez que je suis fier d'être au service du chevalier Fitzwarren.

Devant tant de fervente candeur, Brian eut du mal à cacher un sourire ému. Aussi pria-t-il le jeune homme de l'aider à se défaire de son harnachement. Quand enfin il se trouva simplement en chaussures et tunique, il congédia le damoiseau et avoua alors à Edouard I<sup>er</sup> :

— Vos remarques l'ont beaucoup touché. Souvent, autour d'un feu de camp, il a entendu vanter vos prouesses, et il vous admire énormément. Vos paroles devraient donc rester gravées à jamais dans sa mémoire. D'ici ce soir, tous mes pages en auront eu les oreilles rebattues !

— Oh ! Tant mieux !

Les prunelles du roi pétillaient de malice.

— Nous aussi avons nos héros du temps de notre jeunesse ! Ensuite, l'âge nous enseigne qu'ils ont connu la peur et le doute comme nous tous, mais qu'ils ont su surmonter ces moments difficiles ! Bien, passons maintenant aux choses sérieuses, Brian, et asseyez-vous. Toutefois, commençons par trinquer. Il leva son gobelet.

— A Striguil !

— A Striguil, répéta Brian, docilement.

Le jeune homme but une gorgée, puis s'enquit :

— De qui ou de quoi s'agit-il, Majesté ?

— D'un fort, mon ami ! D'un fort cerné de jardins, de vergers et de prairies où paissent de superbes troupeaux. Un joyau serti dans la verdure d'une forêt giboyeuse.

L'espace d'un instant, Brian, les sens en alerte, s'interrogea. Cette expression matoise sur le visage de son souverain, il la connaissait trop bien. A quoi songeait donc Edouard ? Cet homme intelligent et versé dans l'art de la guerre était également capable de sourds calculs...

— Et alors, Majesté ?

Pour toute réponse, Edouard reprit son gobelet et dégusta une gorgée de vin avant de déclarer d'un ton grandiloquent :

— Ah ! Brian ! Que je suis heureux de vous retrouver ! Tant d'années ont coulé depuis le jour où nous avons combattu côte à côte les terribles Sarrasins !

A la simple évocation de cette fabuleuse épopée, un sourire fleurit sur les lèvres de l'ancien croisé Brian.

— Oui, Sire ! Bien des années ont passé, c'est vrai !

— Brian... qu'avez-vous fait depuis que nous ne vous avons revu à Windsor ? Où étiez-vous donc ?

— En Castille. J'aime beaucoup le climat espagnol ! Ensuite, j'ai gagné la France où j'ai servi mon oncle, le duc d'Artois.

— Et votre belle-mère...

Le sourire de Brian s'évanouit comme par enchantement.

— A ma connaissance, Rosamund se porte bien ! Mon père, vous le savez, est décédé pendant que nous étions en croisade. Sa seconde épouse vit donc maintenant avec mon frère Simon et sa... femme à Warrenleigh.

Brian avait beau affecter un calme olympien, le roi ne fut pas dupe un seul instant.

— Vous n'avez pas réglé... votre contentieux avec Simon ?

— Non ! Et, qu'il en soit digne ou pas, c'est toujours lui qui tient les rênes du domaine.

— Pourquoi songer à lui ? Pensez plutôt à Striguil ! Voilà une terre à votre mesure, Sir Brian ! Une terre qui réclame vos talents de chef et de guerrier pour ne pas dire plus !

— Et où se trouve... ce paradis ?

— A la frontière de l'Angleterre et du Pays de Galles, dans le comté de Gwent pour être précis ! Je tiens à faire de vous le Lord Marcher, magnat de ce domaine, et comte de Hereford. A l'heure actuelle; et bien que leur chef, le prince Llewellyn, ait péri depuis plus d'un an, les seigneurs gallois ne cessent de harceler cette région. Ce sont des pillages incessants, et j'ai besoin d'un vassal loyal et capable de dominer la situation. Il lui faudra rallier les Gallois à la cause du roi d'Angleterre tout en contrecarrant l'action des rebelles. Ce n'est pas une mince affaire, j'en ai conscience, mais je

désire réaliser l'unité du royaume dans la paix et le respect des uns et des autres. Voilà pourquoi je vous ai fait mander, Brian !

— Mais, Sire ! Quel sacrifice me demandez-vous là ? Renoncer à mon idéal de chevalier pour me bercer d'une vie de douceurs ? Ah ! Non, Majesté, jamais !

Devant la colère de son vassal et ami, Edouard partit d'un grand rire :

— Je vous en prie, Sir Brian, ne m'obligez pas à vous donner un ordre ! Votre suzerain a besoin de vous à Striguil ! Si ce n'était pas le cas, j'aurais envoyé tout autre que vous, mon ami ! Alors, me ferez-vous la grâce de consentir à ma requête ?

— Vous ne me laissez guère le choix, Majesté ! N'ai-je point fait serment d'allégeance ? Je me dois d'obéir à mon souverain sous peine de ternir mon honneur ! Si donc vous me le demandez, je deviendrai seigneur de Striguil. Sachez toutefois que si le vassal Obéit, l'ami proteste !

Satisfait, Edouard acquiesça. Argumenter ne servirait de rien. Mieux valait patienter. Le temps saurait apaiser l'humeur colère de Brian Fitzwarren. D'ailleurs, si ce dernier croyait devoir mener une existence affreusement pacifique à Striguil, il se trompait ! Les Gallois, révoltés par la présence anglaise sur leur sol, s'empresseraient de le lui faire comprendre. L'un d'eux en particulier, un certain Druce Ruthven de Aberweye, seigneur de Hafod dans le comté de Gwent, ne cessait, assisté de ses fils, d'assaillir les Normands. Ainsi, le dernier magnat de Striguil avait-il péri dans une

embuscade. N'est-ce pas la preuve que Brian Fitzwarren s'inquiétait... inutilement ? Néanmoins... à quoi bon se perdre en explications ? Pragmatique, Edouard 1<sup>er</sup> leva son gobelet :

— A Striguil ! dit-il.

— A Striguil ! répéta Brian d'une voix dénuée d'enthousiasme.

En ce mois de mai de l'an de grâce 1283, une page de la vie de Brian Fitzwarren venait d'être tournée !

# **CHAPITRE PREMIER**

*Comté de Gwent, 1284.*

**A** demi caché dans les genêts d'or, le faon avançait d'un pas timide. Son petit museau de velours rose frémissait. L'animal s'accoutumait à la présence de la jeune fille.

Immobile, Maegan Ruthven retenait son souffle tandis que sa main douce se posait enfin sur la bête rétive... Du bout des ongles, elle la caressa l'espace d'un instant délicieux, puis le faon prit peur et s'enfuit retrouver sa mère tandis que sonnaient des clochettes signalant l'arrivée imminente de Enid, le faucon de Daffyd. Maegan poussa un soupir de soulagement. Au moins serait-il à l'abri des griffes cruelles !

Debout, au milieu de cette débauche d'arbrisseaux jaune d'or, la jeune Maegan évoquait un tableau printanier. Simplement vêtue d'une longue tunique vert émeraude que serrait une ceinture d'or, elle arborait autour du front un bandeau, bijou ciselé du même métal précieux que la ceinture, qui visait à discipliner une chevelure aux reflets auburn tombant en cascades sur ses reins. Ses grands yeux bruns ombrés de longs cils épais offraient au soleil des nuances d'ambre pur. Quant

à sa peau, elle respirait la santé et, rien qu'à regarder Maegan, on devinait que la jeune fille passait ses journées à errer par monts et par vaux, à musarder au milieu de ces forêts de sorbiers et de bouleaux qu'elle aimait tant.

— Maegan ! Maegan !

— Oui, je suis là !

Surpris de découvrir sa sœur à quelques pas seulement de sa monture, Daffyd s'arrêta net.

— Oh ! Je ne t'avais pas vue ! Mais, que manigances-tu, sœurette ? Dis-moi... serait-ce un oiseau blessé que tu serres dans ta main ? Un lapin pris au piège ?

— Voyons ! Ne devines-tu pas qu'il s'agit d'un bouquet de genêts ? Non, je me suis attardée afin d'observer un faon qui jouait dans les parages !

— Naturellement, tu as pu le caresser, non ?

Amusé Daffyd hochait la tête.

— Tu as de la chance de vivre en terre galloise, ma belle. De l'autre côté de la frontière, on te traiterait de sorcière !

— Sornettes que tout cela ! Les animaux savent que je les aime, voilà tout !

Sur ces mots, elle ne put s'empêcher de jeter un regard méfiant Vers Enid qui avait retrouvé le poing de son maître, Enid qui tendait un cou patient pendant que Daffyd lui cachait la tête avec le traditionnel chaperon. L'oiseau de proie n'avait rien de bien affectueux...

Daffyd comprit le sens de son regard et pouffa :

— Chacun son goût, petite sœur ! Allez ! Il est temps de rentrer maintenant.

— Oui, tu as raison ! J'ai promis à mère de l'aider. Mais, au fait, où est Edan ?

— Dans la prairie voisine ! Elle préfère l'herbe tendre, cette gourmande !

Maegan sourit et poussa un petit sifflement discret. Quelques secondes plus tard surgissait une superbe jument isabelle. Malgré une douceur angélique avec sa maîtresse, Edan portait bien son nom qui, en langue celtique, signifiait l'impétueuse. A maintes reprises déjà la bête, aussi bien dressée qu'un destrier, avait tiré Maegan d'une situation périlleuse.

Pour l'heure, cependant, il n'était point question de danger, et frère et sœur revinrent doucement par le chemin qui longeait la rivière Wye.

Au loin, les montagnes offraient des silhouettes comparables à celles des vieux druides qui, jadis, peuplaient la région avant que les légions romaines ne les déciment. Toutefois, ce n'était point le souvenir de ces massacres qui tourmentait Maegan, mais... le départ de son très cher Daffyd. Dès le lendemain, en effet, son frère allait quitter la demeure familiale pour gagner le manoir de sa promise, Jennifer. Or, Daffyd et Maegan étaient jumeaux et partageaient, depuis toujours, des liens privilégiés et une merveilleuse complicité.

A l'idée de la séparation, le cœur de Maegan se serrait de tristesse. Bouleversée de chagrin, la jeune fille



contemplant cet être qui lui ressemblait tant, soupirait, Daffyd était si séduisant ! Comment Jennifer aurait-elle pu ne pas l'aimer ?

— Que t'arrive-t-il, Maegan ? Pourquoi ce soupir ?

— Je... je me... demandais pourquoi il te fallait aller vivre chez ta future épouse ? C'est vrai, pourquoi ne vient-elle pas habiter à Hafod ? Tu... tu me manqueras... beaucoup, tu sais !

— Toi aussi, tu me manqueras, sœur ! Allons ! Dois-je te rappeler que le père de Jennifer n'a pas d'héritier mâle ? Voilà pourquoi il désire tant que son gendre réside sous son toit ! Réjouis-toi de ma bonne fortune, ma belle, puisque le sort m'est si doux. Je vais avoir la chance d'épouser une femme que j'aime plus que tout et recevoir de surcroît un splendide domaine !

— Oui ! Mais j'aimerais tant t'accompagner ! Père emmène bien Rhys et Dolan ! Ils vont assister à ton mariage ! Pourquoi pas moi ?

— Tu connais déjà la réponse de père ! Et il a raison. Ce voyage est bien trop dangereux pour une femme. La région fourmille de soldats anglais. Maudit soit Edouard ! Cet homme est pour nous une vraie plaie !

A peine ces paroles coléreuses lui avaient-elles échappé qu'il se radoucissait et ajoutait :

— Courage, petite sœur ! Je ne t'oublierai pas et viendrai te retrouver en compagnie de Jenny ! Par ailleurs, je me suis laissé dire que l'on songerait à te marier très prochainement ! Peut-être te donnera-t-on à Trevor, ou même à Thomas Morgan ? Si cela se trouve,

tu n'auras pas le temps de songer à ton frère ni de le regretter !

Très émue, Maegan tira sur les rênes et s'écria :

— Mère ne m'a rien dit de tel ! Comment se fait-il que tu sois au courant ? Raconte-moi tout !

Déjà, cependant, la honte submergeait Daffyd. Sa sœur était livide ! Comme elle paraissait bouleversée ! Comment avait-il pu la taquiner à ce sujet ? Avait-il oublié qu'un an à peine s'était écoulé depuis que l'on avait retrouvé Bevan, noyé dans les marais ?

Il faillit lui présenter ses excuses les plus sincères, mais se ravisa. Peut-être valait-il mieux la préparer ? Demain, il ne serait plus là pour la consoler...

— Pardonne-moi, Maegan: Je te faisais enrager. Ceci dit, tu devrais bien te ranger à la décision de nos parents le jour où ils te choisiront un époux ! Songe donc à l'avenir, ma sœurette !

— Et pourquoi ? fit-elle d'un ton brusque.

Qui pourrait l'obliger à convoler quand elle pleurait encore la perte d'un être tendrement chéri ? Personne ! Non, personne !

— Tu as vingt ans, Maegan ! Attention, bien des gens ne vont pas tarder à te traiter de vieille fille ! Nombreuses sont les femmes qui, à ton âge, comptent déjà plusieurs nourrissons ! Comprends que mère s'inquiète de ton avenir ! Elle craint sans doute que tu ne dilapides ta jeunesse en rêves nostalgiques. Bevan est mort, Maegan. Certes, c'était un homme de cœur et mon ami, mais le destin a frappé. Qu'y pouvons-nous ?

Je suis sûr que nos parents tiennent le même raisonnement et que, si tu ne choisis pas un prétendant, ils le feront pour toi !

Cette tirade ne convainquit point Maegan. Bien au contraire. Les mains nouées sur les rênes, les yeux brillants de colère, elle répliqua :

— Moi, je n'épouserai aucun de ces soi-disants prétendants ! Mon cœur, je l'ai donné à Bevan qui l'a emporté dans la mort. Comment puis-je le reprendre ?

Un sanglot punctua ces paroles rageuses, puis la jeune fille éperonna son cheval et partit au grand galop.

Penaud, Daffyd haussa les épaules et poursuivit sa route. Il savait d'expérience qu'il valait mieux laisser Maegan à sa solitude boudeuse. Il comprenait également son désarroi à l'idée de la séparation qui les attendait, mais n'y pouvait rien. En désespoir de cause, il finit par se dire qu'un bon galop viendrait sûrement à bout de la mauvaise humeur de sa sœur.

Quelques instants plus tard, il parvenait seul au village de Aberweye dominé par l'imposante silhouette de Hafod Hall, manoir de la famille Ruthven.

Tout en avançant, Daffyd contemplait la splendide demeure bruissante de vie. Comme elle lui manquerait ! songea-t-il. Cependant, il brûlait d'amour pour Jennifer et bientôt, à ses côtés, il oublierait sa mélancolie. Il en était certain !

Daffyd trouva sa mère à son rouet, dans une encoignure éclaboussée de soleil et de lumière. Elle fredonnait une vieille mélodie et releva la tête quand

son fils entra. A ses pieds, deux chiens de chasse l'imitèrent et posèrent un œil grave sur le nouveau venu.

— Ah ! Mon fils ! s'écria Rian. Je suis heureuse de te savoir de retour. Au moins passerons-nous en famille les quelques heures qui nous séparent encore de ton départ.

Elle se leva d'un mouvement gracieux et s'avança vers son fils.

— As-tu dîné ?

— Non ! En vérité, je n'ai rien mangé depuis ce matin où j'ai dû me contenter de quelques biscuits et de miel. Maegan piaffait d'impatience tant elle attachait d'importance à cette ultime randonnée !

— Maegan... Comme tu vas lui manquer, mon fils ! Songe donc qu'elle a déjà perdu Bevan et qu'il lui faut accepter ton départ, maintenant ! Pauvre enfant ! A mon avis, le sourire lui fera longtemps défaut !

— Oh ! Mère ! Vous vous inquiétez beaucoup trop ! Maegan est semblable au roseau qui plie, mais ne rompt pas. Elle supportera la tempête et sortira grandie de ces épreuves ! Croyez-moi.

Rian tapota gentiment l'épaule de son benjamin et ne répondit mot. A peine âgé de vingt ans, il la dominait déjà d'une bonne tête. Parmi ses quatre enfants, seul Dolan, l'aîné, ressemblait à sa mère. Il avait les mêmes cheveux de jais, le même regard très bleu. Rian, néanmoins, était très fière de toute sa progéniture, bien que Maegan lui donnât parfois des motifs d'inquiétude. Cette fanfaronne à l'apparence solide cachait en réalité

une grande fragilité. Jamais elle ne parlait des souffrances qui la hantaient. Au contraire, elle les gardait enfouies dans les tréfonds de sa conscience et relevait son adorable petit menton en signe de défi.

Devant le trouble qui lui venait, Dame Rian poussa un long soupir, attira son fils vers le tabouret où trônait une superbe tunique de laine et demanda d'une voix lasse :

— Où est ta sœur ?

— Euh... Je l'ai traitée de vieille fille et elle s'est fâchée. Elle est partie au galop.

Un rien gêné, Daffyd se prêta de bonne grâce à la séance d'essayage à laquelle sa mère voulait le soumettre. Cette dernière ne se tint pas coite pour autant :

— Etait-ce bien sage, Daffyd ? Tu sais que lès Anglais préparent une nouvelle offensive contre les rebelles gallois, ton père te l'a dit ! Et tu la laisses seule dans une région foisonnante de soldats ennemis ! Allons, mon fils ! Cours la chercher et ramène-la à la maison !

Rouge de honte, Daffyd acquiesça.

— Oui, mère, vous avez raison ! J'y vais sur-le-champ !

Mue par une impulsion irrésistible, Maegan éperonnait sa chère Edan. Daffyd avait beau partir le lendemain à l'aube, Maegan ne pouvait supporter ses plaisanteries ! Pourquoi ? Elle n'en savait trop rien, mais les larmes lui piquaient les yeux.

Une fois au bord de la Wye, elle ralentit sa monture et continua au pas. Il faisait bon avancer sur les berges herbeuses qui embaumaient les fleurs sauvages. Les bois proches soulignaient la rivière, l'enserraient même de leurs bras verdoyants. Ici, des martins-pêcheurs aux couleurs flamboyantes surveillaient le cours d'eau. Là, des hérons relevaient leur interminable bec afin d'étudier les trublions, puis, rassurés, reprenaient leurs graves activités. Parvenue au point de confluence de la Wye avec l'embouchure de la Severn, Maegan mit pied à terre. D'un geste machinal, elle essuya la transpiration qui emperlait son front, ses joues. Elle mourait de chaleur ! Le galop, sans doute...

Son regard s'arrêta alors sur les eaux très bleues, embuées de fraîcheur... Un désir lui vint que la raison combattit bien vite. La tête vibrante de bonnes résolutions, la jeune fille fit demi-tour : mieux valait rentrer à Hafod Hall et aider Dame Rian !

Quelques minutes plus tard, la sagesse cédait lé pas à la joie de vivre. Prestement, la jeune fille attacha la jument au premier arbre qui se trouvait là, puis ôta sa longue tunique. Elle s'élançait quand une idée lui vint. Elle se retourna vers Edan, posa un baiser sur son bon museau velouté et murmura :

— Fais attention, ma belle ! Je te confie la garde de nos affaires !

Consciente de la lourde responsabilité qui lui incombait, la brave Edan agita les deux oreilles tandis que sa maîtresse courait vers la rivière. Une fois sur la berge, simplement vêtue de ses longs cheveux ambrés,

Maegan hésita une brève seconde avant de plonger. Le bruit, pourtant léger, effraya deux oies sauvages qui s'envolèrent en cacardant, alerta un chasseur à demi dissimulé dans un fourré proche. Son chien, à ses côtés, poussa même un sourd grognement, mais le maître le fit taire.

— Couché, Mâtin ! Si tu n'es pas fatigué par la chasse, moi oui ! Alors, du calme !

L'air contrit, l'animal, bien que manifestement choqué par tant d'incompréhension, obtempéra.

Le silence s'abattit à nouveau dans les bosquets, et le chasseur allait reprendre sa sieste quand une voix de femme, qui fredonnait une vieille chanson populaire, s'éleva dans la touffeur de l'après-midi.

Le chasseur s'assit, scruta les environs. Rien. Il rampait en direction de la rivière lorsqu'une vision saisissante arrêta sa progression.

Le souffle court, il observa la ravissante créature qui s'ébattait à quelques mètres de lui. Elle lui tournait le dos, certes, mais offrait néanmoins un spectacle délicieux à peine protégée qu'elle était par sa longue chevelure qui semblait souligner une chute de reins... magnifique. Malgré lui, le chasseur s'interrogeait : avait-il la berlue ? Il n'eut pas le temps de réfléchir plus longtemps. Déjà l'inconnue pivotait, découvrait un visage adorable, à l'ovale parfait, éclairé par de grands yeux pleins de mystère. La peau satinée était parsemée de taches de rousseur, le nez, effronté, harmonisait à merveille avec un menton têtue. Les lèvres... oh ! ses lèvres ! Sensuelles au point qu'on avait envie de les

prendre longuement, de goûter leur miel ! Sidéré par l'émotion qui le submergeait, le chasseur hocha la tête. Fallait-il qu'elle l'émeuve cette belle inconnue ! Ses prunelles revenaient sur le globe splendide de ses petits seins de nacre, et le désir le taraudait d'ôter chausses et tunique... Son instinct l'avertissait néanmoins qu'au moindre geste inconsidéré la belle s'enfuirait vers les profondeurs des bosquets voisins.

Inconsciente de l'intérêt dont elle faisait l'objet, la jeune fille nageait paresseusement dans l'eau fraîche, puis, dans un soupir languide, elle se releva, le temps pour le chasseur d'admirer ses longues jambes fuselées, et disparut dans un fourré.

Quelques instants plus tard, elle réapparaissait, vêtue d'or et de vert et caressait affectueusement sa jument. Emu, ravi, le chasseur contempla longuement sa taille de guêpe, serrée dans un jonc d'or tressé, qu'il rêvait de tenir entre ses mains puissantes. Cette inconnue n'était pas une fille du peuple ! C'était évident ! Il s'interrogeait sur son identité quand la vérité le frappa de plein fouet ! Ce devait être la fille de Druce Ruthven... Demoiselle Maegan ! Cette constatation lui arracha un sourire. Que ce vieux renard de Ruthven pût avoir engendré pareille merveille le stupéfiait !

La jeune fille, pendant ce temps, s'était agenouillée pour ramasser un bouquet. Au pied des sorbiers aux bourgeons rouge sang et des bouleaux argent, elle cueillait des violettes et des crocus tardifs, fleurs que sa mère adorait. Enchantée de ses trouvailles, elle prit la jument à partie :



— Regarde donc ! Ne sont-elles pas ravissantes ?

— Pas autant que vous, ma belle ! répondit alors une voix d'homme derrière elle.

Effrayée, Maegan se-releva d'un bond, en oubliant son bouquet, et se trouva nez à nez avec un inconnu à la barbe dorée. Ce dernier, moqueur, reprit ses familiarités :

— Eh bien ! Les femmes, d'ordinaire, ne sont pas aussi silencieuses ! Ne parlez-vous qu'à votre monture, ma toute belle, ou me feriez-vous l'honneur de me dire un mot au moins ?

Maegan avait cependant retrouvé son calme et évaluait la situation. Elle avait en face d'elle un Normand, c'était certain. Son accent ne pouvait la tromper. Mieux valait donc agir avec prudence et ne pas céder à l'indignation qui lui venait. Depuis combien de temps cet individu était-il caché dans les fourrés ? Sans doute l'avait-il épiée ! Bien vite, Maegan repoussa cette idée agaçante et examina son vis-à-vis. Nettement plus grand que la moyenne, il avait de larges épaules solides, les hanches étroites, les jambes longues et nerveuses. A en juger par la longueur de sa chevelure dorée, ce devait être un serf. Les seigneurs normands et leurs hommes portaient le cheveu court. Il avait aussi un beau regard gris ardoise plein de malice dans un visage grave et apaisant.

Elle mit pourtant un terme à son examen et tourna les talons. La main sur les rênes d'Edan, elle allait sauter en selle quand l'inconnu s'écria :

— Un instant ! Je n'avais nullement l'intention de vous effrayer ! Dites-moi, parlez-vous ma langue ?

Une riposte cinglante brûlait les lèvres de Maegan, mais la jeune fille parvint à se dominer. Pourquoi ne pas le laisser croire qu'elle n'entendait rien à son arrogant discours ? Tout en réfléchissant, elle remarquait cependant le bleu profond de sa tunique, ses cuissardes de cuir, le baudrier qui lui barrait la poitrine, le cor de chasse, les mains puissantes.

Autant de détails qui dénotaient le guerrier puisque l'esclave n'avait point droit aux armes ! Que fallait-il en penser ? Maegan n'en savait trop rien. L'inconnu entreprit de mimer le récit de ses aventures. A ses gestes amples, la jeune fille comprit que sa monture l'avait jeté bas durant une partie de chasse. Docile, Maegan acquiesça de la tête ce qui amena un sourire ravi sur les lèvres de cet étrange interlocuteur. Désireuse de ne pas en rester là, ce dernier s'exclama alors :

— Striguil !

A ces mots, Maegan ne put réprimer une moue écœurée. C'en était trop. D'un bond, elle sauta sur sa jument, puis, très sèche, lança :

— Manant de Normand !

Le chasseur n'eut que le temps de s'écarter, mais déjà, le fou rire le prenait. La jeune fille était loin qu'il riait encore. Pourtant, seul avec son chien sur les bords de la Wye, il prit le ciel à témoin. Le poing tendu, il répéta à plusieurs reprises :

— Sauve-toi, ma belle, sauve-toi ! Mais n'aie crainte, tôt ou tard, tu seras mienne !

Ce n'est qu'en apercevant Hafod que Maegan comprit à quel point cette rencontre l'avait effrayée ! Elle s'empessa de remettre Edan aux bons soins d'un valet et courut à toutes jambes vers l'entrée du manoir. Elle était si pressée qu'elle manqua heurter Daffyd qui s'en allait à sa rencontre.

Il remarqua aussitôt son émoi et l'attira à l'écart.

— Que se passe-t-il ?

— Oh ! Rien de bien grave ! Je me suis trouvée nez à nez avec l'un des hommes de Fitzwarren, un chasseur désarçonné. Il a voulu lier conversation.

Elle partit alors d'un rire qui se voulait rassurant.

— Il devait croire que j'allais bavarder avec lui, mais j'ai fait mine de ne rien comprendre à ce qu'il me racontait et me suis éloignée !

De colère, Daffyd ouvrit de grands yeux.

— Maegan, t'a-t-il manqué de respect ? Oh ! S'il t'a touchée, je te jure que je te vengerai !

— Allons, calme-toi, Daffyd ! Il n'a pas cherché à me faire de mal ! Or, s'il l'avait voulu, il l'aurait pu ! Non, je pense qu'il était un peu en colère, mais sans plus !

— Pourtant, il y a quelques minutes à peine, la peur brillait dans tes yeux, sœurlette ! Alors, pourquoi ?

— Oh ! Je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'un homme athlétique alors que je ne suis qu'une jeune fille,

menue. Dans ces cas-là, on a toujours tendance à imaginer un quelconque danger ! Niaiseries, voilà tout ! Allez, Daffyd, va donc t'occuper de tes affaires pendant que j'aide mère. Et souris, dans moins de deux semaines, tu auras retrouvé ta Jenny et ta petite sœur ne sera plus que... le cadet de tes soucis !

— Maligne ! Ceci dit, tu as raison !

Frère et sœur pouffèrent de rire. Ils allaient se séparer quand Maegan lâcha une dernière flèche :

— Grossier personnage !

La paix était scellée et Daffyd rassuré.

Nonchalamment installé dans une chaise de bois sculptée, Guy d'Artois déclara d'un ton railleur :

— Eh bien, mon cher cousin, tu me sembles très pensif, aujourd'hui. Serait-ce dû à ta chute de ce matin ?

Brian, seigneur de Striguil, eut un sourire mystérieux.

— Qui sait ? Cependant, le cerf que nous avons forcé a fait montre d'une hostilité incroyable ! Quel animal fabuleux ! Et ses bois ! Je me demande quel âge il pouvait bien avoir ! A mon avis, il n'était plus tout jeune !

Guy d'Artois leva son gobelet.

— Je partage ton opinion et bois à ta santé, noble cousin !

Il joignit le geste à la parole avant d'ajouter :

— Tu as bien fait de lui laisser la vie sauve. Cet animal mérite de mourir de sa belle mort ! Tu sais,

quand je l'ai vu charger ton cheval, j'ai eu peur pour toi, mon cousin !

Devant cet aveu, Brian répondit avec simplicité :

— Moi aussi, figure-toi ! Mon brave Sirocco est plus à l'aise sur un champ de bataille que dans une chasse à courre !

Les deux hommes partirent d'un même rire jovial, mais, déjà, Brian tendait la main vers la mandoline posée sur les nattes de jonc. Quelques instants plus tard, les longs doigts du chevalier pinçaient les cordes du bel instrument. Ce jour-là, Brian avait besoin et envie de laisser libre cours à sa mélancolie.

Guy d'Artois ne fut point dupe, A peine Brian eut-il cessé de jouer pour s'installer devant le feu de cheminée que son cousin remarquait :

— Tiens, tiens, tiens ! Des chansons, une mine morose et pensive ! Tu as juré de bannir à tout jamais l'amour de ton cœur, je le sais ! Sinon, je parierais volontiers que tu es amoureux !

— Amoureux ? Oh, non ! Pas amoureux, mais... tout à l'heure, j'ai rencontré par hasard une jeune fille d'une étonnante beauté qui se baignait dans la Wye ! Depuis lors, je n'ai pu la chasser de mes pensées !

Cette confidence lui avait échappé et, déjà, Brian la regrettait.

Guy d'Artois, un sourire narquois aux lèvres, avait en effet sauté sur l'occasion.

— Non ! Allons, dis-moi comment elle est, et je te dirai si elle mérite vraiment que tu t'intéresses à elle ! Je

pense connaître toutes les belles de ton fief... ou presque, ah ! ah ! ah ! Fais-moi confiance, j'ai mené une enquête... pointilleuse !

Son regard pétillait, égrillard.

— Que crois-tu ? Ce n'était ni une servante ni une gardeuse d'oies !

Une fois encore, il se reprocha son emportement. Une telle attitude le trahissait ! Aussi poursuivit-il, d'un ton plus sec :

— Il me semble avoir eu affaire à Demoiselle Maegan Ruthven.

— Quoi ! La fille de Druce Ruthven ?

— En personne !

— Eh bien, mon cousin ! Tu as eu une fameuse chance ! Dis-moi, est-elle aussi jolie qu'on le prétend ? Il paraît que sa chevelure a la couleur des feuilles à l'automne, que ses yeux évoquent le mystère que possédaient jadis ses ancêtres druides ? Alors, dis, est-elle vraiment aussi charmante que tout le monde l'affirme ?

— Oui, et plus encore peut-être, admit Brian. C'est vrai qu'elle ferait volontiers songer à un chat sauvage, un doux chat sauvage. Pourtant, elle a aussi beaucoup d'esprit et d'élégance ; à mon sens, peu de belles faisant le renom des cours d'Europe lui arriveraient à la cheville. Je t'assure, à côté d'elle, les demoiselles d'honneur qui babillent dans le sillage du roi Louis ou du roi Edouard me semblent insipides.

— Diable ! Tu ne lésines pas en matière de compliments, toi qui as tourné la tête... et le cœur de ces charmantes créatures ! Alors, que vas-tu faire ? L'assiéger et la prendre comme tu le ferais d'une citadelle ?

Cette remarque brutale amena une grimace sur tes lèvres de Brian. Le comportement de son cousin lui déplaisait énormément.

— Quel vocabulaire guerrier ! Mais tu te trompes ! Je devine les méthodes que tu préconises, mon cher Guy. Cependant, je ne les suivrai point.

— Et pourquoi donc ? Une femme est une femme !

— Ecoute ! Il s'agit là d'une affaire qui me regarde. C'est vrai que je désire cette femme, et je suis résolu à la faire mienne ! Néanmoins, je refuse de me comporter en... soudard ! Non, Guy ! Tu exagères !

L'indignation de Brian était sincère. Guy d'Artois le comprit.

— Entendu, entendu ! Dommage quand même ! Moi... j'avais songé à quelque chose, à un plan...

— Il suffit que nous parlions de femmes pour que tu aies un plan !

Guy était un incorrigible bourreau des cœurs, un séducteur volage et futile qui se jouait des émois d'autrui. L'espace d'un matin, l'inconstant s'enflammait follement, mais le lendemain déjà, ses ardeurs retombaient dans l'oubli le plus total : une autre belle l'accaparait ailleurs. Brian, parfois, lui enviait cette insouciance car il endurait encore les souffrances de la

trahison et, depuis douze ans maintenant, se refusait à l'amour. Pourtant, le souvenir de la jeune Galloise l'émouvait... énormément. Il la revoyait dans les eaux de la Wye... et devant ses yeux dansait encore l'image de son corps parfait... Mais, comment la revoir ?

— Bon ! Dis-le-moi, ton plan !

Guy se garda bien de montrer le moindre enthousiasme. Ce fut donc d'un air passablement ennuyé qu'il expliqua :

— Je pensais que nous pourrions peut-être nous rendre au manoir de son père.

Devant l'expression éberluée de son cousin, Guy d'Artois eut tout de même du mal à dissimuler son hilarité,

— A Hafod ? Tu plaisantes ? Nous n'aurons pas le temps d'approcher que les archers de Ruthven nous décocheront une volée de flèches bien senties !

— Habillés comme nous le sommes, ce serait effectivement impossible ! Ne pourrions-nous pas envisager de nous déguiser... en ménestrels par exemple, en bardes ? Sais-tu que le jeune Daffyd enterre ce soir sa vie de garçon ? On m'a dit qu'il partait vers le nord dès demain en compagnie de son père et de ses frères. Il devrait donc y avoir une grande fête tout à l'heure au manoir ! Il suffirait que nous laissions nos montures à quelques kilomètres de Hafod et que nous sautions sur une quelconque haridelle...

— Nous avons affronté les hommes de Ruthven à plusieurs reprises cette année. Ils nous reconnaîtront !



Une fois de plus, Guy d'Artois étouffa un sourire. Son cousin n'avait pas dit non !

— J'ai songé à ce problème-là. Si tu souhaites revoir la belle Maegan ce soir même, dis-le-moi et je te narrerai les détails de mon plan.

A ces mots, la vision de la délicieuse naïade vint tourmenter à nouveau Brian Fitzwarren. Dans ses veines, le sang courut plus vite...

— Reprends donc du vin, mon cousin, et raconte-moi tout !

Maegan glissa un peigne de bois travaillé dans ses longs cheveux aux reflets fauves, plaça sur son front un bandeau en filigrane d'argent constellé de saphirs et d'améthystes. Dans la lumière douce des chandelles, la jeune femme était superbe.

Elle portait une tunique de laine bleu vif qui moulait admirablement ses formes parfaites. Par-dessus, elle avait passé un surcot, sorte de gilet ouvert sur les côtés et rebrodé de ravissants motifs de fleurs et d'oiseaux or et argent. C'était la tenue préférée de Daffyd. Comment Maegan aurait-elle pu en choisir une autre ?

Daffyd ! Quand le reverrait-on à Hafod ? A cette idée, Maegan sentit les larmes lui piquer les yeux. Elle les refoula néanmoins et gagna la salle à manger où les discussions allaient déjà bon train.

L'on n'était pas encore à la fin du mois, mais déjà la jonchée avait été changée et la pièce fleurait bon la paille nouvelle et les plantés aromatiques, romarin,

lavande et chèvrefeuille, généreusement épandues sur le sol dallé. Dans chaque recoin flambait une torche de résine tandis que dans l'âtre rôissait un énorme cochon. Devant le foyer, une horde de chiens gémissait fiévreusement et se pouléçait les babines.

Autour des longues tables à tréteaux, l'assistance... Ici, Druce Ruthven, ses fils, sa femme et ses demoiselles de compagnie, ses hommes aussi. Plus loin, une tablée de serfs, ravis de la fête.

Partout, les conversations allaient bon train. On s'esclaffait bruyamment, on se tapait vigoureusement sur l'épaule, on levait un hanap de bière mousseuse ou on tendait la main qui vers ce chapon, qui vers ce lièvre, qui vers ce chevreuil. C'était un véritable festin, et chacun célébrait à sa façon le bonheur de faire bombance. Il y avait également d'immenses écuelles de *cawl*, délicieux potage aux poireaux et aux pommes de terre, et, là-bas, du saumon et des truites pêchés dans la Wye, des crustacés provenant de l'estuaire proche, mais aussi de superbes cakes riches en fruits.

Tous ces détails, Maegan les avait déjà notés lorsqu'elle s'installa aux côtés de son jumeau. Sa venue ne passa point inaperçue, et son frère Dolan ne put s'empêcher de la taquiner.

Les yeux pleins de malice, il lança :

— Et qui est cette jolie demoiselle ? Ce ne peut être ma sœur Meg ! Voyons ! Meg n'est qu'une frêle enfant...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase que Maegan lui dédiait une grimace moqueuse.

— Mes bien chers frères... Il faudrait vous mettre d'accord ! L'un me traite de vieille fille, l'autre de bébé ! Sincèrement, je ne sais plus que penser !

A ce moment-là, Rhys, de deux ans son aîné, intervint en riant.

— Aimerais-tu entendre l'avis de ton troisième frère, Maegan ?

— Ah non ! Ton œil fripon ne me dit rien qui vaille, Rhys Ruthven. A mon avis, ce serait prendre un risque inutile !

Sa répartie déclencha l'hilarité générale quand Owen Traherne, intendant du domaine, vint murmurer quelques mots à l'oreille de Druce Ruthven :

— Seigneur, une troupe de ménestrels demande à nous montrer ses talents en échange d'un bon souper.

Ravi, Druce Ruthven s'empessa d'acquiescer, puis se tourna vers son plus jeune fils.

— Eh bien, Daffyd ! Voilà une joyeuse fête ! Je te parie que demain la journée sera longue ! Attention aux migraines !

Comme à un signal, toute la tablée se laissa aller aux commentaires fallacieux qui ponctuent ces réunions. Partout, les plaisanteries fusaient, célébraient la jeunesse et l'amour. Un rien gênée, Maegan, rougissante, s'efforçait à la distraction. De telles remarques n'avaient rien d'étonnant. Ici, à la campagne, les gens avaient leur franc-parler ! D'autre part, ce genre de réjouissances n'allait jamais sans... quelques gaudrioles.

Ces grivoiseries la troublaient cependant. Il y avait en effet bien des mystères derrière la notion même du mariage... mystères qui l'effarouchaient comme l'avait effarouchée une scène... un jour de l'an passé...

L'espace d'un instant, elle ferma les yeux. Sous ses paupières roulèrent alors des images dorées de soleil où le visage de Bevan lui apparut dans la lueur tremblante de l'oubli.

Allongés dans l'herbe haute, ils avaient contemplé le ciel très bleu à peine masqué par la silhouette des bouleaux argentés. Le désir, entre eux, flambait haut et fort. Pourtant, Maegan n'avait pu s'abandonner à l'amour. Une crainte l'avait retenue. Crainte absurde, injustifiable, qui engendrait, aujourd'hui que Bevan n'était plus, bien des regrets.

Ils avaient passé là leur dernier après-midi ensemble. Le lendemain, en effet, les marais avaient réclamé leur dû ! Maegan n'avait jamais revu Bevan vivant...

— Tu pleures, sœurlette ? demanda Daffyd.

Du pouce, il essuyait gentiment les larmes qui roulaient sur les joues de la jeune fille.

— Ne pleure donc pas pour moi, reprit-il, je t'en prie ! Je m'en vais retrouver la femme que j'aime ! Elle est tout pour moi ! Le comprends-tu ? Allez, ris, ma belle !

Très émue, Maegan lui adressa un sourire lourd de tendresse. Comment aurait-elle pu lui confier la cause de

son chagrin ? L'heure n'était pas à la tristesse ! Forte de sa résolution» elle releva le menton et déclara :

— Tu as raison, Daffyd ! Je te souhaite beaucoup de bonheur avec Jenny et d'enfants pour égayer votre foyer.

— Voilà qui est déjà mieux ! Allez, regarde, les ménestrels vont nous amuser maintenant !

Heureuse de cette diversion, Maegan détourna les yeux tandis que six troubadours faisaient leur entrée. Déjà, ils s'installaient, accordaient luth, lyre et mandoline, s'emparaient également du tambour, des flûtes tout en lançant quelques couplets destinés à provoquer le rire de l'auditoire. L'un d'entre eux, caché derrière un masque de jeune fille aux lèvres pulpeuses et vêtu de couleurs criardes, entreprit de se dandiner pour la plus grande joie de tous. La tournure aguichante, il avança jusqu'à Daffyd qu'il invita à danser. Sourire aux lèvres, le futur marié accepta.

Le nouveau couple était si drôle que Maegan en oublia sa mélancolie et éclata de rire. Elle n'eut cependant guère le temps de se réjouir : un autre ménestrel venait vers elle, lui réclamait une danse. Vêtu d'une tunique rouge et d'un surcot d'une nuance plus sombre bordé de galons blanc et or, il arborait un lourd masque de cuir, splendide tête de faucon doré, qui assourdissait ses paroles.

— Allez, petite sœur, va danser ! s'exclama Rhys.  
Maegan pouffa, fit mine de refuser. Elle ne put.

Déjà, le barde l'avait attirée au milieu de la salle et l'entraînait sur le sol jonché de paille et d'herbes séchées.

Maegan se résigna donc à ce coup du sort et s'en remit à son partenaire...

Quelques secondes plus tard, une étrange émotion envahissait la jeune femme. Le troubadour distillait en effet une force... troublante. Elle le percevait au seul contact de ses mains et retenait son soufflé. Piquée par la curiosité, elle chercha à deviner le secret de cette personnalité, à découvrir le regard du masque. Elle aperçut alors deux prunelles grises qui la fixaient avec un intérêt tel qu'elle en frémit. Son cœur battit plus vite. A quoi ressemblait donc cet inconnu ? D'une voix enjôleuse, Maegan lança :

— Otez votre masque ! J'aimerais tant voir le visage de mon cavalier !

Très grave, le faucon hocha la tête, mais, à la lueur qui éclaira son regard, la jeune femme devinait qu'il se gaussait. La moutarde lui monta au nez. Quoi ! Il osait refuser ! Furieuse, elle essaya de soustraire sa main à son étreinte. Peine perdue !

Perplexe et ravie, elle voulut donc le défier :

— Lâchez-moi ou j'appelle mes frères. Ils se chargeront de vous ramener à la raison !

Un rire lui répondit, mais il garda sa main serrée dans la sienne. L'espace d'une seconde, Maegan manqua donner libre cours à son irritation. Elle se domina cependant. A quoi bon gâcher cette joyeuse fête ? Mieux

valait s'armer de patience... D'ailleurs, la danse touchait à sa fin. Le luth marquait les derniers accords de la mélodie. Vive comme l'éclair, Maegan salua son cavalier et s'esquiva d'une démarche pleine de dignité;

Daffyd, qui revenait à sa place, ne manqua pas de la taquiner :

— Bravo ! Quel joli couple ! Le faucon et la dame de ses pensées ! Magnifique ! Je suis sûr qu'on en parlera encore dans cent ans, Maegan ! Ah, ah, ah !

— Tu peux penser ce que tu veux, si cela te chante ! Moi, je n'aime pas beaucoup les faucons, tu le sais !

Daffyd se contenta de hausser les épaules et n'insista pas. Il préférait écouter le ménestrel en question maintenant qu'il avait pris sa mandoline et déambulait dans la grande salle en chantant. Malgré son masque, sa voix emplissait la pièce et chacun l'entendit déclamer :

« Rouge sang étaient les sorbiers ce joli mois de mai.

Violettes et campanules punctuaient les prés où je gisais.

Dans les aubépines, la grive chantait, pendant que le cœur elle me volait, mais la jeune Galloise aux joues si roses ne voulait écouter ma prose. « En ce mois de la mélancolie le cœur elle m'a volé.

Comme les sorbiers mon âme saigne aujourd'hui et pour ma belle je vais brûler jusqu'à l'éternité.

O, toi la grive, oublie de chanter la joie car je serai en grand émoi tant que la jeune Galloise aux joues si roses ne voudra écouter ma prose. »

Le ménestrel finissait sa chanson quand il s'arrêta devant Maegan :

— Bonne nuit, Demoiselle Maegan ! fit-il en s'inclinant.

Sur ces mots à peine chuchotés en parfait gallois, il tourna les talons. Soulagée, Maegan le regarda s'éloigner et reporta son attention sur les bardes encore présents. Un curieux malaise l'étreignit cependant. Les paroles du ménestrel lui rappelaient sa rencontre au bord de la Wye... Quelle coïncidence !

Perplexe, elle haussa les épaules. Mieux valait chasser ces pensées inopportunes et profiter des quelques heures qui la séparaient encore du départ de Daffyd !

Malgré sa journée éreintante, Maegan eut du mal à trouver le sommeil. Longtemps, elle regarda les reflets de lumière jouer sur les murs de sa chambre, écouta les éclats de rire qui lui parvenaient de la grande salle. Elle revivait les événements des heures passées et s'interrogeait sur les intentions de ses parents : souhaitaient-ils vraiment la marier ? Force lui fut d'en convenir ! Rien de plus logique. Plus elle y réfléchissait, moins l'idée lui paraissait saugrenue. Son corps d'ailleurs lui confirmait cette impression. N'éprouvait-elle donc point de temps à autre d'étranges langueurs ? Maegan ne pouvait le nier. Malgré son amour pour Bevan, la vie,



en elle, bouillonnait. Ne manquait qu'un élu. Les hommes de Hafod ou même des environs ne lui plaisaient guère... pour maris !

Maegan rêvait en effet à un être fort et gentil à la fois. Elle ne voulait point d'un bellâtre à l'esprit vide, ni d'un fat, ni d'une brute, et souhaitait un homme, un vrai, susceptible de lui être fidèle dans son âme et dans son cœur... Mais un tel héros n'était-il point issu de l'imagination ? Bevan, lui-même, était loin de correspondre à pareille description !

Quand le sommeil enfin l'emporta, elle sombra aussitôt dans une rêverie bizarre...

Le matin se levait sur une vallée qu'une brume recouvrait d'un voile humide et opaque. Peu à peu, les rayons dorés du soleil dissipèrent la trame grise de la fraîcheur, nappèrent d'or l'herbe grasse et verte sous ses pieds nus. Alentour, les arbres tendaient vers le ciel leurs branches torturées tandis que les lupins offraient de larges taches pourpre et mauve sur l'écran du songe. Brusquement, un cri déchira l'air parfumé, et ses ancêtres, les Druides, s'exclamèrent :

— Il vient ! Il vient, Maegan !

Elle releva les yeux vers la lumière mordorée, observa les montagnes perdues dans l'azur et retint son souffle : il était là !

Magnifique sur son destrier caparaçonné d'or et de blanc, il avançait droit sur elle. Quand enfin il posa les yeux sur son visage rougissant, elle frémit sous le choc de ses prunelles gris ardoise. En un éclair, elle devina ses traits splendides, le nez aquilin, la mâchoire solide, les

lèvres sensuelles, s'extasia devant tant de mâle beauté, devant sa chevelure aux reflets du blé à l'été.

Puis, il se pencha, la saisit par la taille et la jucha sur sa monture. Geste furtif, magique, rompu par la folie d'un galop qui les emporta loin, très loin.

Combien de fois caressa-t-elle ce rêve délicieux ? Maegan n'aurait su le dire. Bientôt, la lueur rose et safranée de l'aube la tira de sa torpeur. Dans un soupir, elle rejeta sa couverture bordée de fourrure et soupira : Daffyd allait quitter Hafod !

## **CHAPITRE 2.**

Les voilà partis, ma fille ! s'écria Dame Rian. D'un geste plein de douceur, elle serra tendrement Maegan sur son cœur avant d'ajouter dans un soupir :

— Viens ! Regagnons mes appartements. Nous y ferons un peu de couture. Cela nous évitera de trop penser à cette douloureuse séparation !

Ensemble, les deux femmes montèrent jusqu'à la partie supérieure du manoir dans laquelle Dame Rian disposait de deux grandes pièces : chambre à coucher et salon où trônait la harpe chérie de la mère de Maegan.

Là, dans cet espace agréablement offert à la lumière du soleil, Dame Rian et Maegan conversèrent longuement tout en poussant l'aiguille et en mangeant quelques gâteaux au miel gentiment apportés par Ula, l'épouse d'Owen.

— Ah ! Maegan ! Le rôle d'une mère vise à élever des enfants afin qu'ils puissent la quitter le jour où ils n'ont plus besoin d'elle... Mais, quelle souffrance alors ! Ton frère est aujourd'hui un homme, j'en conviens volontiers. N'importe ! A mes yeux, il reste encore le

nourrisson que j'ai jadis tenu dans mes bras ! Mais garde-toi bien de lui conter mes faiblesses...

— Je t'en donne ma parole, mère !

Devant la compréhension de sa fille, Dame Rian eut un sourire ému, puis ajouta :

— D'ici peu, il nous faudra songer à ton avenir, mon enfant ! Moi-même, je rêve de tenir bientôt dans mes bras un petit-fils ou une petite-fille. Or, ni Dolan ni Rhys, occupés qu'ils sont à guerroyer contre les Normands, ne pensent à prendre femme. Il te faudra donc convoler en justes noces, Maegan ! Dis-moi, n'y a-t-il point de prétendant qui te convienne ?

La voix vibrante d'espoir, elle pressait la jeune fille.

— Non, mère. Personne.

— Oh ! Quel dommage !

Elle n'insista pas, cependant, et Maegan soupira de soulagement. Apparemment, ses parents ne comptaient pas l'obliger à épouser quelqu'un contre son gré ! Soulagée, elle aborda aussitôt un autre sujet :

— N'allez-vous pas jouer de la harpe, mère ?

— Mais si ! Nous devons célébrer le bonheur de notre cher Daffyd ! Chassons donc toute tristesse !

Dame Rian s'installa devant son instrument favori, Maegan se lova dans un fauteuil et les deux femmes s'abandonnèrent aux délices de la musique. Dame Rian chanta ainsi la fierté des Gallois qui refusaient de céder aux pressions de l'Angleterre et des Normands qui la gouvernaient en la personne d'Edouard 1<sup>er</sup> ; cette mélodie terminée, elle entamait une chanson d'amour

douce et apaisante quand soudain Maegan poussa un cri de douleur et porta la main à son cœur.

— Maegan ! Que t'arrive-t-il ?

— Je l'ignore ! L'espace d'une seconde, j'ai cru ma mort venue. Le souffle m'a manqué, mais je vais mieux maintenant.

Aces mots, une folle inquiétude ombragea le regard de Dame Rian. Maegan comprit aussitôt l'angoisse de sa mère qui balbutiait :

— Daffyd !

Depuis toujours, les liens entre les deux jumeaux étaient si forts que l'un ne pouvait souffrir la moindre affliction ou la moindre douleur sans que l'autre en fût immédiatement alerté. Comment Maegan aurait-elle pu le nier ? A contrecœur, elle répondit :

— Oui, je crois qu'il s'est passé quelque chose, mais ce n'est sûrement pas grave car je n'ai plus mal. Qui sait ? Peut-être a-t-il été désarçonné ?

— Peut-être, fit Dame Rian en cherchant à se calmer.

— Mère... reprenez votre harpe !

— Non, mon enfant ! Je n'en ai plus envie ! Je vais aller aux cuisines voir si le souper est en route. Veux-tu me quérir quelques herbes au jardin ?

— Oui, bien sûr !

Gentiment, elle serra sa mère contre son cœur. Sur le beau visage de Dame Rian apparaissaient déjà les

signes avant-coureurs de l'automne. Ici et là, des rides marquaient ces traits ravissants et las.

— Allez, mère ! Souriez, lança Maegan. Aujourd'hui, la tristesse n'a pas droit de cité chez nous. Ne me l'avez-vous point dit tout à l'heure ?

La jeune fille cherchait à se rassurer. Dame Rian le devina et sourit :

— Oui, mon petit. Va, sauve-toi ! Je te verrai sous peu.

— Bien, mère !

Déjà, elle filait chercher son panier, courait d'une allure joyeuse. Pourtant, malgré les apparences, Maegan était inquiète. Quelque incident s'était produit. Elle en était certaine.

Le bruit des sabots d'un cheval emballé alerta tous les habitants de Aberwye. C'est à peine s'ils eurent le temps de reconnaître le destrier crotté, les yeux fous de terreur, qui galopait à toute allure vers le manoir de Hafod. Tous remarquèrent cependant la silhouette jetée sur le dos de la bête...

Maegan ramassait quelques plantes aromatiques quand elle entendit les cris affolés. Prestement, elle se débarrassa de son panier, releva le bas de sa cotte et prit son élan. Vive comme l'éclair, elle-se fraya un chemin entre les deux hommes de son père et l'assemblée des servantes plantés au milieu du passage et s'arrêta net.

Sur le dos du cheval couvert de sang, Maegan avait reconnu son frère Dolan. Quelques instants plus tard,

elle berçait doucement le malheureux aux cheveux maculés de sang, aux habits raidis de boue séchée.

— Ula ! Fais appeler ma mère ! hurla Maegan. Veille à ce que l'on bassine un lit ! Colin, occupe-toi de son cheval. Owen, Hugh, soulevez-le, là, attention ! Emmenez-le vers la grande salle.

— Il vit encore ? demanda Owen Traherne.

— Oui. Doucement, doucement !

On amena Dolan jusqu'à son lit et on le glissait entre les draps propres quand apparut Dame Rian. Celle-ci perdit contenance et son teint marqua la pâleur de l'ivoire. Maegan, d'une voix anxieuse, questionna sa mère :

— Est-il... mortellement blessé ?

Las ! Dame Rian ne répondait mot. Figée dans sa douleur, elle se balançait d'avant en arrière comme un enfant prostré.

Ses yeux de mère demeuraient rivés sur le bras de son fils aîné, et elle murmurait, brisée :

— Mon fils, mon fils !

Lès mains tremblantes, Maegan entreprit de laver la blessure de Dolan. Elle dut vite se rendre à l'évidence : cette tâche était au-dessus de ses forces. Elle se tourna alors vers Ula qui suivait comme une ombre tous ses gestes.

— Il faut aller quérir la guérisseuse ! Si quelqu'un peut le sauver, c'est bien elle.

— J'y vais, Maegan ! répliqua Ula.

— Merci, Ula. Dites bien à Moina que Maegan Ruthven a besoin de son savoir. Maintenant.

Déjà, Ula s'élançait.

Une heure plus tard, elle revenait avec la belle Moina qui, selon certains, comptait des Druides parmi ses ancêtres.

Très calme, cette dernière ouvrit un fourre-tout en cuir dont elle tira une poignée de racines, d'herbes sèches ainsi qu'un paquet plein de graines. Puis, elle posa un regard grave sur Maegan et Ula. Elle prenait la mesure des deux femmes. Face à Maegan, elle n'eut cependant aucune hésitation. En revanche, elle apostropha Ula :

— Pas de temps à perdre. Si vous avez des faiblesses et l'envie de succomber à l'évanouissement, laissez la place à quelqu'un d'autre. Non ? En ce cas, allumez le feu !

Puis :

— Maegan, de l'eau et du sel. Vite, vite !

Sans un murmure, on s'empessa. Personne n'ignorait les talents de guérisseuse de Moina. Qui dans la région aurait pu méconnaître l'extraordinaire silhouette, toujours de noir vêtue, de cet être étrangement solitaire ? D'une minceur incroyable, la jeune femme à la longue chevelure d'ébène hantait souvent les bois d'Aberwye où elle ramassait les bûches destinées à chauffer sa pauvre hutte, simple amas de branchages réunis dans une clairière égayée d'une source vive. Maegan avait huit ans peut-être quand



Moina s'y était installée, mais nul, jamais, n'avait su l'histoire de la guérisseuse. D'elle, Maegan savait cependant qu'elle aimait les animaux, car un jour, elles s'étaient retrouvées devant un renardeau blessé. Ensemble, elles avaient pansé sa patte meurtrie ; dès lors, l'amitié avait fleuri entre les deux femmes.

— Est-il mortellement blessé ? demanda Maegan avec angoisse.

Sans ménagement, Moina répondit :

— Il ne se servira jamais plus de son bras droit, mais il devrait survivre bien que la mort lui soit peut-être préférable ! Dolan Ruthveh est un être fier et valeureux ! Il aura du mal à accepter une telle diminution physique.

— Non, Moina ! Il surmontera sa peine, je le sais. En attendant, aidez-le à passer ce cap difficile. Rendez-le-nous.

Devant le visage baigné de larmes de la jeune fille, Moina tempéra son discours :

— Je ne vous promets rien, Maegan, mais je ferai l'impossible !

Sur ces mots, elle ôta sa houppelande et se mit au travail. Dans le chaudron rempli d'eau, elle jeta sel, herbes et racines, puis cria à l'adresse de Dame Rian :

— Apportez-moi vite du fil et des aiguilles avant de regagner votre métier à tisser.

Dame Rian acquiesça et s'éloigna à petits pas tandis que Maegan, bouleversée, remarquait :

— Je ne comprends pas ce qui lui arrive. Elle a soigné bien des blessés auparavant et jamais, elle ne s'est montrée si désespérée devant la souffrance.

— Certes, mais il ne s'était encore jamais agi de son aîné !

Maegan hocha la tête tristement. Déjà, une inquiétude lui venait, qu'elle avait tenté de repousser depuis le retour de Dolan... Quatre hommes avaient, ce matin, quitté Hafod... Un seul était revenu... Où se trouvaient les trois autres ?

Malgré elle, Maegan formula cette question à voix haute, et la réponse qu'elle déchiffra alors dans les yeux d'obsidienne de Moina lui serra le cœur.

A cette question, Dolan ne put répondre que le lendemain.

— Nous avons fait halte près de Osgood Mill pour que les chevaux se désaltèrent. Les Normands nous y attendaient, ces crapules !

Il détourna les yeux pour mieux dissimuler la douleur qui le taraudait, mais Maegan ne fut pas dupe.

— Calme-toi, mon Dolan. Dis-moi, cependant, père et nos frères... où sont-ils ?

— Ils ont été pris ! Emmenés à l'Abbaye de Tintern. Moi, on m'a laissé pour mort. Par bonheur, j'ai pu saisir les rênes qui traînaient sur le sol et me hisser sur ma monture. La chance et mon cheval ont fait le reste.

— Quoi ! Tu les as entendus dire qu'ils emmenaient leurs prisonniers à Tintern ? Mais pourquoi ? Il n'y a que

des moines, là-bas ! En principe, ils gardent des moutons et quelques vaches !

— Tu as raison. Malheureusement, le roi Edouard d'Angleterre se trouve en ce moment même en pèlerinage à l'Abbaye ! Tu penses bien que les Normands qui ont fait ce coup espèrent en être récompensés. Imagine ! Ces rebelles de Ruthven arrêtés ! Quelle gloire ! En fait, ils connaissaient notre itinéraire, l'heure de notre départ. L'embuscade était parfaite ! Oh, Maegan ! Il y a un traître parmi nous ! Nous devons le démasquer, il le faut ! Aaah...

— Chut ! Tais-toi maintenant. Nous en reparlerons plus tard. Pour la tisane, demande à Moïna quand tu en voudras.

Sur ces mots, Maegan s'éclipsa et rejoignit Owen Traherne qui patientait derrière la porte.

— Avez-vous entendu ? demanda-t-elle.

— Oui et, à mon avis, il a raison. Nous avons connu trop de déboires depuis dix-huit mois. C'est anormal ! Moi aussi, je suis persuadé qu'il y a un traître parmi nous. Mais qui ? Je n'en ai pas la moindre idée !

Il prit alors la fille de Druce Ruthven par le bras et l'entraîna vers la grande salle du manoir :

— J'ai réuni tous nos guerriers. Nous devons décider d'une action pour délivrer le maître et ses fils. Maintenant que Dame Rian n'a plus... tous ses esprits, c'est à vous, Demoiselle Maegan, qu'incombe le rôle de suzeraine. Vous nous donnerez votre avis quant au plan qui vous semblera le plus judicieux.

Emue par la délicatesse de l'intendant, Maegan lui serra la main et s'écria :

— Merci, Owen, merci ! Votre sagesse et votre bonté me sont précieuses. Quant à moi, je vais m'efforcer de remplacer ma mère souffrante, mais je ne sais, je l'avoue, comment me comporter au mieux. Enfin... allons-y !

Quelques instants plus tard, des éclats de voix féroces retentissaient dans la grande salle. L'indignation était à son comble. Chacun y allait de sa suggestion quand Owen interpella Trevor, un homme avisé qui ne parlait jamais pour ne rien dire. Touché par l'intérêt qu'on voulait bien lui porter, Trevor arbora un grand sourire et reconnut :

— Oui, j'ai une idée...

Des cris d'enthousiasme éclatèrent de toutes parts.

— Voilà... à mon avis, il nous faudrait pouvoir marchander ! Echanger un homme ! Quoi que nous puissions penser d'Edouard d'Angleterre, tout le monde s'accorde à vanter sa fidélité en amitié. Or, nous avons ici, tout près, un chevalier qui a sauvé la vie du souverain lorsqu'il se trouvait en Terre Sainte, un chevalier qu'il aime comme un fils. Pourquoi ne pas nous emparer dudit chevalier et l'emmener à Tintern où nous proposerions un marché à Edouard : son ami contre les trois Ruthven !

L'espace d'un instant, le silence flotta dans la pièce, puis Colin Traherne, fils aîné de Owen, intervint :

— L'idée me paraît bonne, mais que ferons-nous si Edouard nous rit au nez ?

— Je n'en sais rien, Colin, répliqua Trevor. As-tu un meilleur plan ? Et toi ? Et toi ?

Ce faisant, il interrogeait chacun des hommes présents qui hochaient la tête en signe de dénégation. Au point que Owen Traherne mit un terme à la discussion en déclarant :

— Très bien ! Qui approuve cette manœuvre ? A l'unanimité, les mains se levèrent.

— Et vous, Demoiselle Maegan ? Qu'en pensez-vous? demanda Owen.

L'on retint son souffle pendant que Maegan répondait :

— J'approuve, messieurs. Et que Dieu soit avec vous!

— Parfait, parfait ! s'exclama Owen. Maintenant, Trevor, dis-nous le nom de ce chevalier et l'endroit où nous pouvons le trouver. Après tout, le plus tôt sera le mieux !

Ravi, Trevor rétorqua avec un bon sourire :

— Oh ! Il n'est pas loin, messire Owen. Il s'agit de Brian Fitzwarren, magnat de Striguil.

— Striguil, fit Maegan dans un souffle. Une lueur de malice éclaira son regard.

— Le succès récompensera notre entreprise, mes seigneurs ! Je le sens ! Le Normand ne saura déjouer la ruse des Gallois.

L'aube aux doigts roses pointait à peine quand Owen et ses hommes prirent position sous couvert d'épais fourrés. Brusquement un guetteur se redressa, bondit vers Owen.

— Maître Traherne, n'entendez-vous rien ?

— Non point, mais il me semble qu'un cheval se dirige vers nous.

Soudain, un sourire ému illumina ses traits :

— Demoiselle Maegan ! Auriez-vous... perdu la tête ?

Déjà, il s'était repris, grondait la mince silhouette que ne dissimulait guère une tenue d'écuyer. La longue chevelure aux reflets roux qui flottait sur ses épaules ne pouvait en effet que trahir la belle Maegan.

— Regagnez Hafod ! Immédiatement !

— Non, maître Owen ! Il n'en est pas question. Ne suis-je pas pour l'heure suzeraine de Hafod ? Il est normal que j'assiste aux opérations !

Devant tant d'entêtement, Owen soupira : il connaissait trop le caractère de la jeune fille pour se perdre en discussions inutiles. Maegan devina ses pensées et le taquina :

— Oui, Owen Traherne ! Je suis bien la fille de mon père !

Résigné, Owen n'insista pas. D'ailleurs, un bruit de sabots détournait leur attention. Bientôt, un cavalier

faisait irruption dans la clairière. Blond et pâle, il devait avoir tout juste dix-huit printemps.

— Stephen du Bois, chuchota Owen. Cousin et écuyer de Fitzwarren.

Maegan acquiesça. Elle le reconnaissait pour l'avoir vu lors de la fête donnée par Fitzwarren quand ce dernier avait pris possession de son nouveau domaine. Pour l'occasion, Maegan et Daffyd s'étaient glissés parmi les serfs de Striguil et avaient observé le seigneur normand, revêtu de son armure et de son heaume empanaché, qui caracolait au milieu des ors, du blanc et de la pourpre marquant son blason...

— Attention ! Le voici ! fit Owen.

Déjà il levait la main quand Maegan retint son geste.

— Attendez ! Ce n'est pas lui !

Ne connaissait-elle point cette silhouette de chasseur à la barbe dorée ?

— Mais si, Demoiselle Maegan ! Il s'agit bien de Brian Fitzwarren.

Il ne se perdit pas en vaines explications, et tout le monde s'élança en hurlant : « Ruthven ! »

Pris au dépourvu, le cavalier tira sur les rênes. Aussitôt, sa monture se cabra, montra des sabots menaçants. Quant à Fitzwarren, il n'eut pas le temps de maudire le sort qui le voyait privé de sa chère épée. L'ennemi le harcelait. Alors, résolument, il cria à l'adresse de Stephen :

— Retourne vite à Striguil !

— Non, je ne vous laisserai pas, mon seigneur !

— Va-t'en ! C'est un ordre !

Stephen hésita, puis finit par obtempérer et s'éloigna à bride abattue pendant que Brian Fitzwarren défendait chèrement sa liberté. Hélas ! L'ennemi était partout ! Il ne put résister indéfiniment. On le prit.

Owen Traherne hurla sa joie :

— Bravo, valeureux guerriers de Hafod ! Ligotez le prisonnier afin que nous l'emmenions à Tintern. Nous saurons bien l'échanger contre le maître.

— Calme-toi, Traherne ! Tu n'iras nulle part sinon vers le donjon de Striguil, s'écria quelqu'un derrière les Gallois.

Traherne étouffa un juron et se retourna pour découvrir nombre de soldats en armes et... jetée en travers de l'un des destriers, Demoiselle Maegan qui battait furieusement des pieds dans l'espoir de se libérer!

Fou de rage, Owen bondit jusqu'à Brian Fitzwarren, le ceintura et déclara d'un ton menaçant :

— Relâchez-la et éloignez-vous, ou votre maître est un homme mort !

Pour toute réponse, l'homme sur le cheval duquel Maegan se démenait comme un beau diable, partit d'un grand rire, puis s'écria :

— Que dit-il, ma belle ? Et pas d'histoires, veux-tu ? Je sais que tu comprends parfaitement les deux langues ! Alors, traduis-nous le discours de ton ami, fit Guy d'Artois.



— Il te demande de libérer la jeune fille et de t'éloigner si tu désires que l'on me laisse la vie sauve, expliqua le chevalier.

A ces mots, Maegan tressaillit. Fitzwarren connaissait donc la langue celte !

— Non ! Nous ne partirons pas. Comment savoir si vous tiendrez parole ? Ne préparez-vous pas un mauvais coup ? répondit Guy d'Artois.

Patiemment, Colin traduisit à son père les paroles de Guy d'Artois.

— Dis au Normand que nous ne pouvons lui donner la moindre garantie hormis notre parole d'honneur ! Explique-lui que nous comptons nous rendre à Tintern pour y échanger Fitzwarren contre les nôtres ! s'écria le vieux Traherne.

Guy d'Artois, quand il entendit ces mots, poussa un rugissement furieux et décréta :

— Je ne crois pas un traître mot de ce discours. Nous allons donc garder la jeune fille et suivre ce vieux fou jusqu'à Tintern. Si jamais il essaie de faire le malin... gare à lui... ou plutôt gare à elle !

On entrevoyait l'ébauche d'un arrangement, mais Owen ne put en rester là. Il formula une dernière exigence :

— Je refuse de passer devant les Normands ! Qu'ils ouvrent la marche et nous les suivrons !

Cette fois-ci, Guy d'Artois acquiesça. Il redressa Maegan sur la selle et s'écria :

— En avant ! A Tintern !

— A Tintern ! répondirent en écho les hommes de Hafod.

L'étrange convoi s'ébranla alors, paisible. Seul, Brian Fitzwarren, solidement-ligoté, fulminait. Prisonnier, lui ! Il s'était laissé prendre comme un novice ! L'âme en berne, il revivait avec dépit le déroulement dès événements et pestait. Dire qu'il allait arriver à Tintern, devant son roi, en pareil équipage ! Quelle honte !

Le temps, passa, et l'on finit par apercevoir, au-dessus des arbres, les murs gris de la célèbre Abbaye. C'était pour Fitzwarren une humiliation insupportable. Dieu merci, Owen Traherne le comprit. Traherne était lui-même un homme de cœur. Il devina les sentiments du fier chevalier... hésita. Au même instant, Fitzwarren tourna la tête. Leurs regards se croisèrent. Alors, Owen, d'un ton froid, demanda :

— Me promettez-vous de ne pas chercher à vous enfuir ?

— Oui, Traherne !

Un sourire fleurit sur ses lèvres.

— Savez-vous que j'aurais presque de l'amitié pour vous, Traherne... si vous n'étiez point gallois ?

— Figurez-vous que j'éprouve la même impression !

On fit halte devant l'Abbaye, et Guy d'Artois vint trouver Traherne.

— Que faisons-nous maintenant ?

— Dites à votre roi que je souhaiterais lui parler, que nous avons pris Fitzwarren et que nous voudrions

l'échanger contre la vie des trois Ruthven tombés dans une embuscade à Osgobd Mill.

— Entendu !

Sur ces mots, Guy d'Artois s'éloigna pour revenir quelques instants plus tard.

— Le roi Edouard accepte de vous recevoir et vous prie de venir le trouver seul. Les otages, eux, resteront ici pour le moment.

Owen acquiesça et fila vers l'entrée de l'Abbaye.

## **CHAPITRE 3.**

Combien de temps Maegan attendit-elle le retour de Traherne ? Une éternité, lui sembla-t-il.

Enfin, il se manifesta et la jeune femme, horriblement inquiète, put l'interroger :

— Alors, maître Traherne ? Sont-ils toujours en vie ? Le roi accepte-t-il nos conditions ?

— Oui, ils sont sains et saufs, exception faite de quelques contusions. Daffyd va bien, mais grogne qu'il ne faut point retarder la date de son mariage.

Maegan insista.

— Owen, dites-moi tout !

Elle n'eut de cesse qu'il finît par céder.

— Edouard ne veut libérer qu'un seul homme en échange de Striguil. Selon lui, le clan Ruthven constitue depuis des années un véritable fléau pour les Normands chargés de veiller sur les frontières galloises. L'Anglais veut donc obtenir l'assurance que les Ruthven ne continueront pas à harceler ses seigneurs. Par ailleurs, il a paru très satisfait d'apprendre de la bouche de Guy d'Artois que vous étiez là ! Il vous prie d'entrer dans l'Abbaye en compagnie de Striguil. Là, il vous soumettra

les conditions d'une éventuelle libération des vôtres. Il vous donne sa parole que vous ne risquez rien !

— Lui faites-vous confiance, OwEn ?

— Autant que je puisse faire confiance à un Anglais, Demoiselle Maegan !

— Oh ! De toute façon, j'irai ! S'il y a moyen de sauver mon père et mes frères...

Le front têtu, elle héla Stephen du Bois :

— Détache-moi, damoiseau, ou je me fâche !

Rouge comme un coq, le pauvre écuyer timide s'empressa de libérer la jeune femme. Owen Traherne se pencha alors vers elle, l'installa sur son cheval et lança à Colin :

— Fils ! Amène Striguil et suis-moi !

A peine Edouard 1<sup>er</sup> eut-il contemplé la jeune fille qu'un sourire lui vint. Tel un chaton, elle le défiait, déclarait :

— Sire ! Répondez-moi : que dois-je faire pour que soient libérés les miens ?

Le roi contempla ce curieux petit page à la chevelure auburn, s'émerveilla de tant d'audace, mais répliqua d'un ton ferme :

— Patience, jeune fille, patience ! Dieu du ciel ! Comment aurais-je gardé mon trône si je m'étais montré aussi impétueux ? Et quelles vilaines manières ! Voyons, vous me parlez de décisions graves qui requièrent de la réflexion ! Laissez-moi prendre mon temps. Pour l'heure,

votre père et vos frères ne risquent rien. Je vous en donne ma parole de roi, Maegan Ruthven.

— Oui, roi d'Edouard !

Devant tant de mépris, le souverain riposta :

— Oui, roi d'Edouard si bon vous semble et roi du pays de Galles, que cela vous plaise ou non, belle enfant ! Vous l'ignorez peut-être, mais je désire vivement que s'établissent enfin entre Gallois et Anglais paix et harmonie. Et je suis sincère, croyez le chevalier sinon le suzerain.

Tant de simplicité et d'honnêteté désarmèrent Maegan. En vérité, Edouard ne ressemblait en rien au monstre qu'elle avait imaginé ! Elle reprit espoir pendant qu'Edouard appelait son capitaine d'armes :

— Robin, fais donc venir le seigneur Brian Fitzwarren et prie mon épouse de l'accompagner jusqu'ici si elle le veut bien !

Quand la reine Eléonore entra dans la pièce où se tenait son mari le roi, une lueur amusée courut dans son regard tandis qu'elle observait la jeune beauté tant vantée par les hommes d'armes d'Edouard ! Machinalement, son œil se posa sur Brian et elle remarqua la flamme sauvage qui, soudain, brillait dans ses prunelles. A l'évidence, l'intérêt de Fitzwarren pour la belle Galloise n'avait pas échappé au souverain qui, sans se départir de son air impassible, pria sa femme de s'asseoir.

Le même Edouard, quelques instants plus tard, déclarait à l'adresse de Maegan et de Brian :

— Vous savez, l'un et l'autre, combien la paix entre pays de Galles et Angleterre est chère à mon cœur ! Combien je caresse l'espoir d'une trêve, précisément dans cette région des Marchés du sud du pays celte où les affrontements sont légions. Cet espoir a conduit nombre de mes magnats à épouser de jeunes Galloises. Voilà pourquoi, après mûre réflexion, je vous ferai part de ma décision : je souhaite qu'une telle union se réalise entre les maisons Fitzwarren et Ruthven.

Brian Fitzwarren et Maegan Ruthven eurent le même sursaut.

— Un mariage entre nous, Sire ? s'écria Brian. L'incrédulité teintait sa voix.

— Oui, Brian.

Souriant, le roi se tourna alors vers Maegan :

— Il y a quelques instants seulement, vous désiriez connaître ma décision. Demoiselle Maegan ? Vous l'avez, désormais. Vous épouserez Fitzwarren, seigneur de Striguil, et obéirez en tout point à votre époux. Vous porterez ses enfants et prendrez soin de sa demeure. En échange, je libérerai les vôtres avant le coucher du soleil.

Très pâle, Maegan balbutia :

— Et si... je refuse ?

— Je crois, ma belle enfant, que vous connaissez déjà la réponse à votre question. A mes yeux, les hommes du clan Ruthven sont des rebelles, et comme tels...

Sa voix se perdit dans un murmure lourd de sous-entendus, puis il ajouta :

— Ceci dit, le choix vous appartient... à vous comme au seigneur Fitzwarren.

— Que dites-vous là. Sire ? Qu'ai-je donc à gagner dans cette affaire ? intervint Brian.

— Allons, Brian ! Vous avez trente-trois ans, mais point d'épouse ni d'héritier ! Demoiselle Maegan me semble être d'agréable tournure, et je suis certain qu'elle vous donnera de beaux fils ! Maintenant, si vous refusez la main de cette jeune personne, je vous chercherai une autre femme. En ce cas, je garderai prisonniers le père et les frères de Demoiselle Maegan et ils subiront le châtement qu'ils méritent.

Sur ces mots, Edouard se leva, offrit son bras à Eléonore et s'éloigna. Avant de s'éclipser, il eut cependant le temps d'ajouter :

— Vous avez une heure pour vous décider. Réfléchissez bien !

Le couple royal glissait vers le cloître ensoleillé de Tintern quand Eléonore, mutine, chuchota à l'oreille de son époux :

— Que vous êtes rusé, mon seigneur ! Votre stratagème m'enchante !

— Oui, ma douce ! Je m'interroge pourtant. Quelles seront les conséquences de ma décision : échec ou succès ? Guerre ou paix ?

— Seul le temps nous le dira, mon roi... néanmoins le regard de Lord Fitzwarren me paraît bien brillant lorsqu'il se pose sur cette belle tourterelle galloise ! Je parierais volontiers sur un succès !



— Et la jeune Ruthven, pensez-vous qu'elle acceptera ?

— Elle y est obligée, fit Eléonore. Elle semble loyale et fière. Il lui faudra consentir, si elle veut sauver ceux qu'elle aime.

— Brian ?

— Ah ! Ça, c'est à voir !

Pendant ce temps-là, les deux intéressés s'observaient du coin de l'œil. Maegan, le cœur battant, ne cessait de ressasser les paroles du roi. Epouser ce Normand ? Quelle horreur ! Mais avait-elle le choix ? Non, bien sûr, sous peine d'envoyer son père, Rhys et Daffyd à la mort ! Mieux valait se résigner au pire et convaincre le seigneur de Striguil de la prendre pour compagne. L'air affable, elle se tourna donc vers Brian Fitzwarren.

— Seigneur...

Lui qui déambulait comme un lion en cage s'arrêta avec brusquerie et s'écria d'une voix irritée :

— Oui, madame ?

— Pardon... Peut-être me jugerez-vous effrontée si je vous dis avoir trouvé un semblant de solution à notre dilemme.

— Vous ? Écoutons toujours !

— Vous comprendrez, seigneur, l'importance que j'attache à cette union. Edouard, néanmoins, n'a pas précisé pendant combien de temps il souhaitait nous

voir mariés ! Nous pourrions donc patienter un mois ou deux, puis demander au Pape de Rome l'annulation de ce sacrement. Ne serait-ce pas possible ?

Elle bredouillait, s'emmêlait quelque peu dans ses suggestions. Lui s'amusait, évaluait la vivacité d'esprit de cette jeune et ravissante effrontée.

— Si ! Mais il faut alors des raisons valables !

— En cas de mariage blanc, il n'y a pas de problème!

— Mariage blanc ? Elle rougit.

— Oui, bien sûr !

— Gente dame, votre audace n'a-t-elle point de limites ?

— Pourquoi cela ? fit-elle d'un ton étonné.

— Réfléchissez donc, ma belle ! Pourquoi convolerais-je en justes noces ? Edouard ne peut véritablement me forcer à prendre femme ! Mais vous, madame, quel choix avez-vous ? Aucun ! Vous aurez cependant le bonheur de sauver les vôtres ! Et moi, que me restera-t-il si vous me refusez la seule faveur susceptible de me pousser à vous dire oui ? Voyons, Maegan Ruthven, ne jouez pas les écervelées !

Intriguée et agacée par le ton moqueur de Brian Fitzwarren, Maegan s'écria :

— Faveur ? De quelle faveur voulez-vous parler ?

C'en était trop ! En trois enjambées, il avait traversé la pièce et s'était planté devant la jeune fille. Maegan, malgré un furtif mouvement de crainte, observait cet

homme étonnamment séduisant qui la dominait de sa haute taille. Simplement vêtu d'une tunique qui laissait deviner une musculature impressionnante et de chausses de cuir, il distillait cependant une autorité remarquable. Il respirait le calme, l'assurance. Un sourire moqueur ourlait ses lèvres magnifiques. Maegan s'en aperçut, tressaillit et répéta d'un ton ferme :

— De quelle faveur vouliez-vous parler, sir ?

— De vous, Demoiselle Maegan. De vous ! Pour obtenir une annulation dans les termes que vous suggérez, il me faudrait renoncer à vous prendre pour femme... Or, comment pourrais-je résister à vos charmes?

Un regard sensuel souligna ses paroles, puis il tendit les mains... et ses doigts d'acier emprisonnèrent les poignets de la jeune femme.

Elle se débattit, cria même :

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi ou j'appelle à l'aide !

— Non, ma douce ! Vous n'en ferez rien ! Auriez-vous perdu la tête, oublié votre père, vos frères ? Allons, revenons aux choses sérieuses ! Vous envisagez le mariage ? Soit, mais je vous soumettrai mes conditions ! Vous souhaitez devenir ma femme ? Entendu ! En ce cas, vous partagerez ma couche ! Ces dispositions vous conviennent-elles ?

— Je suis sûre que nous pourrions trouver quelque autre...

— Non ! Vous acceptez mes conditions ou vous les refusez !

La mort dans l'âme, Maegan dut reconnaître qu'elle ne s'était pas trompée : cet homme pouvait se montrer très autoritaire ! Quant à elle, il lui fallait baisser pavillon ! La fière Maegan devait en rabattre ! Alors, d'une toute petite voix, elle remarqua :

— Ce sont là des conditions draconiennes ! Sans doute comptez-vous, parmi vos ancêtres normands, quelques négociants passés maîtres dans l'art du marchandage !

Ravie de cette méchanceté, elle rejetait en arrière ses boucles auburn, relevait le menton.

Insensible à la pique, Brian répondait gentiment :

— Peut-être ! Mais nous nous éloignons du sujet qui nous occupe ! Alors, que décidez-vous ?

— Ai-je le choix, seigneur ? Je suis obligée d'accepter votre proposition. Soit ! Je partagerai votre couche et veillerai sur votre domaine. J'ajouterai néanmoins une condition : je serai votre épouse, Brian Fitzwarren, mais... l'espace d'un mois seulement. Ensuite, nous mettrons un terme à cette absurde farce. Alors, dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez de...

— Six mois !

— Six mois ? Ah, non ! Trois tout au plus !

— Un an !

— Quoi ! A l'instant, vous suggériez six mois !

— Oui ! Toutefois, j'ai changé d'avis, Maegan ! Je désirerais un héritier.

— Un héritier !

— Oui ! Figurez-vous que je viens de comprendre le bon sens de notre souverain ! A qui transmettre mes biens sinon à un fils ? Moi qui avais toujours refusé les contraintes du mariage, je finis par penser que cet arrangement pourrait se révéler satisfaisant pour chacun d'entre nous : la liberté pour les vôtres, une épouse... éphémère pour moi et, qui sait, un éventuel héritier d'ici la fin de l'année.

Très sûr de lui, il saisit la jeune femme par le menton et l'obligea à le regarder.

— Et alors, qu'advient-il de moi à ce moment-là ?

— Vous pourrez aller où bon vous semblera !

— Oh ! Pour qui me prenez-vous ? Pour une femme que l'on répudie dès lors qu'on en est las ?

— J'ai peut-être parlé trop vite ! Après tout... si vous désirez rester et que je ne sois pas mécontent de votre personne, je consentirai volontiers à ce que vous demeuriez indéfiniment à Striguil ! Nous verrons !

— Merci bien, mon seigneur ! Et que se passera-t-il si je vous ai déplu tout en vous ayant donné un enfant ? Devrai-je alors quitter votre domaine et abandonner la chair de ma chair ?

Il acquiesça.

— Quelle arrogance ! Vous êtes impossible ! s'exclama-t-elle.

Dans un sursaut, Maegan réussit à se libérer de la terrible étreinte de Brian, et tenta de le gifler.

Elle n'eut pas le temps d'aller plus loin. Déjà, il avait arrêté son geste.

— Et vous, madame, vous êtes impulsive, impudente et profondément têtue comme tous les Gallois... qui se respectent !

— Et vous Normand présomptueux, chevalier sans cœur !

Folle de rage, elle l'affrontait et ses yeux lançaient des éclairs.

— Seul un Normand songerait à séparer une mère de son enfant !

A ces mots, il partit d'un grand rire et déclara :

— Attendez, ma belle, attendez ! Vous me faites rêver. Pour un peu, je me croirais déjà père ! Or, les parents n'ont pas même échangé leurs vœux ! Allez, Demoiselle Maegan, parlons sérieusement. Acceptez-vous de m'épouser ou non ?

— Bien sûr que oui ! Comment discuter ?

— Parfait ! Laissez-moi m'assurer cependant du bien-fondé de ma décision. Il ne faut jamais agir à la légère, m'auraient sans doute dit mes soi-disant négociants d'ancêtres !

Il n'avait pas plus tôt prononcé ces paroles qu'il enlaçait vigoureusement Maegan et la serrait sur son torse viril. Effarée, la jeune femme releva la tête... Mal lui en prit. Des lèvres puissantes se posèrent sur les siennes...

Elle essaya bien de se libérer. Peine perdue ! Brian Fitzwarren la tenait solidement et... une étrange

langueur envahissait la jeune fille qui, malgré elle, s'abandonnait à la magie de cette bouche impérieuse au goût de miel. La tête lui tournait même et, l'âme chavirée, elle écoutait, incrédule, les battements fous de son cœur déchaîné.

Elle s'étonnait de cet émoi, s'interrogeait : que lui arrivait-il ? Pourtant, ces mains qui glissaient sous sa courte tunique d'écuyer n'avaient rien d'un rêve. Voilà qu'elles se refermaient sur le globe satiné de ses seins ronds, qu'elles agaçaient merveilleusement sa peau enfiévrée ! Intolérable et fabuleuse sensation qui la fit crier :

— Oh ! Je vous en prie, arrêtez !

Un rire lui répondit. Un rire ravi. Brian Fitzwarren venait de comprendre la force du désir qui les poussait l'un vers l'autre. Cette évidence l'enchantait.

Alors, quand il recula d'un pas, il contempla la jeune femme aux lèvres carmin qui le regardait d'un œil plein de promesses où brûlaient pourtant fierté et colère, et il déclara d'un ton caressant :

— Venez, Maegan ! Allons célébrer nos noces ! Dans une heure ou deux, vous serez maîtresse de Striguil!

« Et si Dieu le veut, mon cher père et mes frères adorés seront sains et saufs ! » songea Maegan.

## **CHAPITRE 4.**

Tout au long du trajet qui les conduisait vers Striguil, ce fut une Maegan troublée qui chevaucha aux côtés de son mari. Partagée entre joie et mélancolie, la jeune femme ne cessait d'évoquer les incidents qui l'avaient poussée à épouser Brian Fitzwarren.

La cérémonie avait eu lieu moins d'une heure auparavant dans la chapelle ensoleillée de l'Abbaye de Tintern, en présence du roi, de la reine, de leurs courtisans et d'un certain nombre de moines. Présents également le père et les frères de la mariée regardèrent, les larmes aux yeux, leur chère Maegan se sacrifier pour eux.

Très émus, ils contemplèrent la frêle jeune femme, superbe dans une tenue que les demoiselles d'honneur d'Eléonore, enchantées d'une telle diversion, lui avaient donnée. Sur un voile de brocart blanc, elle avait posé un bandeau de perles et de rubis sertis dans un jonc d'or pur. Une cotte blanche également et un surcot bordé d'hermine constituaient l'essentiel de cette parure nuptiale particulièrement saluée par l'assistance normande. Maegan, tremblante et fébrile, avait écouté d'une oreille distraite les paroles de l'officiant, mais



n'avait pu manquer d'entendre la déclaration solennelle de Brian Fitzwarren lorsque, devant tous, il lui avait saisi la main :

— Par cet anneau, je vous prends. Aimez-moi toujours avec loyauté et je vous le rendrai.

Alentour, les témoins échangèrent de grandes bourrades. Le rituel était accompli.

La reine en personne vint alors féliciter la jeune mariée qu'elle embrassa sur la joue.

— J'ai la certitude que Dieu a béni votre union. Avez-vous remarqué, Maegan, la colombe qui planait au-dessus de vos têtes pendant que l'abbé consacrait vos épousailles ?

Docile, la jeune femme hocha la tête.

— J'y ai vu un présage favorable, Maegan, ajouta la reine. Patience ! Quand la colère vous aura quittée, vous entreverrez sans doute l'aspect bénéfique de cette alliance. Laissez croître les graines aujourd'hui semées, Maegan. Promettez-le-moi. Votre époux possède de nombreuses qualités qui, hélas ! ne lui servent guère lorsqu'il s'agit de femmes. Il n'a aucune confiance en elles car son cœur garde encore les marques d'une vieille souffrance. Si Dieu le veut, vous saurez panser ses blessures. Je vous devine capable de bonté et de dignité, Maegan Ruthven. Allez-vous-en maintenant. Tous mes vœux vous accompagnent.

— Merci, Majesté ! J'essaierai de répondre à la confiance que vous m'accordez.

Sans chercher à prolonger davantage cet absurde dialogue, elle avait tourné les talons. Une seule certitude lui importait alors : son père et ses frères étaient libres, libres !

Pourtant, il avait fallu faire honneur au festin préparé en toute hâte et pour lequel on avait sacrifié un mouton qui, saupoudré de thym et de romarin, rôtiissait maintenant à la broche. Les moines, gentiment, avaient même offert pain et légumes frais de leur potager. Tout le monde s'était régalé, mais bientôt Brian invitait son épouse à prendre le chemin de Striguil.

Pour l'heure, ils chevauchaient en silence le long des berges de la Wye. Soudain apparut derrière l'horizon des arbres la silhouette tant redoutée du château de Striguil. Bouleversée, Maegan le regarda comme si elle le voyait pour la première fois. Son cœur battait à tout rompre.

Tel un grand dragon argent roulé sur un immense coussin blanc, le fort, perché sur une falaise de craie, surplombait la rivière. Imposante construction dominée par une tour majestueuse qui veillait sur l'ensemble des bâtiments et narguait les remparts troués d'un pont-levis aux chaînes massives. Ici et là, la jeune femme nota les bannières or et rouge aux couleurs de son mari. Elle se rendit alors compte de l'étendue de ses nouveaux pouvoirs maintenant qu'elle était châtelaine de Striguil.

Elle n'eut pas le temps de réfléchir davantage : les serfs abandonnaient leurs huttes, se massaient au bord du chemin pour mieux les observer. Leur curiosité

satisfaite, ils se chuchotaient leurs commentaires à l'oreille. Brian le remarqua, sourit et arrêta sa monture.

— Bonnes gens de Striguil, laissez-moi vous présenter mon épouse, Dame Meagan ! C'est une enfant du pays de Galles, mes amis, une vraie Celte !

Aussitôt, des acclamations retentirent :

— Vive Maegan de Striguil ! Vive notre seigneur !  
Hourrah !

Souriant, Brian attendit que le calme revienne pour ajouter :

— Merci ! Je suis heureux que vous approuviez mon choix et vous demande de respecter ma femme et de lui obéir en tout. Par ailleurs, je vous prie de laisser là votre besogne de la journée : aujourd'hui, nous allons fêter cet heureux événement. Mes hommes vous fourniront viandes et boissons. A vous de faire le reste ! N'oubliez pas : ce sont les noces de votre seigneur !

Puis il se pencha vers Maegan et lui dit dans un souffle :

— Souriez, ma belle ! Vous n'êtes pas à un enterrement, que diable !

— Hypocrite ! répondit-elle. L'occasion est belle d'amadouer vos hommes !

— Et pourquoi pas ?

Il ne put poursuivre car les cris et les applaudissements redoublaient de vigueur.

Bien malgré elle, Maegan esquissa un sourire. Tous ces visages heureux et souriants lui donnaient chaud au

cœur ! Comment aurait-elle pu résister à la bonne humeur générale : le rire et la gaieté étaient contagieux ! Elle finit donc par saluer gentiment puis suivit, docile, son époux qui s'engageait sur le pont-levis.

Quelques instants plus tard, Brian l'entraînait vers le donjon. La suite des événements prit un tour confus. Maintes servantes vinrent en effet présenter leurs respects à la nouvelle châtelaine, mais Meagan ne put retenir leurs noms. Des serviteurs s'agenouillèrent devant elle. L'un d'entre eux fut dépêché vers Hafod pour en ramener Edan, la jument de Maegan, et des vêtements, car la jeune femme n'avait rien à se mettre. Par ailleurs, on s'empressa de préparer les appartements de la tour surplombant la rivière. Enfin, on apporta des gobelets de bière et quelques galettes d'avoine pour que les maîtres puissent patienter tranquillement.

Carré dans un fauteuil, Brian en profita pour étudier sa jeune épouse. Du regard, il caressa la lourde chevelure flamboyante, les joues de pêche, les cils épais qui soulignaient des yeux adorables. Pourtant, ce ravissant tableau ne l'apaisait guère. Au contraire, une nostalgie rageuse lui venait, liée à une certitude : il avait commis une erreur, une grave erreur en se mariant. N'avait-il pas, jadis, juré de ne jamais prendre femme ? N'avait-il pas, jadis, juré de bannir à jamais l'amour de son cœur ? Or, voilà qu'il avait recueilli sous son toit une péronnelle à l'apparence angélique !

Le visage sombre, il se leva d'un bond et déclara :

— J'ai promis une fête à mes gens ! Je vais voir comment les choses se déroulent ! Je vous retrouverai

tout à l'heure, madame ! Prenez le temps de vous désaltérer et je vous ferai envoyer quelqu'un pour vous mener à vos appartements.

Maegan avait déjà bondi sur ses pieds.

— Seigneur ! Mon devoir de châtelaine m'oblige à veiller au bon déroulement des festivités. Je vais, sur l'heure, m'occuper de l'intendance.

Très courtois, il déclina son offre.

— Je ne doute point de vos talents ni de votre gentillesse, chère Maegan, mais la journée a été fort longue. Je suis sûr que vous êtes fatiguée. Attendez donc demain pour prendre les rênes des affaires domestiques.

Puis, un sourire malicieux fleurit sur ses lèvres et il ajouta :

— D'autre part, je souhaiterais vous retrouver reposée... ce soir, ma tendre épousee.

A ces mots, Maegan rougit comme une pivoine et baissa les cils. Puis, tremblante, elle murmura :

— Oui, seigneur...

Il s'éloignait que son rire résonnait encore aux oreilles de la jeune femme, soudain proche du désespoir. Elle ressassait encore son chagrin quand une bonne femme à l'air jovial approcha en roulant de grands yeux étonnés.

— Bonjour, Dame Meagan, je m'appelle Bessie ! Pour vous servir si vous le voulez bien !

— Parfait, Bessie, je vous suis.

Déjà, la brave Bessie l'entraînait vers ses appartements. Il fallut grimper un interminable escalier en colimaçon à peine éclairé par de minces meurtrières, puis on arriva à une vaste pièce baignée de lumière dorée. Aussitôt, les craintes de Maegan s'envolèrent tant la grande salle circulaire engendrait le bien-être. Elle remarqua immédiatement l'immense cheminée où brûlait un bon feu, les murs couverts de splendides tapisseries dépeignant des scènes de chasse ou des paysages sauvages, puis le large lit de bois sur lequel étaient jetées des couvertures rouge cerise et des fourrures d'hermine et de renard. Des ouvertures astucieusement aménagées dans les arches de la construction donnaient sur les prés et les bois voisins ainsi que sur le cours paresseux de la rivière Wye. Comble de luxe, les fenêtres étaient en verre véritable ! A Hafod où l'on connaissait pourtant une certaine aisance, on n'avait jamais utilisé que de la toile huilée ! Sidérée, Maegan approcha, nota un bureau sur lequel trônait un vase rempli de... violettes et de crocus tardifs ! Son cœur fit un bond dans sa poitrine.

— Ces fleurs, Bessie, qui les a apportées ?

— L'un des serfs, Dame Maegan. Sur ordre exprès de sa seigneurie. Elles vous déplaisent ? Voulez-vous que je les enlève ?

Un sourire éclaira le visage de la jeune femme. Peut-être Brian Fitzwarren n'était-il pas la brute qu'elle imaginait par moments ? Oh ! Quel homme complexe !

— Non, Bessie ! Elles sont... ravissantes ! Dis-moi... tout le château est-il aussi luxueux que cet appartement ?

— Oh ! oui, madame ! Pourtant, ce n'était pas le cas l'an passé lorsque Lord Brian est arrivé à Striguil ! Ah, ça non ! Dieu merci, nous vivons beaucoup mieux ici depuis la venue de messire Fitzwarren !

— C'est vrai ?

— Oh ! oui ! Vous n'imaginez pas la différence. Ses hommes nous fournissent le gibier. Nous ne sommes pas écrasés sous l'impôt ni punis pour des vétilles ! Tout le monde aime beaucoup votre époux. Dame Maegan ! Je vous assure !

L'espace d'un instant, Maegan, étonnée, n'osa ajouter mot. Elle avait souvent entendu parler de la cruauté de l'ancien seigneur de Striguil, tombé dans une embuscade après qu'il eut violenté une malheureuse servante. De la probité de Brian Fitzwarren elle n'avait rien su : mais aujourd'hui, le sujet... la concernait !

— Je suis touchée de vous entendre vanter les mérites de mon époux, Bessie ! Je... je le connais depuis peu ! avoua-t-elle.

— Oui, je sais ! Pardonnez-moi, madame ! Les nouvelles vont vite. Croyez toutefois que tout le monde admire votre courage ! Pour moi, c'est un honneur de vous servir !

Embarrassée. Maegan s'empressa de changer la conversation.

— Merci, Bessie ! Maintenant, si vous le voulez bien, je souhaiterais faire ma toilette. Mes vêtements ne devraient plus trop tarder !

Deux heures plus tard, Maegan festoyait aux côtés de son époux dans la grande salle de banquet. Derrière les tables à tréteaux, les hommes de Brian célébraient à leur façon les noces de leur seigneur. C'était une vraie ripaille, et les chiens de chasse, serrés devant l'âtre, soupiraient d'émotion tandis qu'ils contemplaient les servantes chargées de plateaux débordant de viandes succulentes ou de plats de poissons admirablement présentés.

Maegan, qui dégustait une chope de bière, fronçait les sourcils. Non point que la fête lui déplût, mais elle essayait de se remémorer les noms des gens réunis pour l'occasion et... peinait ! Voyons... il y avait là Guy d'Artois, séduisant gentilhomme aux cheveux bruns bouclés ! A côté de lui, un petit homme au nez recourbé et au sourire rare qui répondait au nom de Philippe de Normandie. Ensuite se tenait le jeune écuyer blond si timide, Stephen du Bois... Mais quant aux autres compagnons de son mari, Maegan ne savait rien de leur identité !

Pour l'instant, cependant, une autre préoccupation agitait la jeune femme. Elle songeait à l'inextricable situation dans laquelle le destin l'avait jetée, à la parole donnée, et se forgeait de solides résolutions. Il lui faudrait attendre le prochain mois de mai avant de recouvrer sa liberté ? Eh bien ! Elle attendrait. Elle se



comporterait en digne châtelaine, puis regagnerait la maison de ses parents. Une inquiétude pourtant la tourmentait. Et s'il lui venait un enfant ? Cette pensée la troublait, mais elle la repoussait, relevait la tête et souriait à son époux qui regardait d'un œil tendre ses cheveux tressés de fleurs sauvages et d'un ruban jaune pâle assorti à la couleur de son surcot.

Brian, de son côté, regrettait son mouvement d'humeur. Était-ce la faute de cette jeune femme si une autre, jadis, l'avait trahi ? Qui sait ? Peut-être Maegan se révélerait-elle adorable ? Pour cela, encore fallait-il lui en donner la possibilité ! Fort de cette décision, il leva son hanap et déclara :

— Je vous salue, Maegan Fitzwarren, vous, le fleuron de toutes les femmes !

Prise au dépourvu, Maegan s'empourpra. Elle faillit pourtant remercier son époux, mais un convive l'en empêcha.

— Oui mon cousin ! C'est en vérité une belle fleur que vous avez cueillie là ! Un bijou, dirais-je même ! Ce bijou, le méritiez-vous, cousin, vous qui aviez juré de maudire toute femme ? Alors, qu'en est-il aujourd'hui de ce serment d'antan ?

— Oublié, Guy, oublié ! Et tais-toi, sinon je vais croire que le vin t'a tourné la tête !

— Oh ! Il m'a tourné la tête, je l'admets volontiers, mais j'ai encore l'esprit assez clair pour t'énoncer les us et les coutumes d'une nuit de noces, cher cousin ! Maintenant que tu as partagé pain et vin avec ton épouse, c'est à tes hommes que revient l'honneur de te

conduire au lit nuptial, Lord Brian de Striguil ! Thomas, Philippe ! Venez m'aider, je vous prie ! Et vous, femmes, occupez-vous de votre châtelaine.

Sur ces mots, Guy d'Artois partit d'un grand rire et hurla à l'adresse de Brian :

— Debout, le marié !

Déjà, les chevaliers s'étaient emparés de Brian, l'avaient soulevé et s'éloignaient maintenant en échangeant maintes plaisanteries de circonstance.

Bouleversée, Maegan les suivait du regard quand une petite voix résonna à ses oreilles :

— Dame Maegan ?

— Oui, Bessie ?

— S'il vous plaît, nous devons vous mener à votre couche.

— Mais... il est encore trop tôt ! La nuit... la nuit est-elle tombée ?

— Oui. Depuis trois heures déjà. Dame Maegan !

Une brusque envie de fuir saisit alors Maegan. Sauter sur Edan et galoper à perdre haleine jusqu'à Hafod ! Hélas ! Elle avait donné sa parole ! Il y allait de son honneur, de l'honneur de toute sa lignée ! Elle fit donc un effort surhumain pour repousser la panique.

D'une voix qu'elle voulait calme et posée, elle déclara :

— Oui, il se fait tard ! Je ressens les effets de la fatigue ! Guide-moi, Bessie, je t'en prie. Je vais me retirer dans ma chambre !

En son absence, ses appartements avaient été décorés de guirlandes de fleurs. Chèvrefeuille, pétales d'oranger, lavande et primevère embaumaient la pièce.

Maegan n'eut toutefois pas le temps d'examiner les lieux. Les servantes, déjà, la déshabillaient, la baignaient, lui oignaient le corps d'huiles parfumées. Longtemps, on la massa tant et si bien qu'une douce torpeur l'envahit quand elle fut pour se glisser entre les draps frais.

Bessie, tendrement, arrangea même les tresses de Maegan sur le traversin, puis recula pour juger de l'effet obtenu.

Le résultat lui arracha un cri d'admiration : la jeune femme était splendide ! Dans la lueur tamisée des chandelles, sa chevelure brillait de mille éclats et la peau de ses épaules luisait d'un reflet délicat. Quant au visage de Maegan, il était plus ravissant que jamais, songea Bessie.

— Que vous êtes belle, Dame Maegan ! s'écria la servante. Allons, n'ayez crainte ! Moi, je vois l'amour éclairer votre destin. Le véritable amour. Croyez-moi et bonne nuit !.

— Bonne nuit, Bessie... Merci !

La porte se referma alors sur Bessie pour se rouvrir quelques instants plus tard sur le groupe de chevaliers qui amenaient triomphalement Brian sur leurs épaules.

Peu gêné, ce dernier se prêta de bonne grâce au rituel jusqu'au moment où il se trouva presque nu. Là, il renvoya guerriers, serviteurs et servantes qui s'esclaffèrent. Ce fut un beau charivari. Chacun y alla de

sa plaisanterie, puis ces témoins inopportuns s'éloignèrent et le silence retomba !

Le cœur battant, Maegan observait Brian qui éteignait chandelle après chandelle pour n'en garder qu'une.

— Cette lumière vous plaît-elle, ma mie ? demandait-il enfin.

Maegan se contenta d'acquiescer d'un signe de tête. Elle n'avait pas la force de proférer un son.

Pourtant, une étrange curiosité la tenaillait qui la poussait à contempler son époux. Dans la lueur fragile de la bougie, il paraissait encore plus séduisant qu'à l'ordinaire. Son visage, rasé l'après-midi, incarnait la beauté virile, et sa peau offrait des couleurs dorées qui soulignaient à merveille le dessin de ses muscles splendides.

Un sourire aux lèvres, Brian avança alors vers le lit où Maegan, malgré le feu de bois, frissonnait. Elle, les prunelles rivées sur la tapisserie, se mordait les lèvres et tentait de retenir ses larmes. En son for intérieur, un prénom chantait : « Bevan, Bevan ! » Puis la même voix ajoutait : « Pardonne-moi ! »

A son grand désarroi, Brian partit soudain d'un immense éclat de rire avant de se pencher sur elle et de prendre son visage dans la coupe de ses mains.

— Je ne suis pas un dragon, Maegan !

Il accompagna ces mots d'un long baiser délicieux, puis reprit :

— Souhaitez-vous oublier notre pacte ? Renier votre promesse ? demanda-t-il d'une voix étrangement rauque.

— Non, seigneur, non. Cependant, j'aimerais... oh ! soyez patient et compréhensif ! J'ignore tout de... l'amour et ne sais comment vous plaire !

Emu par ce timide aveu, Brian répondit d'un ton plein de douceur et de tendresse :

— Ne craignez rien, Maegan ! Vous me plaisez déjà beaucoup... bien plus que vous ne l'imaginez !

Son doigt errait sur les lèvres sensuelles de la jeune femme.

— Dès l'instant où je vous aperçus, nue dans la rivière, j'ai brûlé de désir pour vous, Maegan. Depuis lors, votre beauté n'a cessé de hanter mes jours et mes nuits !

Il se pencha sur ses seins, les embrassa follement, et Maegan le sentit frémir d'émoi tandis qu'il la serrait très fort contre lui. Puis, il rejeta les couvertures et contempla la splendide nudité de sa compagne. Elle s'efforçait de dissimuler son trouble, mais frémissait d'appréhension... et de fièvre.

La suite, aux yeux de Maegan, prit forme de rêve. Bientôt, en effet, les mains expertes de Brian couraient sur son corps, exploraient les mille et un secrets de sa féminité. Bouleversée, tremblante de désir, Maegan vécut d'horribles tourments. Son âme de Galloise ne pouvait accepter pareille reddition devant l'ennemi.

Pourtant... comment résister au charme tout-puissant de Brian Fitzwarren ?

Les yeux mi-clos, elle implora Bevan, son cher amour quand, brusquement, le plafond se métamorphosa en un ciel très bleu et la couche nuptiale en un lit d'herbes fraîches...

Ployée sous le faix du plaisir, elle tendait les bras vers cet homme tant chéri, s'abandonnait, sombrait, happée par de très savantes caresses. Guidée par son instinct de femme, elle se cambrait en une invite irrésistible, rendait baiser pour baiser, heureuse de vivre tous les orages de la passion.

Ensemble, ils retrouvèrent le rythme éternel de l'amour jusqu'à l'instant où la volupté les faucha... Alors, foudroyée de joie, elle cria et répéta son nom à l'infini. Lui, pourtant, s'arracha aussitôt à leur étreinte, roula sur le côté...

Désespérée, Maegan ne put s'empêcher de demander :

— Seigneur ? Ai-je failli à ma promesse ? Vous ai-je déplu ? Mais comment ?

Les yeux froids, il répliqua :

—Vous osez le demander ? N'avez-vous point d'honneur ?

Il n'ajouta pas un mot de plus et s'éloigna.

Sidérée, Maegan ne sut comment réagir. Les prunelles glacées de surprise, elle s'interrogeait : pourquoi une telle cruauté ?

Au même moment, de grands frissons la secouèrent. Elle se leva, passa rapidement une chemise de soie ivoire.

Soudain, en un éclair, elle comprit les motifs de la fureur de Brian, et le rouge de la honte lui brûla les joues! Bevan ! Sous le choc de l'extase, elle avait crié le nom de Bevan.

Cette constatation la remplit d'horreur. Qu'allait faire son mari, maintenant ? C'était un homme fier, et elle l'avait offensé ! Ne chercherait-il pas à se venger ? A la renvoyer à Hafod après avoir prié le roi Edouard de prendre des mesures contre la famille Ruthven ? Quant à Edouard, ne disposait-il pas d'une armée ? Mon Dieu ! Affolée, Maegan soupesait toutes les éventualités, tremblait de peur.

Il lui fallait absolument réparer cette faute ! Tant pis pour son amour-propre !

Forte de cette décision, elle jeta sur ses épaules une fourrure sable et glissa vers l'escalier.

Au pied des marches, elle trouva un serf, recroquevillé, qui ronflait consciencieusement.

Elle ne put cependant s'empêcher de le réveiller pour lui demander s'il avait vu passer son époux. L'autre n'ayant, naturellement, rien vu, la jeune femme rebroussa chemin. Une fois devant la porte de sa chambre, elle hésita, puis se dirigea vers les remparts. Il était là.

Le cœur battant à tout rompre, Maegan approcha de cette silhouette caressée par un rayon de lune.

— Seigneur ?

Il se retourna brusquement et s'écria. :

— Qui va là ?

— C'est... Dame Maegan, votre épouse.

— Mon épouse ? Comment est-ce possible ? Je n'en ai point !

— Seigneur, je sais que vous êtes furieux. Laissez-moi vous expliquer ! Je vous jure que...

— Jurer ? Ah, non, ma belle ! Je vous en prie, vos serments me répugnent ! Quelle valeur leur accordez-vous ? Regagnez votre chambre, madame ! Demain, je vous renverrai chez votre père !

— Seigneur ! Ne suis-je point votre femme ?

— Et alors ? La belle affaire ! Vous n'attachez point de prix à vos serments ! En quoi ce sacrement vous paraîtrait-il de quelque importance ? Devant le prêtre, vous avez juré fidélité pour mieux commettre l'adultère entre mes bras !

— Peut-être me jugez-vous coupable, mais sachez au moins que je pleurais le souvenir d'un homme aimé et mort voici plus d'un an !

La colère, cette fois, la submergeait. Elle en venait donc à hausser le ton au point qu'elle finit par lui jeter au visage :

— Vous avez su vous montrer gentil, seigneur, et l'espace d'un instant, j'ai rêvé, je l'avoue, du passé ! En effet, au lieu de la cruauté escomptée, j'ai trouvé douceur et plaisir ! Croyez ce que bon vous semble,



seigneur, moi j'ai voulu tenir ma promesse ! Je vous ai irrité et vous en demande pardon. Enfin, si vous... voulez bien revenir partager mon lit, je... ferai tout pour réparer le tort que je vous ai fait.

Il la regarda alors d'un regard neuf et attentif, fit un pas vers elle, s'arrêta et lança :

— Venez ici !

Docile, elle s'exécuta tout en savourant le miel de la victoire, car elle savait déjà avoir gagné !

— Regardez-moi.

Les yeux encore trempés de pleurs, elle releva la tête et soutint son examen. Devant le désir fou qui illuminait les prunelles de Brian, un frisson la parcourut, terrible et délicieux.

Lui, de son côté, insistait :

— Alors, que dites-vous maintenant, madame ?

— Que j'attends votre bon vouloir, seigneur !

A peine avait-elle lâché cet aveu qu'il la saisissait entre ses bras puissants et la soulevait de terre.

## **CHAPITRE 5.**

Brian dormait depuis longtemps que Maegan scrutait encore la pénombre à peine éclairée par les braises du feu de cheminée. Malgré elle, son regard ne cessait de revenir sur cet homme, à ses côtés, son époux. Cet être qu'elle aurait dû haïr et mépriser, cet être dont les caresses auraient dû lui paraître insupportables, cet être qui pourtant l'avait métamorphosée ! Femme, elle était aujourd'hui ! Hélas ! Il lui fallait supporter désormais le poids de la culpabilité, amertume sans nom qui gâchait le bonheur de la félicité découverte.

Maintes questions la hantaient également à mesure que sa rêverie la ramenait vers Hafod. Comment allait Dolan ? Et sa mère, avait-elle recouvré la raison maintenant que son compagnon et ses deux fils étaient revenus au manoir ? Et les autres, tous les autres, la considéraient-ils comme une parjure ou comme une héroïne ? Maegan n'en savait rien, et ce doute même la tourmentait. Autant de questions sans réponse qui la guidèrent à pas de loup au seuil du sommeil. Là, elle entrevit l'ombre d'un groupe de ménestrels, le sourire d'un masque et de beaux yeux gris ardoise...

Brian posait un bras sur sa taille quand une dernière interrogation vint troubler la jeune femme.

« Epoux ou ennemi ? » songea-t-elle.

A cet instant précis, la fatigue la terrassa.

Le poids d'un regard l'éveilla au matin. Ce regard même qui avait ponctué sa nuit. A ses côtés, en effet, Brian l'observait d'un œil tendre tout en jouant nonchalamment avec une mèche de ses cheveux auburn.

Surprise, elle poussa un « Oh ! » gêné, mais, lui déjà se penchait pour embrasser la nuée de taches de rousseur qui ombrait son nez adorable.

— Je m'étais juré de les embrasser, ces friponnes, dès l'instant où je vous ai aperçue, ma belle, expliqua-t-il.

Puis, entre deux baisers :

— Vous n'étiez pas plus habillée que maintenant, ma douce ! Avez-vous bien dormi ?

— Oui, merci, fit-elle.

C'était faux, mais à quoi bon confier ses soucis à Brian Fitzwarren ?

— Tant mieux ! Nous aurons tout loisir d'apprendre à nous mieux connaître !

Son expression était si éloquente que Maegan s'empourpra.

— Et le petit déjeuner ? N'avez-vous pas faim ?

— Que si ! De vous, Maegan !

Des baisers soulignèrent la véracité de ses paroles. Baisers tendres, baisers fous qui eurent tôt fait d'attiser le désir qui sommeillait chez la jeune femme. Elle en oublia ses devoirs de châtelaine, s'enfonça plus profondément encore dans le matelas de plume... Dans ses veines, le sang courait vite, très vite...

Plus tard, dans la fièvre de l'amour, elle cria à nouveau, mais cette fois, ce fut le nom de Brian qu'elle prononça, éperdument.

Lui, bouleversé, lui répondit en retour :

— Oui, ma colombe ! Oui, ma chérie ! Vous êtes mienne ! Vous n'appartenez qu'à moi seul !

Longtemps, longtemps, ils s'aimèrent. Tant qu'à la fin, Maegan sombra au creux du lit, ferma les yeux sur un incroyable bonheur.

Ravi, Brian essayait les gouttes qui emperlaient son front, étouffait un rire heureux. Il regardait cette femme lasse de fatigue amoureuse, et son cœur se gonflait de tendresse. Il lui semblait soudain entrevoir une certitude: Maegan, de toute éternité, lui avait été destinée ! Comme leur entente était forte ! Il en avait les larmes aux yeux, lui qui avait cru devoir renoncer à l'amour. Son âme déçue avait caressé le souvenir d'une tendre aimée aux cheveux d'or fin, aux yeux plus bleus qu'un ciel d'été, d'une traîtresse à nulle autre pareille, avait soupiré. La réalité prenait aujourd'hui la silhouette enchanteresse de Maegan, scintillait dans ses prunelles de velours sombre.

— Que ferons-nous de cette journée, ma douce ? demanda-t-il ensuite.

Le désir de lui être agréable le dévorait.

— Dites-moi, ma mie ! Le choix vous appartient.

— A moi de décider ?

— Oui, à vous. Je tiens à vous plaire. Dites-moi, une partie de chasse vous tenterait-elle ? Ou préférez-vous découvrir nos domaines sous prétexte d'une longue promenade à cheval ? Y aurait-il autre chose susceptible de vous tenter davantage ?

Les yeux agrandis de surprise, elle s'assit sur le lit et cacha sa nudité derrière un pan de drap.

— Oh ! Seigneur... j'aimerais tant rendre visite à ma famille !

Très gênée, elle butait sur chaque mot. Allait-il se fâcher ?

Lui, intrigué, demanda :

— Pourquoi ?

Sa question la prit au dépourvu et, machinalement, elle répéta :

— Pourquoi ?

Il y eut un silence embarrassé, puis elle s'expliqua :

— Eh bien... Dolan, mon frère aîné, a été gravement blessé hier dans l'embuscade où mon père et mes deux frères ont été capturés. J'ignore s'il est encore en vie. Quand j'ai quitté Hafod, nous ne savions toujours pas s'il survivrait ! D'autre part, ma mère, Dame Rian, a été extrêmement choquée par cet événement et... elle en a... perdu la raison et je... suis inquiète !

— Je comprends ! Apparemment, vous êtes très attachée à votre famille, et surtout à vos frères, ma douce ?

— Oui, c'est vrai ! Ils m'ont toujours choyée ! Ils me portaient sur leurs épaules et pour me faire rire imitaient le destrier qui hennit et caracole ! Parfois même...

Gênée d'avoir manifesté pareil enthousiasme, elle s'interrompit un instant pour reprendre d'une voix plus posée :

— Je suis sûre que vous comprenez l'affection qui unit une famille ! Vous-même n'avez-vous point de frère ou de sœur ?

— Si, un... frère !

— Plus jeune ou plus âgé que vous, seigneur ?

— Plus jeune.

— Et où vit-il ?

— Dans les environs de Londres ! A Warrenleigh plus précisément, propriété de notre famille.

— Est-il marié ?

Cette fois, Brian poussa un cri de protestation.

— Que vous êtes curieuse ! Oui, il est marié ! Sa femme se prénomme Liselle. Ils ont deux fils, Stephen et Godfrey. Dame Rosamund, ma belle-mère et la mère de Simon, vit avec eux. Bien, êtes-vous enfin satisfaite, ma belle ? Maintenant, je vais vous envoyer vos servantes afin qu'elles vous aident à vous apprêter. Ensuite, ce sera l'heure du déjeuner ! Une fois restaurés, nous

prendrons la route de Hafod comme vous en avez exprimé le désir.

Il s'éclipsa, et Maegan n'eut pas le temps de réfléchir sur l'attitude de Brian, manifestement peu désireux de parler de sa famille : Bessie et quatre servantes apportaient une grande cuve de bois et des seaux d'eau chaude destinés au bain de leur jeune maîtresse.

— Sa seigneurie nous a conseillé de...

— Oh ! Quelle bonne idée ! s'écria Maegan en coupant la parole de sa chère Bessie.

Elle avait le cœur gros... de bonheur !

La matinée était déjà bien entamée lorsqu'ils se mirent en route afin de parcourir les quelque trente kilomètres qui les séparaient du manoir de Hafod. Montée sur Edan, Maegan chevauchait aux côtés de son époux. Quant à leur escorte, elle se composait de Guy d'Artois et de Philippe de Normandie à l'avant, et de Stephen du Bois et de Richard Cooper à l'arrière-garde.

C'était une belle journée de mai, l'un de ces jours radieux au ciel très bleu ponctué de gros nuages mousseux qui évoquaient les moutons blancs paissant dans les prés. La petite troupe croisa maints paysans poussant qui un troupeau de chèvres, qui un troupeau de cochons fort occupés à fouir la terre à la recherche de quelque trésor. Partout, les fleurs répandaient un parfum délicieux. Çà et là, les oiseaux babillaient.

Il faisait bon vivre, et l'heure était à l'harmonie. Aussi Maegan chercha-t-elle à en savoir davantage sur son nouvel époux. Elle lui posa quelques questions, puis, intriguée par le nom de son destrier, finit par lui demander des explications.

— Ce nom de Sirocco échut tout d'abord à un autre étalon blanc. Le grand-père de celui-ci, si je puis dire, mort depuis longtemps maintenant. C'est lui qui marque ma bannière. Par un jour de grande chaleur, nous avons vécu un terrible combat, quelque part en Terre Sainte. Nous nous battions depuis des heures et nombre de nos compagnons gisaient, morts, sur la terre ocre quand j'aperçus mon roi, à l'époque le Prince Edouard, attaqué par deux Mahométans, armés d'effroyables cimenterres. Ils commencèrent par s'en prendre à sa monture qui roula sur le sol. Mon souverain perdit l'équilibre. Je bondis à la rescousse au moment même où l'ennemi levait son sabre sur Edouard. C'est moi qui reçus le coup. A mon tour, je vidai les étriers et mordis la poussière comme mon prince. Vous devinez le sort qui nous attendait. Nous nous y préparions quand, en désespoir de cause, je lançai à mon cheval le cri qui avait marqué toutes nos batailles. « A l'attaque ! A l'attaque ! » Cette brave bête m'entendit et, à notre immense surprise, passa à l'offensive. Debout sur ses jambes arrière, le destrier avança sur l'ennemi qu'il martela d'un sabot impitoyablement vengeur. Puis, une fois les Sarrasins vaincus, il nous ramena au camp. Cette nuit-là, autour des feux de camp, les ménestrels chantèrent l'intelligente bravoure de ma monture qui répondait alors au nom d'Argentus. Du côté musulman, on vanta



aussi les mérites de ce valeureux cheval. On parla de démon et on le compara même au vent chaud né dans le désert du Sahara qui balaie les terres d'Orient. De ce jour, je baptisai ainsi le noble animal qui m'avait sauvé d'une fin certaine. Je décidai aussi de nommer pareillement tous ses descendants.

Ravie de cette belle histoire aux fragrances de légende, Maegan insista :

— Racontez-moi vos voyages ! J'aime tant vous écouter. Jamais aucun barde ne m'a autant captivée !

Brian eut alors un sourire malicieux et déclara :

— Je l'espère bien ! Mais ayez la bonté de m'accorder un instant. Je vais m'assurer que nous n'allons pas tomber dans une embuscade. Guy ! Viens veiller sur mon épouse !

Ce dernier obtempéra et Maegan put alors constater que le teint du fringant chevalier paraissait plutôt... brouillé !

L'innocente en profita, bien entendu, pour s'enquérir d'un ton ingénu :

— Vous sentez-vous mal, sir Guy. ? L'autre afficha un pâle sourire.

— Euh... un peu ! Sans doute ai-je trop fêté vos noces !

Amusée, Maegan pouffa de rire, mais Guy d'Artois en parut si affligé qu'elle mit un terme à son accès de gaieté. Tous deux chevauchèrent donc côte à côte en échangeant maints commentaires. Soudain, Maegan demanda :

— Pourquoi mon époux s'est-il éloigné ?

— Pour s'assurer que les rebelles gallois ne préparent pas un mauvais coup, Dame Maegan, répondit Guy d'Artois.

Puis, une lueur maligne éclaira son regard, et il ajouta :

— Moi, en tout cas, si j'étais votre mari, je ne vous laisserais pas seule en compagnie de quelque galant homme ! Ah, ça, non ! Je resterais à vos côtés comme l'abeille près de la fleur se délecte de son nectar, gente dame.

— Tu rêves, Guy d'Artois ? fit une voix sèche.

C'était Brian, surgi d'entre les fourrés voisins. Il paraissait furieux.

— Allons ! Calme-toi ! Ne me connais-tu pas ? Tu devrais pourtant savoir que j'adore être galant ! Ne songe pas à mal ! Ta disparition semblait troubler ton épouse n'ai voulu la reconforter et l'amuser.

— A mon avis, tu as déjà reconforté bien trop de jolies filles pour que je te fasse confiance, mon cher Guy ! Ton père lui-même ne t'a-t-il pas banni de son domaine en raison de ton inconduite notoire ? Ne tourne pas autour de ma femme, veux-tu ? A moins que tu ne désires me provoquer !

Devant cette réprimande, le beau Guy d'Artois afficha une moue de gamin boudeur, ce qui amena un sourire sur les lèvres de Maegan.

— Je vous présente mes excuses, Dame Maegan. Pardon, Brian. Souhaites-tu que j'aïlle en éclaireur ?

— Oui. Nous approchons de Hafod, et je suis sûr que nous allons bientôt rencontrer des rebelles. Veille cependant à avancer sous le couvert des arbres et des buissons, si tu ne désires pas constituer une cible idéale pour l'ennemi.

Guy d'Artois, soudain doux comme un agneau, hocha la tête et piqua sa monture tandis que Brian, encore sous le coup de la colère, disait à Maegan :

— Veuillez, je vous prie, repousser les avances de mes hommes, Dame Maegan. Je suis un mari jaloux ; ce qui m'appartient... m'appartient !

— N'ayez crainte, seigneur ! Je m'apprêtais à rabrouer votre chevalier quand vous êtes intervenu ! Je ne saurais supporter pareilles familiarités !

Surpris par la vivacité de sa réponse, Brian la dévisagea avec attention et comprit que la jeune femme disait vrai. Aussitôt, il se rasséra.

Longtemps, ils avancèrent au milieu d'un paysage enchanteur jusqu'au moment où ils arrivèrent sur les lieux où Brian avait surpris Maegan, nue, qui se baignait dans la rivière. Mari et femme échangèrent alors un regard complice.

— Vous m'aviez menti ce jour-là, seigneur, remarqua Maegan.

— Comment ?

— Vous m'aviez affirmé être un chasseur.

— Pas du tout ! Je vous ai mimé ma chute de cheval, puis je me suis désigné sous le nom de Striguil ! Tant pis pour vous, ma belle, si vous avez voulu me

prendre pour un manant. Et vous ? Que ne m'avez-vous pas conté ? Vous ne parliez point ma langue, n'est-ce pas ? Friponne !

Elle pouffa de rire.

— Et vous, seigneur, comment se fait-il que vous connaissiez le gallois ? D'ordinaire, Normands et Saxons méprisent cette langue.

— Pas moi, en tout cas ! De surcroît, comment construire la paix si l'on est dans l'incapacité de communiquer avec l'autre peuple ? Mais, dites-moi, Maegan, vous êtes vraiment bien méfiante et curieuse, ma mie ! Ne vous a-t-on pas appris que la curiosité est un vilain défaut, même au pays de Galles ?

Elle allait rétorquer sur le même ton quand un sifflement de mauvais augure retentit à leurs oreilles. Une flèche passa entre eux deux et alla se fichir dans un arbre proche.

— Ne bougez pas ! fit alors une voix grave venue des fourrés voisins.

— Ordonnez à votre escorte de vous imiter ! Sans Dame Maegan à vos côtés, vous seriez un homme mort, Brian Fitzwarren.

— Hugh Cadwallader ! s'écria Maegan. Montrez-vous !

Un grand gaillard barbu, flanqué du traditionnel arc gallois, apparut alors.

— Oui, Dame Maegan ! C'est bien moi, Hugh Cadwallader. Mais je ne suis pas seul. Nombre de

compagnons me suivent car nous n'aimons guère que ces crapules de Normands se promènent sur nos terres.

— Nous venons en amis ! déclara Brian. Mon épouse, inquiète de la santé de son frère, désirait rendre visite aux siens. Par ailleurs, nous avons, en échange de la liberté de vos maîtres, décrété une trêve. L'auriez-vous oubliée et souhaitez-vous agir en parjure ?

Sous l'insulte, Hugh Cadwallader s'empourpra. La colère le démangeait.

— Si tel était le cas, vous ne seriez déjà plus là, Brian Fitzwarren ! Mais n'ayez crainte, Dame Maegan, vous gagnerez Hafod en toute sécurité ! Allons ! Poursuivons notre chemin !

## **CHAPITRE 6.**

La joie de Rhys et de Daffyd, quand ils revirent leur sœur, fut extrêmement touchante. Ils la soulevèrent de terre, la pressèrent sur leur cœur en la faisant tourner comme une poupée et en hurlant leur enthousiasme. Quant à Maegan, elle dut essuyer des larmes d'émotion. Heureuse de ces retrouvailles, elle riait pourtant et rit plus encore peut-être lorsque son père la serra dans ses bras.

— Ah ! Ma fille ! Ah ! Ma petite Meg ! Comment vas-tu ? Et ce Normand ? Te traite-t-il bien au moins ?

— Oui, mon père ! Il se montre très gentil envers moi.

Druce Ruthven émit alors un drôle de grognement destiné, sans doute, à masquer son émoi, puis fila droit sur Brian Fitzwarren qui, impassible, patientait sur le seuil.

— Je suis content de savoir que vous veillez sur ma fille, Striguil, dit-il. Sinon, trêve ou pas trêve, j'aurais cherché vengeance !

Puis, toujours aussi bourru, il se tourna vers l'un de ses hommes et lui cria :

— Evan ! Apporte-nous du vin ! Sur ce, il avisa sa fille et ajouta :

— Tu prendras bien un rafraîchissement, Maegan. Lui et son escorte également, je suppose ?

— Oui, merci, père. Mais parlez-moi plutôt de Dolan et de ma mère ! Comment se portent-ils ? Je meurs d'envie de les voir.

— Tu les verras dans un instant, mais restaure-toi d'abord.

Les servantes apportèrent alors viandes et potages, pain noir et vin. Autour de la grande table s'assirent Brian, Maegan et ses frères, Druce Ruthven, et Owen Traherne. On servit également les hommes du chevalier, mais à une autre table.

Chacun fit honneur aux victuailles, puis Druce Ruthven entreprit de raconter son retour à Hafod.

— Dolan ! Ah, Dolan ! Je l'ai cru mort ! Quant à ta mère, mon petit, elle me paraît étrange, bien lointaine !

A ce point de ses confidences, sa voix se brisa et des larmes brillèrent dans ses yeux sombres. Néanmoins, il eut un sursaut d'orgueil et se domina :

— La guérisseuse veille sur eux !

— Moina ? demanda Maegan.

— Oui, fit son père. Selon elle, Dolan devrait guérir sans pour autant recouvrer l'usage de son bras droit. Hélas ! Figure-toi que cette sorcière a appliqué un fer rouge sur la blessure de ton frère.

A ces mots, Brian intervint :

— De telles méthodes évitent l'infection ! J'ai vu, en Terre Sainte, les physiciens des Infidèles y recourir et obtenir des résultats miraculeux !

Cette tirade lui valut l'oreille de Druce Ruthven qui renchérit :

— Oui, j'ai entendu dire de telles choses ! Bien, ma fille, si tu as terminé, laisse-moi te conduire auprès de ton frère. Tu pourras juger de son état.

Dolan n'était pas encore hors de danger. Pourtant, il dormait paisiblement et la fièvre semblait l'avoir quitté.

Très émue. Maegan l'embrassa tendrement, puis elle se tourna vers Moina.

Quelle ne fut sa surprise quand elle découvrit l'air extatique de la jeune femme ! La belle Moina offrait en effet un visage radieux et sur ses lèvres cerise fleurissait un sourire ébloui. Intriguée, Maegan suivit son regard et s'aperçut que l'objet de tant d'attention n'était autre que Brian qui contemplait Moina avec une égale ferveur. Cependant, cet interlude ne dura guère car Brian sentit l'étonnement de son épouse. Il se tourna vers Stephen du Bois, lui murmura quelques mots à l'oreille.

Aussitôt, Maegan fit mine d'arranger la couche de son frère, mais mille pensées furieuses lui couraient dans la tête. Jamais encore elle n'avait vu deux personnes se dévisager avec une telle fièvre ! Elle en éprouvait une amertume curieuse. Ce fut un visage fermé qu'elle présenta quelques minutes plus tard à Moina.



— Merci de veiller sur Dolan. Il me paraît beaucoup mieux, et je vous en suis reconnaissante.

— C'est un être plein de force et de courage, Maegan. D'ici peu, il aura retrouvé son énergie coutumière. Ensuite, il souffrira mais, à mon avis, le pire est derrière lui.

Tout en parlant, elle posait sur le jeune homme un regard infiniment tendre.

Maegan, cette fois, eut du mal à dominer la remarque acide qui lui brûlait les lèvres. Comment Moïna pouvait-elle se comporter pareillement ? Maegan n'en revenait pas. Alors, les lèvres pincées, elle demanda :

— Sauriez-vous où se trouve ma mère, je vous prie ?

— Dans ses appartements ! Je lui ai donné un remède afin de l'apaiser et de l'aider à recouvrer ses esprits. Hélas ! Nous ne constatons guère de changement.

Dame Rian avait en effet le regard morne du somnambule, Maegan s'en aperçut au premier coup d'œil. Le cœur gros, elle courut aux pieds de sa mère et posa la tête sur ses genoux. Dame Rian, gentiment, repoussa son ouvrage, caressa le front de sa fille.

— Là, mon petit, là ! Tout va bien, n'aie crainte ! C'est Rhys qui t'a tiré les cheveux ? Allez, dis-le à maman ! Dis-le-lui, mon petit !

— Non, mère ! Tout va bien ! Ne reprenez-vous pas votre broderie ? Quel joli travail ! Jamais encore je n'ai contemplé une telle finesse dans l'exécution ! Oh ! Ces

oiseaux et ce chien de chasse, là ! C'est Smaha ? La préférée de père ? A ces mots, Dame Rian éclata d'un rire très doux.

— Smaha ? Oh ! non, ma chérie ! C'est Rolf, voyons ! Comment ne le reconnais-tu pas ? Il te suit comme ton ombre !

Dame Rian reprit son aiguille et se remit à l'ouvrage.

Maegan la quitta et courut se réfugier dans les bras de son père. Secouée de gros sanglots, elle s'écria :

— C'est affreux ! Elle vit dans le passé ! Rolf est mort depuis plus de dix ans, maintenant !

— Oui, ma fille ! Ta mère s'est réfugiée aux temps heureux d'autrefois ! admit Druce Ruthven.

Il s'efforçait de la consoler, mais ne réussit qu'à déclencher sa colère.

— Tout cela, c'est la faute des Normands ! S'ils n'avaient pas blessé Dolan, mère ne serait pas dans cet état ! Qu'ils soient maudits !

Folle de rage et de désespoir, elle déserta la pièce où se tenaient également Rhys, Daffyd et Brian.

Maegan courut jusqu'aux étables où, enfant, elle avait l'habitude de se cacher lorsqu'un chagrin la tourmentait. Vive comme l'éclair, elle avisa l'échelle qui menait vers les réserves à foin, grimpa quatre à quatre et se laissa choir en pleurant Dolan, sa mère et sa propre destinée qui la condamnait à partager l'existence d'un ennemi. Soudain, une voix s'éleva derrière elle.

— Tout ne va donc pas au mieux entre vous et ce Normand ?

Sidérée, Maegan se redressa et découvrit... Colin Traherne en galante compagnie.

— Sauve-toi, Brenda ! Je te verrai tout à l'heure ! Il renvoya ainsi une fille de cuisine et s'approcha de Maegan.

— Que vous arrive-t-il, Maegan ? Pourquoi ces pleurs ? Votre époux s'est-il montré cruel ?

Tout en parlant, il posait une main tendre sur l'épaule de la jeune femme, l'attirait contre lui...

— Dites-moi tout, ma douce. Après tout, si les Normands n'avaient pas pris votre père et vos frères, ne serions-nous pas...

— Rien du tout, Colin Traherne ! fit Maegan en se libérant de son étreinte.

Une lueur désespérée passa dans les yeux de Colin.

— Allons, Maegan ! Vous savez que je vous aime autant que vous m'aimez ! Auparavant, vous étiez promise à Bevan. Vous ne pouviez donc m'appartenir, je le comprenais. Lui décédé, j'ai attendu, convaincu que vous admettriez bientôt notre amour et, n'eût été ce Normand, ce serait aujourd'hui chose faite ! Mais je veux vous consoler, Maegan. Venez dans mes bras !

Sa voix devenait mielleuse.

— Non ! Lâchez-moi, Colin Traherne ! Vous étiez un ami. Rien de plus ! La mort de Bevan n'a rien changé à mes sentiments pour vous ! Je ne vous aimerai jamais !

Un sourire malfaisant éclaira le visage du jeune homme.

— Ah ! C'est ainsi que vous voyez les choses, maintenant, Dame Maegan ! En ce cas, retournez donc auprès de votre cher Normand ! Vous accorderez toutefois quelque faveur à un fidèle Gallois...

L'œil concupiscent, il se pencha vers la jeune femme qui, d'un geste leste, lui décocha un bon coup de genou dans l'estomac. Furieux, il haleta et hurla :

— Vous me le paierez ! Vous me le paierez ! Regagnez votre place auprès de votre époux ! C'est tout ce que vous méritez !

— Oui, je vais le rejoindre. D'ailleurs, vous ne lui arrivez pas à la cheville, mon pauvre Colin !

Sur cette dernière flèche, elle s'éloigna prestement. Il lui semblait vivre un véritable désastre. Elle qui s'était fait une joie de retrouver sa famille et Hafod ! Brusquement, elle n'avait plus qu'un désir : quitter ces lieux au plus tôt !

Brian ne tarda pas à remarquer son trouble.

— Vous paraissez bien inquiète, ma mie ! Voulez-vous prolonger notre visite, ou regagnons-nous Striguil dès maintenant ?

A sa grande surprise, Brian vit son épouse acquiescer vigoureusement et lui adresser même un petit sourire d'une gentillesse émouvante.

— Oui, seigneur. Je vais chercher mon manteau et prendre congé des miens.

Les époux s'en allaient quand Druce Ruthven trouva moyen d'entraîner sa fille un peu à l'écart et de lui souffler :

— Prends ton temps, ma fille ! Si le Normand est gentil envers toi, il n'y a nulle raison de précipiter les événements. Quand tout ira bien de nouveau à Hafod, nous irons te chercher même s'il faut agir par la force.

— Quoi ! N'avez-vous pas donné votre parole d'honneur, mon père ? Envisageriez-vous de rompre la trêve passée avec Edouard d'Angleterre ? N'avez-vous point juré ?

— Et alors ? Ce sont nos ennemis ! Je ne me considère donc pas lié par une quelconque promesse !

— Non, mon père ! Un homme respecte la parole donnée ! En tout cas, moi, je respecterai mes engagements comme Edouard a respecté les siens. J'ai promis à Brian Fitzwarren d'être son épouse une année durant. Je resterai à ses côtés. Et si vous venez me chercher avant que ce laps de temps ne soit écoulé, je ne vous suivrai pas.

Un soupçon de colère assombrit le visage de Druce Ruthven.

— Bon sang, ma fille ! Seriez-vous désobéissante ? Je suis votre père, ne l'oubliez pas ! Vous ferez ce que je vous demanderai. N'ont-ils pas songé nous pendre haut et court ?

— Je le sais, père ! C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai accepté ce mariage. Je ne vous écouterai

donc pas : Edouard ne s'est pas parjuré. Je vous dis au revoir, et à bientôt si mon époux le permet.

Elle releva alors le bas de sa cotte et fila vers l'écurie où l'attendait Brian.

Quelques heures plus tard, le couple franchissait l'enceinte de Striguil, saluait maints badauds attroupés pour le seul plaisir de saluer leurs maîtres. Devant cet accueil simple et chaleureux, Maegan soupira. Quelle différence avec son retour à Hafod !

La nuit venue, Maegan se faisait encore la même remarque. Malgré elle, la jeune femme ne pouvait s'empêcher de songer à Colin Traherne. Comme il avait changé ! Maegan avait l'impression de ne plus connaître ce compagnon de jeux. Elle éprouvait d'ailleurs un sentiment identique à l'égard de Moina. A sa connaissance, Moina n'avait jamais eu d'ami de cœur, or voilà qu'aujourd'hui Maegan l'avait surprise en flagrant délit de... tendresse envers deux hommes ! C'était à n'y rien comprendre ! Quant à savoir ce qui unissait la belle Moina et Brian Fitzwarren, Maegan préférait ne pas trop y songer...

Brian... Se manifesterait-il ? se demandait la jeune femme, perdue dans son immense lit. Des regrets lui venaient, qu'elle écartait au nom de quelque honnête principe. Pourtant, à peine la porte eut-elle craqué que l'apaisement lui vint, doux et beau comme une certitude. Dans la pénombre fragile, elle contempla son mari qui allait rajouter des bûches dans l'âtre

rougeoyant avant de venir s'asseoir à ses côtés, de poser une main sur ses épaules.

— Je vous croyais lasse, ma mie, et désirais vous laisser vous reposer. Malheureusement... je n'ai pu rester plus longtemps loin de vous !

Sa voix exprimait un rien d'étonnement tandis qu'il se penchait et serrait la jeune femme dans ses bras. Malgré elle, Maegan frémit sous la douceur de ses caresses.

Les yeux clos, elle avoua :

— Comme je maudis mon corps et ma faiblesse, seigneur ! Oh ! Quelle traîtrise !

Lui, cependant, la cajolait.

— Oui, ma jolie rebelle ! Je sais vos tourments et les doutes qui hantent votre ravissante tête. Peut-être auriez-vous préféré un démon, une brute à l'âme noircie de méfaits qui aurait fait montre de cruauté à votre égard ? Sans doute certains se comportent-ils ainsi ! Pas moi. J'aime tant la douceur de vos lèvres, le bonheur des baisers et de la volupté partagés. N'est-ce point normal entre mari et femme ?

— Mais nous sommes ennemis !

— Non ! Nos deux peuples s'affrontent, c'est vrai. Pas nous, mon cœur ! Jamais.

Il l'arracha alors à sa couche de plume et la déposa sur les fourrures jetées devant la cheminée. Le cœur battant, Maegan sentit ses convictions patriotiques la quitter. L'espace d'une seconde, elle observa Brian qui

se débarrassait de sa tunique puis, impulsivement, elle s'écria :

— Non, seigneur ! Laissez-moi vous ôter ces vêtements.

Pourquoi ces mots lui avaient-ils échappé ? Maegan eût été bien en peine de le dire. Pourtant, l'envie lui en était venue, souveraine. L'envie liée au désir... fou. Brian, quant à lui, souriait de bonheur, et ses mains ravies erraient sur la chevelure somptueuse de sa compagne, sur ses épaules satinées, glissaient sur sa gorge et s'arrêtaient sur la globe nacré de ses seins ronds.

Longtemps, il la caressa et l'embrassa. Enfin il murmura :

— Jamais, jamais, je n'ai connu pareil désir, Maegan! Oh ! ma douce sorcière, abandonnez-vous que je vous donne tout le plaisir que vous méritez.

Sa bouche déjà se refermait sur la pointe d'un sein et la jeune femme frémit. Jamais elle n'aurait imaginé sensation aussi fabuleuse. Brusquement, il lui semblait qu'un feu impérieux lui envahissait les reins et lui embrasait l'âme. Emoi délicieux, incomparable, qui la portait inexorablement vers la volupté. Brian le devinait et la guidait sur les sentiers de l'amour où il célébrait la gloire de sa féminité révélée.

Un cri de joie lui échappa quand enfin il la prit. Cri de joie et de passion, soulagement apaisé aussi dont Brian s'émut profondément.

Noués l'un à l'autre sur les fourrures blanches, sable et dorées, ils roulèrent ensemble sur le tapis fiévreux du



plaisir. Alentour, la pièce embaumait le chèvrefeuille, et Brian, dans un souffle, avoua :

— En vérité, vous êtes une sorcière, ma mie ! Une enchanteresse.

Longtemps, ils demeurèrent côte à côte dans la lueur orangée des flammes dansantes. Plus tard encore, un rire marquait la voix de Brian quand il déclara :

— Ah ! Maegan ! Vous me troublez plus que de raison ! Auprès de vous, je perds la tête.

Maegan eut alors un sourire intimidé et tendit la main vers un vêtement. Mais Brian arrêta son geste.

— Non, mon cœur ! Vous contempler m'est si doux ! Vous avez la beauté d'un matin d'automne, et je veux vous admirer jusqu'à ce que je puisse à nouveau vous prouver... mon émoi !

— A nouveau, seigneur ? fit-elle, étonnée.

— Oui, ma colombe. Encore et toujours. J'ai même l'impression que vous ne me repousserez pas ! N'est-ce pas ?

Un geste audacieux ponctuait sa question.

— Non, messire, je ne vous repousserai pas. N'étaient-ce point les termes de notre... agrément ?

Il pouffa de rire.

— Allons, Dame Maegan ! Pourquoi tricher ? Votre nature me semble aussi passionnée que la mienne, ma mie ! Les circonstances nous ont certes poussés à cette union, mais nos deux tempéraments me paraissent bien assortis !

Une idée lui vint alors et il fronça les sourcils.

— Peut-être en viendrons-nous même à envisager la modification des termes de notre contrat ? Qui sait ? Et si le laps de temps initialement prévu se révélait trop... court ?

Maegan se pencha vers son mari et soutint son regard.

— Qui sait ? dit-elle.

## **CHAPITRE 7.**

L'aube se leva sur un ciel gris et triste, lourd de nuages. Ça et là, des mouettes chassées du littoral piaillaient dans le lointain, venaient se percher sur les remparts de Striguil en attendant que la tempête désertât l'océan. Leurs cris perçants éveillèrent Maegan.

Les yeux embrumés de sommeil, la jeune femme gagna la fenêtre et contempla les alentours. Un soupir lui échappa. Son humeur s'apparentait à la couleur du jour : morose. Maegan en effet ne parvenait pas à oublier l'horrible sentiment de culpabilité qui la taraudait. Ne s'amourachait-elle pas d'un ennemi du peuple gallois ? Pourquoi faisait-elle siens des problèmes qui divisaient des nations ? Elle n'en savait trop rien et souffrait mille morts. La honte et le remords l'étouffaient.

Elle en était là de ses réflexions quand on frappa à la porte.

— Entrez !

Aussitôt, Bessie apparut, radieuse.

— Bonjour, Dame Maegan. Avez-vous bien dormi ?

A la grande surprise de Bessie, une larme roula alors sur la joue de sa maîtresse. Horrifiée, la vieille servante bondit.

— Oh ! Mon agneau ! Ma tourterelle, que se passe-t-il ?

Déjà, elle la serrait dans ses bras ronds, la dorlotait.

— Allez, allez, ma gentille dame ! Racontez vos malheurs à la brave Bessie. Là, voyons ! Un gros chagrin ?

Plusieurs minutes durant, Maegan sanglota sur la vaste poitrine de la bonne servante. Quand enfin elle eut la force de parler, elle se contenta de déclarer :

— Non, non ! Ce n'est rien ! Rien qu'une folie. Je ne peux m'expliquer.

Comment avouer son trouble et son inquiétude devant l'évolution des sentiments qu'elle portait à son mari ? Elle-même n'y comprenait rien !

— Entendu, mon agneau, comme vous voudrez. Maintenant, séchez ces larmes ! Tenez... Bientôt, vous vous accoutumerez à Striguil, je vous le promets.

La vieille servante était convaincue que sa maîtresse se languissait des siens et de sa demeure, et à ses yeux le temps seul pourrait apaiser sa nostalgie. Emue par tant de gentillesse, Maegan se jeta au cou de sa chère Bessie et lui confia :

— Merci, Bessie ! Même Gwenn, ma fidèle chambrière, ne m'aurait pas manifesté plus d'attentions ! En vérité, vous êtes ma seule amie, ici, dans ces lieux ennemis.

— Oh ! Madame ! Ne dites pas cela ! Striguil est désormais votre foyer et votre domaine. Vous êtes la maîtresse du château et devez oublier le respect dû à votre famille pour ne plus songer qu'à votre seigneur et maître. Ainsi, la vie vous sera-t-elle plus facile !

Curieusement, ces mots trouvèrent un écho chez Maegan qui se prit à rêver à des jours meilleurs, à des jours placés sous le signe de la paix. Devant l'expression pensive de sa maîtresse, Bessie s'affola. L'avait-elle offensée ?

— Madame ! Pardon pour mon franc-parler ! J'ai perdu ma fille il y a trois ans maintenant. La peste noire me l'a ravie. Voilà pourquoi, devant vous et l'espace d'un instant, j'ai oublié ma condition !

— Oh ! Bessie ! Pas d'excuses ! Je ne pourrais le supporter. Vous êtes si gentille ! Croyez que vos sages conseils resteront à jamais gravés dans mon esprit. Je vous en remercie.

Rassurée, Bessie eut un sourire radieux avant de changer de sujet :

— Je vous apporte votre petit déjeuner, Dame Maegan. Vous y trouverez agneau, porridge et pain. Souhaitez-vous autre chose ?

— Non, Bessie. C'est amplement suffisant. Où est mon mari ?

— Oh, il est parti depuis longtemps ! Peu après l'aube en fait. Un renard aurait pillé un poulailler et personne n'est parvenu à attraper la maudite bête.

— Comment cela ? Sir Brian n'a pas de régisseur ?

— Bien sûr que si, mais sa seigneurie voulait s'entretenir avec le fermier concerné.

— De quelle ferme s'agit-il ?

— Elle se trouve sur l'autre berge de la Wye, après le pont de pierre. Tenez, venez voir ! De votre fenêtre, on l'aperçoit. Là...

— Parfait ! Eh bien, j'irai retrouver mon époux dès que j'en aurai terminé avec mes devoirs de maîtresse de maison.

Gênée, Bessie évita le regard de Maegan.

— Euh... c'est que... Sir Brian m'a ordonné de poursuivre mon ouvrage comme à l'accoutumée. Selon lui, vous avez bien le temps de vous mettre au travail ! Euh... pardon, Dame Maegan !

— Tiens, tiens !

Une lueur de colère voila les prunelles de la jeune femme. On ne lui faisait pas confiance ! C'est ce que l'on verrait !

— En ce cas, il me faut obéir aux ordres de mon époux, n'est-ce pas, Bessie ? Voulez-vous demander à un palefrenier de sceller Edan ?

Une heure plus tard, un vif désappointement se lisait sur le visage de Maegan pendant que le fermier lui disait, d'une voix pleine de déférence :

— Sa seigneurie s'en est allée depuis fort longtemps. Il a pris la direction du moulin vers l'ouest.

Emu, il contemplait la charmante vision que lui offrait la jeune châtelaine.

— Mais, sauf votre respect, je crains que votre cheval ne souffre de l'orage qui menace. Si vous le souhaitez, ma femme et moi-même serons heureux de vous accueillir dans notre humble mesure.

— Merci beaucoup, Hal. Je préfère continuer ma route. Au revoir et bonne journée !

Maegan allait piquer sa jument quand le brave fermier reprit en bredouillant :

— Attendez... un instant, je vous prie. J'ai quelque chose pour vous et pour sa seigneurie !

La jeune femme attendit sous le regard attentif des quatre enfants du fermier, ravis de contempler leur châtelaine d'aussi près. La pluie commençait à tomber quand Hal revint et lui tendit un sac de toile grossière que Maegan ouvrit... Aussitôt, un sourire fleurit sur ses lèvres.

— Des cuillères porte-bonheur ! Oh ! Qu'elles sont belles ! Hal, sincèrement, votre cadeau me touche beaucoup.

Son regard ravi courait sur ces symboles d'amour finement sculptés dans le bois.

— Vous êtes trop gentille, Madame ! Je voulais les remettre à sa seigneurie, mais il est parti avant que j'aie le temps de réagir.

— Ce n'est pas grave ! Je le lui dirai. Je suis sûre qu'il sera très touché de votre délicate attention ! Au revoir ; bonne journée, Hal !

— Au revoir, Madame et... méfiez-vous de l'orage !

Maegan poursuivit son chemin. Malgré son manteau trempé, elle n'avait pas froid, tant le cadeau du fermier lui tenait chaud au cœur ! Elle avait oublié cette merveilleuse coutume qui voulait que les promis, au pays de Galles, s'offrent des cuillères. Ce fut donc avec une grande émotion qu'elle les glissa soigneusement dans sa ceinture. Il s'agissait pourtant de se dépêcher, La pluie redoublait ; Edan hennissait d'angoisse. Puis des éclairs strièrent le ciel, et la bête se cabra.

— Oh ! Tant pis, cherchons un abri, ma belle ! s'écria Maegan, résignée.

Au même moment, elle aperçut le toit de chaume d'une petite cabane, à demi dissimulée par les fourrés. Elle guida sa monture vers ce refuge providentiel, mais dut finalement mettre pied à terre. A mesure qu'elle approchait, Maegan reconnaissait un *ty unnos* : selon la tradition galloise, l'homme qui parvenait à construire une telle cabane en une journée et à y allumer un feu le lendemain à l'aube se voyait octroyer toutes les terres situées à un jet de hache de ladite cabane. Néanmoins, ce *ty unnos* devait être déserté depuis fort longtemps : le toit de chaume crevé en attestait.

En l'occurrence, peu importait. Edan serait à l'abri, c'était l'essentiel. Maegan atteignait son but quand elle se figea : d'autres avaient eu la même idée. De l'intérieur lui parvenaient les voix d'un homme et d'une femme. Edan perçut ces présences étrangères : elle se mit à hennir doucement et... un autre cheval lui répondit.

— Qui va là ? fit alors la voix masculine.



Très embarrassée, Maegan s'empressa de rebrousser chemin. Et si les inconnus allaient s'imaginer qu'elle les espionnait ! Elle s'était à peine mise à couvert sous d'épais fourrés que l'homme sortit de la hutte. Sidérée, Maegan reconnut alors... son mari !

— Non, il n'y a personne ! Sans doute un cavalier qui passait à proximité.

A cet instant, la femme apparut dans l'entrebâillement de la porte. Maegan ne vit pas tout de suite son visage, mais c'était inutile. A sa chevelure d'ébène, elle avait déjà deviné qu'il s'agissait de la belle Moina. La guérisseuse posait d'ailleurs une main confiante sur le bras de Brian, lui offrait un visage radieux et déclarait :

— Il me faut regagner Hafod maintenant. Dolan Ruthven a encore besoin de moi.

— Oui, je comprends, Moina. Nous nous retrouverons ici bientôt, dit-il en l'embrassant tendrement sur le front.

Puis, main dans la main, ils firent le tour de la hutte afin de récupérer leurs montures. Maegan en profita pour sauter sur Edan et s'éloigna très vite.

Elle était poignardée par une atroce souffrance, qu'elle se reprochait... Fallait-il qu'elle soit puérole pour avoir cru un seul instant à l'affection du Normand ! Brian Fitzwarren avait été contraint de l'épouser. Comment avait-elle pu imaginer qu'il lui serait fidèle !

Depuis combien de temps Brian et Moïna s'aimaient-ils ? se demandait Maegan en pleurs. Se retrouvaient-ils souvent dans la tiédeur du *ty unnos* ?

En proie aux mille démons de la jalousie, elle éperonna follement Edan qui galopa à perdre haleine jusqu'à Striguil où les serfs, éberlués, la virent arriver comme si elle était une revenante !

— Dame Maegan ! Vous êtes trempée, s'exclama Bessie.

Déjà, elle houspillait les autres servantes :

— Maggie, va préparer une boisson chaude ! Dépêche-toi donc ! Gertruda, grimpe aux appartements de Madame et sors vite du linge sec. Moi, je m'occupe du bain.-

Puis, à l'adresse de Maegan :

— Vite avant que vous n'attrapiez mal !

— Non, Bessie, merci ! Je n'ai pas envie d'un bain maintenant. Je vais me changer pendant que vous convoquerez tous les serviteurs et les servantes du château dans la grande pièce.

Les yeux ronds de surprise, Bessie bredouilla :

— Tous... ?

— Tous ! Je veux m'adresser à eux: Il est grand temps que j'assume mon rôle de châtelaine de Striguil !

Sur cette déclaration, Maegan s'éloigna d'un pas ferme.

Bessie, de son côté, haussa les épaules et exécuta les ordres de sa maîtresse.

Brian Fitzwarren arriva peu après son épouse. Son humeur ne paraissait cependant guère meilleure que celle de Maegan. Il jeta un regard maussade sur ses hommes, puis s'éloigna à grandes enjambées vers la chapelle.

C'était un endroit sombre et triste où le père Dominique semblait toutefois à l'aise, perdu au milieu de ses manuscrits. Dès qu'il aperçut Brian Fitzwarren, il se leva d'un bond.

— Bonjour, votre grâce, bonjour !

— Bonjour, père Dominique, fit Brian. Pourrions-nous échanger quelques mots ?

— Bien sûr, mon seigneur ! Vous plairait-il que nous nous installions dans mon bureau ? Il y fait un peu plus chaud.

Brian acquiesça et emboîta le pas au bon père qui le guida vers une pièce fort austère.

— Mais... le froid est épouvantable ici, mon père ! Ne vous avais-je pas demandé d'améliorer le confort de vos appartements ? Pourquoi ne pas vous en être occupé ?

— Oh ! Moi, je n'en ai guère besoin, messire. Je suis habitué à vivre ainsi. En revanche, le mois dernier, j'ai demandé à votre régisseur de me donner une ou deux couvertures et du bois de chauffage pour une pauvre veuve et plusieurs orphelins et...

— Il n'en a rien fait ?

— Euh... non, hélas !

— N'ayez crainte, je lui en toucherai deux mots tout à l'heure. Vous aurez vos couvertures et... le reste !

— Dieu vous bénisse, seigneur ! Et maintenant, que puis-je pour vous ?

Brusquement, Brian tressaillit. La question qui lui avait brûlé les lèvres tandis qu'il revenait vers Striguil lui paraissait soudain... absurde !

— Croyez bien que cette discussion ne dépassera pas le seuil de cette pièce ! fit le prêtre.

— Oui, je sais...

Une seconde encore, il hésita ayant de poursuivre :

— Vous savez sûrement, mon père, que j'ai participé, jadis, à une croisade en vue de libérer la ville sainte du joug des Mahométans...

Brian s'interrompt et, devant son embarras, le religieux chercha à l'apaiser.

— Soyez béni, Brian de Striguil !

— Je laissai derrière moi mon père, ma belle-mère, mon jeune frère Simon et ma promise, Demoiselle Liselle. Ah ! J'oubliais ma propriété de Warrenleigh ! Durant mon absence, mon père rendit l'âme. Ma belle-mère et mon frère en profitèrent pour obtenir l'annulation du premier mariage de mon père, et l'on fit de moi un bâtard. Je n'avais donc plus aucun droit sur Warrenleigh que Simon s'arrogea. Mieux encore, il épousa Demoiselle Liselle qui trouvait l'arrangement à son goût. Elle me le dit par la suite. Sans Warrenleigh, je n'étais rien pour elle qu'un chevalier dénué de biens. Que Dieu me pardonne, mon père, je l'ai maudite !

— Et votre frère, que lui est-il arrivé ?

— Je l'ai défié à une joute à mort, mon père ! L'enjeu n'était point Liselle, mais Warrenleigh.

— Et alors ?

— J'ai perdu ! Je n'étais pas encore remis d'une vilaine blessure, mais croyais que la haine saurait guider mon bras vengeur. Hélas ! Simon gagna et me laissa la vie sauve. En revanche, il m'ordonna de ne jamais revenir en Angleterre si je ne voulais pas défier la mort.

A ces mots, le père Dominique poussa un grand soupir. Ces jeunes gens étaient tous les mêmes !

— C'est donc ce qui vous tourmente, mon fils ? Allons, qui, une fois dans la vie, ne connaît point la peur ? Il n'y a point de déshonneur à l'avouer !

— Mais je n'ai point peur de lui !

— En ce cas, quel est votre problème, mon fils ?

— La joute terminée, je gagnai Douvres où j'embarquai pour la France. Je comptais offrir mes bons services à mon oncle, le duc d'Artois. En chemin, je m'arrêtai dans la cathédrale Notre-Dame. Là, devant Notre Seigneur qui voit tout, je fis le serment de ne jamais me marier et de ne plus jamais éprouver de tendres sentiments envers une femme. Or, j'ai rompu la première partie de ce serment il y a trois jours, et me voici sur le point de rompre la seconde !

— Vous aimeriez ? demanda le bon père.

Brian acquiesça et le père Dominique dut faire un effort monstrueux pour ne pas éclater d'un rire tonitruant. Lui qui avait craint le pire ! Néanmoins, il

n'était pas temps de se laisser aller à l'hilarité. A l'évidence, le chevalier se considérait comme parjure et il en souffrait cruellement. La solution était pourtant simple... Ce fut donc un visage sérieux que le prêtre tourna vers le valeureux Brian Fitzwarren.

— En vérité, mon fils, grande est votre faute, vous qui avez fait ce serment dans la haine et l'orgueil et non dans l'amour et l'humilité !

— Oui, mon père, j'ai péché ! Je le confesse et me repens.

— Il est bon que vous reconnaissiez vos erreurs, messire. Sachez néanmoins qu'aimer une femme ne constitue point un grave péché ! En revanche, il ne fallait pas engager votre parole sous le feu de la colère. Là est votre faute, mon fils. Vous ferez donc une neuvaine pour l'expiation de votre présomption. Chaque jour, durant ce laps de temps, vous viendrez prier Dieu de vous défaire de votre serment. Vous éviterez également la couche de votre épouse. Pensez-vous en être capable, mon fils ?

Le soulagement du chevalier était manifeste.

— Oui, mon père ! répondit-il avec assurance.

Il prit la main du prêtre et l'embrassa avec ferveur.

— Merci de tout mon cœur !

Une fois seul, le père Dominique s'abandonna au fou rire. Ces guerriers étaient incroyables ! Ils se livraient à de furieux combats, prenaient mouche à la moindre remarque, mais frémissaient dès qu'ils croyaient avoir brisé un serment insensé ! Il en hochait la tête quand une pensée lui vint...

Affolé, il courut derrière Brian Fitzwarren.

— Seigneur ! Seigneur ! L'objet de votre amour...  
est-il bien votre épouse ? Seigneur ?

Mais le chevalier était déjà loin !

## **CHAPITRE 8.**

**A**gacée, Maegan repoussa la mèche rebelle qui lui tombait sur les yeux et examina les lieux. Elle se trouvait dans la tour nord de Striguil et ce qu'elle voyait ne lui plaisait guère.

— Oh ! Bessie ! Quelle horreur ! Quand a-t-on nettoyé cet endroit pour la dernière fois ?

— Peu après l'arrivée de votre époux à Striguil, Dame Maegan. Sa Seigneurie nous avait conseillé d'en faire un débarras !

— Oui, mais si jamais le roi et la reine survenaient à l'improviste... Moi, cela ne me surprendrait guère ! Maggie, va chercher des seaux et des balais ! Nous commencerons par l'étage supérieur, puis redescendrons peu à peu jusqu'au rez-de-chaussée. Dans deux semaines, je vous parie que ce château brillera de propreté ! Allez, Bessie, aidez-moi à dépoussiérer toutes ces malles. Savez-vous ce qu'il y a dedans ?

— Euh... oui. D'ailleurs, elles ne sont pas fermées. En principe, elles renferment des trésors que votre époux a rapportés de Terre Sainte. Regardez ces tissus !



Bessie exhibait en effet des mètres de soie sauvage, de damas broché. Il y avait des métrages gansés d'or ou d'argent, rebrodés de motifs délicats. De pures merveilles, au point que Maegan, émue, en vint à poser sur sa joue une soierie de nuance orange...

— Cette couleur vous sied à merveille ! fit Bessie. Vous devriez demander à votre époux de vous l'offrir.

— Non ! Je ne veux rien de lui ! Et là, qu'y a-t-il ? On inspecta tour à tour chacun des coffres, mais la tâche était loin d'être terminée quand Bessie demanda la permission de se rendre aux cuisines afin de surveiller le repas du soir. A contrecœur, Maegan la lui donna et poursuivit son inspection. Elle découvrit alors des costumes de païens, étranges comme ces chausses démesurément larges et en voile affreusement transparent qui étaient agrémentées de clochettes et serrées aux chevilles ! Intriguée et un tantinet choquée, Maegan chercha une tunique susceptible de terminer la tenue... peine perdue ! Elle n'en continua pas moins ses recherches et remarqua ainsi, pêle-mêle, vases, cimenterres, bijoux, coussins, éventails, flacons, tapis persans et tapisserie. Enfin, elle avisa un dernier coffre ! Mal lui en prit car à peine l'eut-elle ouvert que son cœur faisait un bond dans sa poitrine. Devant ses yeux horrifiés, Maegan découvrait en effet des masques, des dizaines de masques habituellement portés par les baladins et les ménestrels... et là, sur le dessus de la pile, la tête de faucon ! En un éclair, elle revit l'éclat des yeux gris lors de la fête à Hafod ! Brian Fitzwarren !

La soirée prenait tout son sens, désormais. Brian Fitzwarren avait cherché à la duper ! Il n'était point venu pour la revoir, non. Il avait voulu épier les faits et gestes de sa famille ! Il avait organisé l'embuscade !

Owen Traherne s'était trompé ! Il n'y avait nul traître à Hafod sinon la générosité de Druce Ruthven qui avait ouvert la porte à ses ennemis !

Furieuse, Meagan se releva et s'écria :

— Crapule ! Vous nous avez bernés une fois, Brian Fitzwarren ! Vous n'en aurez plus l'occasion ! Quant à vous, mon père, vous étiez dans le vrai. J'ai voulu croire à l'inviolabilité de ma promesse ! Avais-je perdu la tête ? J'ai compris maintenant à qui j'avais affaire : à mon ennemi ! Oui, mon père, venez me chercher et je vous suivrai avec joie !

Elle tourna les talons et quitta la tour.

## **CHAPITRE 9.**

Le mois de mai passa. Suivit juin, puis juillet et son cortège de fleurs et de gaieté. Pourtant au cœur de Maegan ne fleurissait nulle joie depuis ce triste après-midi où, dans la tour nord, elle avait découvert le masque de faucon.

Elle détestait son mari. Du moins se le répétait-elle sans cesse tandis que, un panier d'œufs et de fromages à la main, elle sillonnait le domaine de Striguil afin de mieux secourir les humbles et les nécessiteux.

Au cours de la nuit qui avait suivi sa funeste découverte, la jeune femme, longtemps, avait attendu son mari. Allongée sur sa couche solitaire, elle s'était juré de ne pas succomber à la magie de ses caresses, de ne pas faiblir sous l'émoi du plaisir. A son grand regret, il ne s'était pas manifesté... neuf nuits durant!

L'âme en peine, la jeune femme avait passé des heures à déambuler dans la pénombre trouble, à ressasser sa colère. Une petite voix cependant revenait la déranger alors qu'elle s'éveillait seule au milieu du lit : « En vérité, tu l'aimes, Maegan Fitzwarren ! »

Alors, les joues en feu, elle maudissait le démon qui lui soufflait pareilles inepties et se prenait à rêver aux bras de son époux, à ses caresses savantes. Des jalousies lui venaient quand elle l'imaginait aux côtés de Moina, et elle se torturait.

Au matin du dixième jour, Brian vint pourtant la trouver. Il lui annonça qu'il partait inspecter Hereford et l'ensemble de ses terres, lui proposa de l'accompagner. Les lèvres pincées, Maegan avait décliné sa proposition, mais son attitude n'avait nullement étonné Brian qui s'en était allé en compagnie de Stephen du Bois et de deux pages. Un bon mois s'était écoulé. Ils n'étaient revenus que la veille. La nuit dernière, Brian s'était enfin présenté dans la chambre de Maegan.

Il l'avait prise au creux de ses bras et serrée passionnément contre lui. Ses lèvres brûlantes avaient tracé des sentiers de feu sur son corps de femme tandis que Brian la contemplait d'un regard ivre de joie. Maegan cependant avait fait montre d'une volonté de fer et s'était efforcée de dissimuler son émotion et son désir au point que Brian avait fini par la repousser d'un geste rageur.

— Je ne force personne ! lui avait-il lancé. Bien des damoiselles seraient pourtant contentes de me plaire !

— Eh bien ! Allez les trouver et quittez mon lit puisque, moi, je n'éprouve nulle joie à vous y voir !

Devant cette tirade, Brian avait éclaté de rire.

— Vous mentez, ma chère épouse ! Je le sais ! Vos yeux, votre corps vous trahissent, madame !

Déjà, sa main courait sur les formes voluptueuses de la jeune femme qui voulut se dérober.

— Vous voyez, Maegan ? Vous brûlez d'une ardeur égale à la mienne, ma mie. J'en ai la certitude...

— Ah ! Que non, seigneur ! Je redoute vos caresses et rien de plus ! Jamais, jamais je ne vous aimerai ! Allez-vous-en ! Sortez de ma chambre !

Il s'était raidi alors, puis, d'une voix froide, avait déclaré :

— Qu'il en soit selon votre volonté, ma belle ! Je vous accorderai cette nuit ! Profitez-en pour réfléchir à la conduite que vous désirez adopter. Mais n'oubliez point que nous avons conclu un marché... Croyez que je reviendrai vous trouver, chère Maegan !

Ses yeux lançaient des éclairs. Elle, furieuse, bondit de sa couche.

— Vous reviendrez, dites-vous ? Qu'en est-il alors de vos belles déclarations ? Vous ne forcez aucune femme ?

— Et vous ? Que faites-vous de la parole donnée ?

— Vous êtes mon ennemi, Normand ! cria-t-elle. Comment l'oublier ?

Fous de rage, mari et femme s'étaient défiés du regard, puis Brian s'était éclipsé. Une nuit et une journée s'étaient écoulées...

Installée dans ses appartements, Maegan s'interrogeait quant à la suite des événements. Comment Brian se comporterait-il le soir même ? Monterait-il jusqu'à sa chambre ? Elle n'eut pas le loisir

de réfléchir plus longtemps et réprima une grimace de douleur. L'aiguille s'était fichée dans son doigt.

— Dame Maegan ! Que se passe-t-il ?

— Oh ! Rien, Bessie, rien ! Je rêvais...

Indulgente, Bessie hocha la tête et ajouta :

— Madame... Il y a là un colporteur qui vous prie de le recevoir. Il est en haillons et paraît fort crotté, mais il insiste pour vous montrer tissus et verroterie. Puis-je le faire entrer ?

Maegan poussa un soupir de fatigue.

— Oh ! Non, je ne pense pas... Notez que... tant pis, dites-lui de venir. Après tout, peut-être aura-t-il diverses soies de couleur pour mes broderies ?

Bessie s'en fut donc quérir le camelot, drôle de bonhomme bossu et dont-le visage disparaissait derrière une immense cagoule sombre. Qui pouvait-il bien être ? se demanda Maegan. Peut-être s'agissait-il d'un de ces commerçants juifs que les Anglais cherchaient à éliminer depuis qu'ils leur avaient emprunté de grosses sommes d'argent ? En ce cas, fallait-il que le malheureux ait perdu la tête pour oser s'aventurer en terre ennemie !

— Votre nom, mon brave ? fit Maegan en observant le bonhomme à la dérobée '.

— Je m'appelle Solomon Zacharias, pour vous servir, gente dame, répliqua l'autre entre ses dents.

— Dieu du ciel ! Que venez-vous donc faire en des lieux aussi hostiles ? Chut ! Pas un mot ! Je vais regarder vos marchandises, puis vous filerez à toutes jambes, m'entendez-vous ! A quoi bon narguer le destin ?

A la grande surprise de Maegan, le camelot pouffa de rire et ôta sa cagoule.

— Oui, gentille dame, je m'en irai à toutes jambes, mais... pour rejoindre au plus tôt les doux bras de ma Jenny...

— Daffyd !

— Oui, Maegan, c'est moi ! C'est bien moi ! Allons, qui pourrait imaginer qu'un Gallois se cache derrière un visage de commerçant juif ? Quel ennemi d'Edouard se ferait passer pour un autre de ses ennemis jurés ? D'ailleurs, même ma petite sœur chérie ne m'a pas reconnu !

Il riait aux éclats maintenant.

— Idiot ! Je vais t'apprendre à me faire peur ! Mais, dis-moi, pourquoi es-tu là ? Que s'est-il passé ?

— Rien. Je suis simplement venu te saluer avant de gagner le nord et ma Jenny ! Cette fois-ci, personne n'est au courant hormis la famille. Pas question que le traître dévoile mes intentions une seconde fois.

— Daffyd ! Il n'y a pas de traître à Hafod. D'une voix hachée, la jeune femme entreprit de lui conter sa découverte du mois de mai.

— Tu vois donc que le doute n'est pas permis : c'est Brian en personne qui a préparé l'embuscade.

— Non, je ne pense pas, sœurlette. Sinon, pourquoi n'a-t-il pas cherché à nous piéger lui-même ? De surcroît, voici maintenant plusieurs mois que nombre de nos plans échouent de façon curieuse. A mon avis, le responsable n'est autre qu'un de nos compagnons !

Pourtant, Maegan n'en démordait pas.

— Auparavant, peut-être, mais je suis convaincue de la culpabilité de Brian quant à votre capture. Le vin et la bière avaient coulé à flots cette nuit-là ; bien des langues ont dû se délier ! Mon époux et ses hommes n'avaient qu'à tendre l'oreille.

— Oh ! Je ne sais pas ! Enfin, peu importe, je suis venu te dire que je m'en vais et te porter un message de père. Il m'a chargé de te transmettre son affection. Tu lui manques beaucoup et il brûle de te revoir à Hafod. Si tu désires regagner la maison, il sera heureux de t'envoyer une escorte qui t'attendra près du pont de pierre, dimanche prochain, à la tombée de la nuit. Rhys patiente un peu plus loin. Il lui communiquera ta réponse.

Bouleversée, Maegan s'écarta d'un pas et murmura d'une voix blanche :

— Déjà... Mais... cela fait six jours encore.

Elle s'était reprise, faisait mine de souhaiter ce départ.

— Je comprends bien, Maegan, mais Dolan va mieux et les hommes ont repris les raids contre les seigneurs normands. Bref, père souhaiterait que tu reviennes au manoir. Il craint que ton époux ne te fasse subir des représailles.

— Oh ! Il n'y a rien à craindre ! Mon mari est loin d'être un homme cruel.

La confiance lui avait échappé ; elle se le reprocha aussitôt mais déjà Daffyd remarquait :



— Ah ! Cela va donc bien entre vous deux ! Tu l'aimes, sœurlette ?

Les joues en feu, Maegan rétorqua avec vivacité :

— Non, pas du tout ! Oh, Daffyd, je n'y comprends rien ! Je le déteste et... en même temps... euh... Alors quand j'éprouve de la tendresse pour lui, la honte m'envahit, car qui est Brian Fitzwarren sinon mon ennemi ? Cependant lorsque je m'abandonne à la haine et à la colère, une part de mon être sombre dans la mélancolie et s'étiole. Ai-je perdu la tête ? Parfois j'en ai l'impression !

— Tu te tortures inutilement, Maegan ! Pourquoi te tourmenter ainsi ? Ton amour pour Brian de Striguil ne changera rien au dénouement de la guerre...

— Je n'ai jamais dit que je l'aimais, Daffyd ! J'ai simplement parlé de tendresse, rien de plus ! Crois-tu qu'un tel sentiment puisse me faire oublier l'amour que je ressens pour ma famille et mon pays ? Allons, dis à père qu'il me trouvera près du pont au jour du Seigneur.

— Tu es sûre ? Réfléchis bien, Maegan ! Une fois la trêve rompue, tu ne pourras revenir en arrière.

— Je ne changerai pas d'avis !

— Soit ! Je vais donc prendre la route du nord, maintenant. Fais bien attention à toi, ma chère Maegan. Et n'oublie pas d'écouter la voix de ton cœur et... de penser à ton frère de temps à autre !

A ces mots, un sourire illumina le visage de Maegan.

Quelques minutes encore, frère et sœur échangèrent quelques tendresses, puis Daffyd s'éclipsa.

Maegan avait l'impression qu'une nouvelle page de sa vie venait d'être tournée.

## **CHAPITRE 10.**

Si nous souhaitions la bonne nuit à tout le monde, ma douce ? Il est déjà tard et demain nous allons à la chasse.

— Mais je n'ai pas terminé mon ouvrage ! protesta Maegan.

Le regard entendu des chevaliers assis autour de la table la gênait terriblement. Elle ne put cependant protester davantage. Brian se penchait pour lui souffler à l'oreille :

— Tant pis ! Suivez-moi !

Maegan ravala sa colère et répondit d'un ton poli :

— Comme vous voudrez, Messire !

Elle salua les chevaliers avant de se laisser entraîner.

Dans le couloir, Griff, le valet de Brian, les attendait.

— Dois-je vous éclairer le chemin menant à votre chambre ? demanda-t-il.

— Non, Griff, merci. Je le ferai moi-même. Ah, autre chose ! Nous ne voulons être dérangés sous aucun prétexte, n'est-ce pas, ma mie ?

Sur cette plaisanterie, Brian enlaça son épouse tandis que courait sur ses lèvres un sourire moqueur. Maegan perçut sa malice, se mordit les lèvres. Quelques instants plus tard, Brian revenait à la charge :

— Nerveuse, madame ?

— Non, pas du tout ! Je... je me demandais simplement comment je réussirais à me déshabiller sans l'aide de mes servantes. D'habitude, Bessie...

— Ne puis-je la remplacer ? J'aimerais tant vous débarrasser de vos vêtements, défaire vos cheveux, les peigner même !

Ils avaient atteint la chambre de Maegan maintenant et, galant, Brian s'effaçait :

— Après vous, ma très chère épouse !

A peine était-elle entrée que la surprise la paralysa. Sur la table étaient posés en effet une carafe de vin et deux hanaps, un plateau de fruits splendides et quelques sucreries. A cette vue, son humeur s'adoucit. Que d'attentions !

— Alors, madame, cet arrangement vous plaît-il ?

L'espace d'une seconde, Maegan murmura quelques paroles confuses. Elle ne parvenait pas à baisser pavillon. Elle finit donc par déclarer d'un ton qu'elle souhaitait désagréable :

— Quelle importance ? N'êtes-vous pas le seigneur et maître ?

— C'est exact. Vous feriez bien d'ailleurs de ne jamais l'oublier, ma chère Maegan.

Un instant, ils se défièrent du regard, puis Brian ajouta :

— Abandonnez donc cet air fâché, ma douce, il ne vous sied pas.

Mari et femme s'installèrent près de la table et burent tout en dégustant fruits et douceurs.

— Au fait, ne désirez-vous point savoir comment s'est passé mon voyage ?

— Non !

— Tant pis pour vous, je vous le dirai quand même. Très bien. Comme, de surcroît, j'ai la chance d'avoir une perle de régisseur, je n'ai pas eu à me tracasser inutilement. J'ai même eu le temps de réfléchir à quelques points d'intendance. Vous n'avez pas de compagnie, ma mie, et je le déplore. En effet, mes valeureux chevaliers sont pour la plupart célibataires quand ils n'ont pas laissé leur épouse en France pu en Castille. J'ai donc pris la liberté de m'entretenir avec certains seigneurs pour leur proposer de vous confier leurs filles afin que vous en fassiez des femmes d'intérieur accomplies. Aujourd'hui, j'ai la joie de vous annoncer la venue, à l'automne, de sept jeunes filles d'excellent lignage.

— Quoi ? Et vous me jugez capable de les instruire ?

— Oh ! Que oui ! Je ne suis pas aveugle, ma mie ! Je n'ai encore jamais vu un château aussi propre que Striguil depuis que vous avez eu la bonté de vous en occuper ! En vérité, Dame Maegan, vous serez, pour ces jeunes demoiselles, un remarquable exemple !

Troublée, Maegan rougit, chercha néanmoins à riposter avec agressivité :

— Il leur faudra se hâter... si je dois vous quitter au printemps !

Une telle réponse l'horrifia ! Comment pouvait-elle mentir de la sorte quand elle avait promis à Daffyd de se trouver près du pont de pierre le dimanche suivant ?

A peine cette pensée l'avait-elle effleurée que Meagan se gourmanda. Que lui arrivait-il ? Succombait-elle à l'attrait de ses yeux ardoise ? Cédait-elle à la douce griserie du vin ?

Elle n'en savait trop rien. Une étrange langueur la jetait doucement dans les bras de cet époux trop tendre et trop séduisant.

Brian devinait son émoi. Il sourit et la serra tout contre lui, cette belle femme-enfant aux formes de rêve. Puis, un à un, il lui ôta ses vêtements, fragiles pétales...

Plus tard encore, il fixa sur Maegan un regard interrogateur et déchiffra dans ses prunelles la marque de la passion.

Pour lui ce fut comme un signal. Il donna libre cours à sa fougue amoureuse, glissa mille baisers sur le corps fiévreux de la jeune femme.

Ils s'aimèrent follement, longtemps, et chacun découvrait chez l'autre l'écho délicieux de sa propre ferveur tant et si bien que Brian finit par murmurer un tendre aveu :

— En vérité, je risque de m'éprendre de vous, ma rebelle !

Sans doute ces mots effrayèrent-ils la jeune femme qui riposta :

— S'agit-il d'amour ou de luxure, mon seigneur ?

Malgré elle, Maegan laissait parler la jalousie qui la tenaillait et lui présentait sans cesse l'image de la belle Moïna. Cette réplique blessa Brian. Brusquement, il ne comprenait plus cette créature étonnante qui reniait si vite ses élans passionnés.

— Pourquoi ne pas parler d'amour et de désir ? dit-il.

— D'amour ? Ah non, jamais ! Jamais je ne vous aimerai !

— En ce cas, vous complaisez-vous dans la luxure, ma chère femme ?

Il ponctuait ses paroles d'un chapelet de caresses irrésistibles. L'espace d'un instant, Maegan hésita, puis elle céda sous le poids de la passion et du désir.

— Soit ! Et vous, Brian Fitzwarren... vous êtes Lucifer, en personne.

Pour toute réponse, Brian, ravi de la capitulation de sa compagne, éclata de rire, poursuivit son manège amoureux jusqu'à ce que Maegan, à bout de forces, criât :

— Brian ! Oh ! Brian !

Il la conduisit alors vers l'extase qu'elle attendait et, dans la nuit scintillante, elle hurla son bonheur.

Plus tard, il la contempla longuement. Terrassée par le plaisir, elle dormait, paisible. Lui, le cœur serré,

s'interrogeait. Comment pouvait-elle parler de luxure ? N'éprouvait-elle point le moindre sentiment de tendresse à son égard ?

Brian ne comprenait pas. Dire qu'il lui fallait lutter de toutes ses forces pour réprimer les mots tendres qui lui venaient aux lèvres !

Il se reprocha sa faiblesse. Avait-il oublié les enseignements du passé ? L'espace d'un instant, il évoqua Liselle, la traîtresse, et se fit un solennel serment. Jamais, non jamais, il ne dévoilerait à Maegan les sentiments qu'il lui portait ! Du moins... tant qu'elle ne lui aurait pas prouvé qu'elle les partageait !



## **CHAPITRE 11.**

Le cœur battant, Maegan attacha Edan contre un arbre et se boucha les oreilles pour ne plus entendre l'horrible sonnerie du cor et les hurlements fous des chiens. La jeune femme avait beau se raisonner, se répéter que les hommes avaient besoin de se nourrir, elle détestait la chasse à courre, le regard implorant de l'animal traqué lors de la curée.

— Que faites-vous là, Dame Maegan ? Je vous ai crue tombée de cheval et vous ai cherchée partout, ma belle. Que vous arrive-t-il ? Est-ce l'hallali qui vous répugne ?

Ces questions, c'était Brian qui les lui posait. Brian, monté sur Sirocco et brusquement surgi des bosquets voisins. Surprise par la perspicacité de son époux, la jeune femme acquiesçait sans pouvoir cependant émettre un seul son.

— En ce cas, éloignons-nous, rentrons au château si vous le désirez. Personnellement, la chasse m'amuse, mais, à l'inverse de bien des hommes, je n'aime guère la curée. Alors, dites-moi, voulez-vous que nous nous promenions un peu ?

— Oui, s'il vous plaît, seigneur !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mari et femme s'éloignèrent au cœur des bois encore humides de rosée, des prairies vert émeraude. Tout en chevauchant, Maegan s'émerveillait de la gentillesse de son compagnon, s'agaçait de ne rien pouvoir lui reprocher !

Striguil lui manquerait. Brian aussi, finit-elle par admettre à contrecœur. Elle regretterait également, la tendresse de Bessie ainsi que les pitreries de Gertruda et de Maggie, et le bon père Dominique, et Guy d'Artois, et Stephen du Bois, et Hal et sa femme Wynnie... Oh ! que la liste semblait longue tout à coup !

Qui sait... sans Moïna, peut-être Brian Fitzwarren et Maegan Ruthven auraient-ils pu se lier d'amour ?

A peine cette pensée eut-elle surgi dans son esprit rêveur que Maegan la bannit ! Comment pouvait-elle oublier les circonstances, la guerre, la haine et la colère...

Au même instant, le beau regard gris de Brian se posa sur la jeune femme.

— Vous êtes bien silencieuse, ce matin, Maegan. Vous ai-je offensée, hier soir ? fit alors le chevalier.

Elle releva ses cils de velours, observa son époux, mais ne répondit mot.

Perplexe Brian chercha à combattre cette étrange mélancolie.

— Ce matin, pendant que vous dormiez, j'ai discuté avec Bessie afin que l'on vous fasse de nouveaux vêtements. Dimanche, en effet, il y aura fête au village.

Je me disais que vous souhaiteriez peut-être vous y montrer avec quelque toilette différente. Or, selon Bessie, vous avez déniché en rangeant la tour nord, un métrage de soie orange qui vous va à ravir. Je lui ai donc demandé d'agir au mieux de vos goûts. Qu'en pensez-vous ?

Hélas ! Cette délicate attention ne réussit point à dérider Maegan qui remercia chaleureusement son époux et retourna à ses réflexions.

Une fête, le jour même où elle comptait fuir Striguil ! S'agissait-il d'un clin d'œil du destin ? Il suffirait de s'éclipser discrètement...

Alors, pourquoi cette soudaine tristesse, ces larmes qui lui piquaient les yeux ? Maegan n'y comprenait rien !

Ils poursuivaient cependant leur promenade au travers de la campagne radieuse. Ça et là, des enfants les saluaient en riant tandis que des oies, à la démarche pesante, avançaient en cacardant leur émoi. Elles offraient un spectacle si cocasse que Maegan en oublia sa mélancolie. Un peu plus loin, sur le bord d'un sentier, Brian et Maegan aperçurent un petit vacher qui, dès qu'il les remarqua, se leva d'un bond et entreprit de s'activer autour de ses bêtes.

— Allez, Blanchette, avance donc. Et toi, la Rousse, tu bouges... ? Bonjour, Messire, bonjour, Dame Maegan !

Il agitait maintenant son bonnet et souriait à belles dents.

Brian lui retourna son sourire et son salut.

— Bonjour à toi, Gilbert ! Je vois que tu travailles dur comme toujours !

Une lueur d'adoration naquit dans le regard du tout jeune garçon.

— Oh ! Oui, mon seigneur ! Je n'ai pas oublié votre promesse !

— Moi non plus, Gilbert. Dis donc à ta châtelaine ce que je t'ai promis si tu te comportais en homme d'honneur.

Très grave, Gilbert se tourna vers Maegan et déclara :

— Sa Seigneurie m'a juré qu'il me prendrait comme palefrenier. Vous rendez-vous compte ? Moi, m'occuper des chevaux ? Eux, ils sont intelligents ! C'est pas comme les vaches !

Devant une telle remarque, Maegan eut du mal à garder son sérieux.

— Stupides ou non, les vaches nous rendent bien des services. Les chevaux nous donnent-ils lait, beurre et fromage ?

Le gamin partit d'un éclat de rire ravi et rétorqua :

— C'est vrai, noble dame, mais... la vache galope-t-elle à la vitesse du vent ? Peut-elle sauver mon maître menacé par quelque ennemi ?

A ces mots, Maegan n'insista point. Le jeune garçon avait de l'esprit. Brian le lui confirma quelques minutes plus tard alors qu'ils s'éloignaient :

— C'est un sacré coquin ! Cependant, il sait y faire avec les chevaux. Vous souvenez-vous du jour où nous nous sommes rencontrés ? J'avais été désarçonné. Or, Sirocco n'accepte aucun autre cavalier que moi. Eh bien figurez-vous que notre Gilbert a réussi à monter ma bête ! Je n'en croyais pas mes yeux. Enfin, début janvier, il aura onze ans. Je le prendrai alors à mon service.

— C'est étonnant ! Il me semble l'avoir déjà vu ! fit Meagan.

— Impossible ! C'est le fils de l'un de mes fermiers, Hal, qui vit relativement loin du château. Vous savez, près du petit pont de pierre.

— En ce cas, je ne me suis pas trompée. Je l'ai déjà vu.

— Vous connaissez la ferme de Hal ? Je l'ignorais.

— Oh, j'y suis allée à plusieurs reprises déjà. Hal et Wynnie sont vraiment charmants. Ils m'offrent toujours un peu de bière et veillent à désaltérer également Edan !

Brian se tut mais certaines questions lui vinrent à l'esprit : la hutte où il retrouvait Moira était fort proche de la ferme de Hal et Wynnie... Fallait-il en conclure que Maegan était au courant de ses rendez-vous secrets avec Moira ? Cela expliquait-il sa bouderie des deux dernières journées ? Brusquement, Brian songea à ce cavalier qui avait approché le *ty unnos*... Se serait-il agi de son épouse ? Pourtant à son retour au château n'avait-il pas trouvé Maegan occupée à quelque tâche au beau milieu de ses serviteurs ?

Il n'eut pas le temps de s'interroger davantage. Ils arrivaient devant le père Dominique qui surveillait les maçons travaillant à la future église du village.

— Eh bien, mon père, fit Brian, on dirait que tout sera fini avant les grands froids.

Ravi, le bon père lui adressa un sourire gentil et riposta :

— Oui, si tout va bien, Dieu merci. Quant à moi, je serais heureux d'y baptiser votre fils et héritier avant que le seigneur tout-puissant ne m'emporte.

— Hmm ! Je vais voir ce que je peux faire à ce sujet, mon père.

Un rire moqueur accompagna la réponse de Brian. Maegan, en revanche, affichait un embarras manifeste.

Le couple poursuivit sa promenade, mais les paroles du prêtre hantaient Brian.

— Serait-il possible que le cher père Dominique ait dit vrai, ma douce ?

— Non, seigneur.

Malgré lui, Brian en éprouva une grande déception.

— Ah, tant pis ! J'aime bien ce vieux prêtre et cela me ferait grand plaisir si nous pouvions réaliser son souhait d'ici peu, ajouta-t-il.

— Naturellement. Votre plaisir d'abord !

Maegan venait juste de décocher cette pique lorsqu'une vision insolite attira son attention. Là, devant eux, se tenait une malheureuse aux vêtements maculés d'œufs et de fruits écrasés.

Naturellement, la jeune femme en oublia aussitôt sa méchante remarque et s'écria :

— Oh ! Qu'a-t-elle donc fait pour mériter pareille punition, seigneur ?

A cette question, un sourire malicieux fleurit sur les lèvres de Brian.

— Je crois que l'infortunée créature a refusé d'accomplir son devoir conjugal dans l'espoir de ne pas avoir à porter l'enfant de son conjoint.

— Oh ! fit Maegan.

Elle surprit aussitôt le regard taquin de son époux et comprit. Furieuse d'avoir mordu à l'hameçon, elle piqua sa bête et s'éloigna à vive allure. Brian se lança à sa poursuite et, parvenu à sa hauteur, lui cria :

— Vous avez hâte de rentrer au château, chère Maegan ? Quelle bonne idée ! Peut-être aurons-nous ainsi l'occasion de combler les vœux du père Dominique, Allez, Sirocco, plus vite, plus vite.

A ces mots, Maegan arrêta sa monture et se tourna vers son mari. Un sourire éclairait son visage.

— Seigneur, quel démon vous faites ! Je n'arrive pas à vous suivre sur ce terrain, je le confesse ! Je cède...

— A mon désir, ma toute belle ?

Elle releva les yeux, soutint son regard plein de tendresse chaleureuse. Un sentiment curieux d'ineffable tendresse les poussait l'un vers l'autre.

Alors, d'une voix rauque d'émotion, Maegan répondit :

— Qui sait ? Tout est possible en ce bas monde, n'est-ce pas ?

Puis elle reprit la route du château.

Trois jours avaient passé. Maegan et Bessie tiraient l'aiguille sous le regard admiratif de Maggie et de Gertruda qui n'attendaient qu'un signe pour se ruer à la recherche de quelques instruments indispensables à la confection de la robe de soie orange...

A quelques mètres des quatre femmes, un jeune page aux boucles brunes jouait du luth et chantonnait une douce mélodie.

Par les fenêtres, le soleil tombait sur les boucles auburn de Maegan penchée sur son ouvrage.

— Laissez-moi le reste, Dame Maegan. N'allez pas abîmer vos yeux ou votre visage. Attention aux rides. Allez, je terminerai.

— Merci, Bessie. Oui, je vais me reposer. Croyez-vous que nous aurons fini d'ici dimanche ?

— Bien sûr, Dame Maegan, et nulle femme ne vous surpassera en beauté.

Sur un ton de confiance, elle poursuivit :

— Dame Osgood peut se vanter de son teint de porcelaine ! Elle n'a pas le choix. Elle est laide comme un pou ! Quant à sa pâleur, je me demande si elle ne provient pas d'un subtil mélange de poudres. En vérité, elle ressemble à un cheval. Avez-vous vu ses dents ? Et elle n'arrête pas de hennir !



— Bessie ! fit Maegan d'un ton grondeur.

La jeune femme ne parvenait cependant pas à réprimer son hilarité.

— Tenez votre langue, je vous en prie. Certes, nous sommes entre nous, mais si quelqu'un vous entendait ?

Peu émue, Bessie acquiesça.

— Oui, Dame Maegan. N'ayez crainte. Je me surveillerai. Maintenant, dites-moi comment vous comptez agrémenter cette tenue. Une telle soie mérite le meilleur...

L'espace d'un instant, Maegan réfléchit, puis elle déclara :

— Ma mère m'a donné un galon brun et or qui s'harmoniserait à la perfection à cet orange. Nous pourrions le placer autour du cou et sur les manches. Pour la ceinture, je prendrai la mienne, non ?

— Oh, oui ! Ce sera splendide ! Mais il y a aussi suffisamment de tissu pour que je vous fasse une coiffe, si cela vous tente. J'y attacherai un voile.

Maegan, enchantée, éclata de rire quand un bruit attira son attention et celle de Bessie qui se leva en hurlant :

— Ah, non ! Gertruda, Maggie ! Vous dormiez ? Qui a laissé entrer ce chien de chasse ? Allons, attention à la robe ! Il va la salir !

Elle attrapa un coussin et en menaça l'animal.

— Allez, toi, dehors, vilaine bête ! Va-t'en retrouver ton maître.

— C'est chose faite, ma chère Bessie ! s'exclama alors Brian.

Debout dans l'encadrement de la porte, il appela son chien :

— Viens ici ! Là... Voilà, Mâtin...

Amusée, Maegan remarqua :

— Mâtin n'a pas de chance ! Il est toujours en disgrâce !

— Diable ! Comme son maître ? Alors, ma gente épouse, vous me semblez fort occupée ?

— Oui, nous avons beaucoup travaillé ! Cela vous plaît-il ?

Elle appliquait sur son corps ravissant la tenue à demi cousue. Spectacle adorable que Brian contempla avec plaisir.

— Bessie, vous aviez raison ! Cette couleur sied admirablement à ma femme ! Elle est splendide.

— Je partage votre avis, seigneur. Au fait, auriez-vous rencontré Hal, ce matin ? fit Bessie.

— Non. Je suis allé chez le tanneur, dans la direction opposée. Pourquoi ?

— Oh... Lundi dernier, Hal m'avait promis de passer au château pour nous livrer des légumes, mais il ne s'est pas manifesté. Peu importe ! Il viendra demain. C'est un homme dé parole.

— C'est vrai, Bessie, reprit Brian. Maegan... accepteriez-vous de m'accompagner dehors ? Une promenade vous ferait sûrement le plus grand bien.

— Oui, messire. J'en serais heureuse. Bessie, à tout à l'heure.

— Entendu, Dame Maegan !

Dehors, l'été sentait bon le chèvrefeuille et les herbes aromatiques. Longtemps, Brian et Maegan se promenèrent d'une allée à l'autre. Ils n'échangeaient pas un mot, pourtant une même harmonie les enveloppait. Aussi Maegan ne marqua-t-elle aucune surprise quand son mari la prit par la taille et l'embrassa passionnément.

Ensuite, il lui caressa la joue et remarqua d'un ton très tendre :

— Ces derniers jours ont été agréables, n'est-ce pas, Maegan ?

— Oui, seigneur.

— Et les nuits aussi ?

Terriblement embarrassée, Maegan se détourna, mais Brian l'obligea à lui faire face et insista :

— Non ?

Elle hésita, chercha à lancer quelque méchanceté. Ses mots là trahirent.

— Vous connaissez ma réponse, fit-elle d'une voix rauque.

Puis lâchement, elle s'écria :

— Un pigeonnier... J'ignorais qu'il y en eût un ! Venez, allons voir les oiseaux de plus près !

Légère, elle s'élança. Brian la suivit et la laissa jouer quelques instants avec une nuée de volatiles dociles.

— Quelles beautés, non? demanda Maegan, mutine.

— Certes. Mais ce manège a assez duré, Maegan. J'ai là un cadeau que j'aimerais vous remettre si vous aviez la bonté de rester tranquille durant quelques minutes.

— Un cadeau ?

— Oui. Un bijou créé par un artisan juif de Hereford. Un artiste qui a déjà réalisé plusieurs pièces splendides pour Eléonore. Cet homme peut remercier le ciel de lui avoir octroyé pareil talent. Sinon, il lui aurait fallu fuir le pays.

Tout en parlant, Brian tirait de sa poche une petite bourse de cuir. Il l'ouvrit et en sortit un lourd anneau d'argent massif surmonté d'une fleur de saphirs, rubis et améthystes.

Il le remit à la jeune femme et lui souffla :

— Regardez donc ce qui est gravé à l'intérieur. Maegan obtempéra, découvrit une inscription... illisible.

— Que signifient ces mots ? demanda-t-elle.

— *Mizpah* ! En hébreu, cela signifie le guetteur. Je songeais à un passage de Bible où Laban dit à Jacob, dans la Genèse : «. Que Yahvé soit un guetteur entre toi et moi quand nous serons éloignés l'un de l'autre. Dieu nous sert de témoin ». Jusqu'à ce jour, vous avez porté une bague donnée au cours d'une cérémonie improvisée. Désormais, j'aimerais vous voir au doigt cet anneau. Si vous acceptez, nous pourrions même nous

rendre à la chapelle afin que le père Dominique le bénisse.

Très touchée, Maegan tendit la main.

— Oui, messire, je le porterai, dit-elle simplement. Soudain, une étrange pensée effleura la jeune femme. Cet instant, grave et délicieux, ressemblait à un engagement véritable.

## ***CHAPITRE 12.***

Le dimanche se leva sur un ciel radieux à peine troublé de nuages. Maegan assista à la messe, puis se retira dans ses appartements sous prétexte de se préparer pour la fête de l'après-midi.

La jeune femme se sentait extrêmement nerveuse. Maintes questions la troublaient. Dieu merci, personne hormis Bessie n'avait remarqué son embarras, et la bonne vieille servante attribuait la nervosité de sa maîtresse à la présence des invités arrivés la veille seulement.

Lord et Lady Osgood s'étaient annoncés dans la soirée. Dès le premier coup d'œil, Maegan avait ressenti pour eux une antipathie instinctive. Lord Osgood avait cet œil lubrique qu'elle détestait. Quant à Lady Osgood, elle correspondait parfaitement à la description qu'en avait faite Bessie : un vrai cheval ou une vraie jument ! Enfin, ces deux personnages n'arrivaient point seuls. Ils se trouvaient flanqués de leur suite, amalgame d'individus particulièrement déplaisants tels ces chevaliers dont Maegan avait surpris la conversation malveillante. Deux d'entre eux avaient même poussé la

grossièreté jusqu'à parler suffisamment fort pour que Maegan les entendît.

La jeune femme ne s'était point départie de son sang-froid ; en revanche, elle avait habilement versé dans leurs boissons quelques gouttes d'un purgatif très puissant qui expliquait leur mine défaite dans la chapelle, ce matin même.

Rien que d'y songer, Maegan en souriait tandis que Bessie s'activait autour d'elle. Il s'agissait en effet de tresser les longs cheveux de la jeune femme, puis de les rouler de chaque côté du visage en macarons maintenus par un filet et des épingles d'or pur. Ensuite, Maegan enfila un dessous de coton blanc, des bas blancs et des chaussons en chevreau orange. A la prière de Bessie, elle passa également des socques de bois destinées à protéger de l'humidité et de la boue les pieds de la jeune châtelaine. Enfin, elle revêtit la robe de soie orange au décolleté largement échancré sur sa peau nacrée. Un pendant en topaze ayant appartenu à la mère et à la grand-mère de Maegan ajouta une note raffinée supplémentaire, puis la coiffe vint compléter cet ensemble ravissant:

— Oh ! Dame Maegan ! s'exclama Bessie. Que vous êtes belle ! Je suis certaine que, désormais, les bardes chanteront des couplets en l'honneur de votre beauté.

Ravie, la vieille servante soupirait son admiration. Très touchée par la sincérité manifeste de Bessie,

Maegan, les larmes aux yeux, lui remit alors une pièce de tissu qu'elle avait préparée à son intention.

— Tenez, Bessie ! Je l'ai brodée moi-même... Je... voulais vous la donner avec mes remerciements...

Bessie, déjà, contemplait la guimpe de soie et s'écriait :

— Oh !... Dame Maegan ! Ma couleur préférée ! Merci...

— De rien, Bessie. Maintenant, en route ! Je... je n'aurai plus besoin de vous... d'ici ce soir.

Bessie acquiesça, esquissa une révérence et s'éclipsa. Une fois seule, Maegan se prit à observer sa chambre. Au cours des deux derniers mois, elle avait fini par s'attacher à ce décor. Des souvenirs doux-amers flottaient en ces lieux où, dans les bras de Brian, elle était devenue femme. Un long soupir lui échappa puis, tête haute, elle s'éloigna vers son destin.

Une lueur d'admiration illumina le regard de Brian quand elle l'eut rejoint.

— Ma très chère femme, vous êtes une merveilleuse création, et si nous étions seuls, je vous prouverais la sincérité de mes dires, lui souffla-t-il.

Puis il se tourna vers les Osgood.

— Dame Mathilde, Seigneur Alfred, en route !

Déjà, il offrait le bras à Maegan qui l'accepta volontiers. Jamais, songea-t-elle, son époux ne lui avait paru plus séduisant. Brian arborait en effet une longue tunique bleu vif sur laquelle il avait passé un surcot d'un bleu plus sombre. Ses chausses étaient serrées dans de superbes cuissardes d'agneau noir qui lui moulait admirablement la jambe. Il portait aussi un chapeau de



feutre bleu orné d'une plume blanche retenue par une broche en argent et saphirs.

Le cortège s'ébranlait quand Guy d'Artois fit son entrée.

— Tu es splendide, mon cousin ! Quant à vous, Dame Maegan... vous êtes... adorable !

Bien entendu, ce genre de compliment déplut à Brian qui fixa son cousin d'un œil noir et lui jeta : A tout à l'heure !

On laissa donc là le malheureux Guy d'Artois.

Le pré qui accueillait la fête était une véritable débauche de couleurs. Des mains attentionnées avaient décoré les arbres avoisinants qui dispensaient à la caresse du vent maints rubans multicolores et les bannières de Brian et du seigneur Osgood. Les étals se trouvaient agrémentés de bouquets et de guirlandes de fleurs des champs, de bandes de tissu coloré, de plumes teintées en bleu, rouge et jaune vif. Ici, on offrait des paniers d'osier, là des articles en cuir ou des sifflets et des canaris ou même des colombes. Certains étals présentaient également d'appétissantes pâtisseries...

Au centre du pré, était érigée une sorte d'estrade où déambulaient des bouffons et des jongleurs flanqués de bonnets d'ânes à clochettes. La foule, rassemblée là, s'amusait du spectacle et des plaisanteries qui fusaient. .

Une fois leur monture confiée aux bons soins de Maître Richard, gentes dames et gentilshommes entreprirent de se promener d'un endroit à l'autre. Maegan, car elle était gourmande, ne tarda point à

remarquer l'étal de sucreries sur lequel elle jeta un regard de convoitise. Cela n'échappa pas à son mari qui s'empessa de lui offrir des bonbons et un bouquet de marguerites et de boutons d'or.

Désireux de ne pas être en reste, le seigneur Osgood chercha à satisfaire son épouse et suivit l'exemple de Brian. Mal lui en prit. Dame Mathilde lui reprocha aussitôt de dilapider sa fortune. En entendant ces remarques acerbes, Brian prit Maegan par le bras et l'entraîna un peu plus loin.

— Dieu du ciel ! s'exclama-t-il. Si c'était ma femme, je la bâillonnerais !

Amusée, Maegan partit d'un rire cristallin qui lui valut un regard ému de la part de Brian.

— Voyez, ma belle ! Remercions Dieu de nous avoir rapprochés ! A quoi n'avons-nous pas échappé !

Ensemble, ils passèrent encore une longue heure de bonheur, avant de retrouver, hélas, les Osgood ! Maegan avait les bras chargés de rubans, de soieries et de foulards quand Stephen du Bois vint leur annoncer que la joute allait bientôt commencer. Le groupe gagna une tente dressée spécialement à son intention, et Brian demanda à sa jeune épouse :

— Me donnerez-vous un gage de votre intérêt, ma belle, que je puisse combattre en votre honneur ?

Souriante, elle lui tendit un foulard et répondit

— Voici, seigneur. J'espère qu'il vous portera chance.

A peine Brian eut-il disparu que le seigneur Osgood se rapprochait de Maegan et lui murmurait à l'oreille :

— Votre mari est véritablement né coiffé, Dame Maegan ; vous êtes d'une rare beauté. Je l'envie.

Agacée, Maegan s'écarta vivement.

— Et moi, je plains votre épouse !

Nullement embarrassé, le grossier personnage éclata de rire.

— Ah ! Ah ! Vous avez de l'esprit ! Et comme cet accès de colère vous sied au teint ! Accepteriez-vous de faire quelques pas en ma compagnie ? Je hais ces joutes cruelles...

— Certes non, messire. Pourquoi ne pas en prier Dame Osgood qui semble s'ennuyer à périr ?

La joute à plaisance était sur le point de commencer. A l'inverse de la joute à l'outrance, c'était un affrontement amical où il fallait, pour gagner, briser sur l'adversaire le plus grand nombre de lances en peuplier. Ce bois, fragile, se rompait aisément et il n'y avait guère de risques pour les combattants.

Dans la lumière vive de l'été, Maegan aperçut son mari monté sur Sirocco caparaçonné de pourpre, son mari qui avait remplacé les plumes surmontant habituellement son heaume par... un joli foulard de soie légère !

Malheureusement, le sourire qui avait fleuri sur ses lèvres disparut bien vite... A l'autre bout du pré surgissait le fringant Guy d'Artois. Un curieux pressentiment étreignit Maegan.

Au même instant, Philippe de Normandie, qui avait choisi de jouer les arbitres, entreprit de présenter les combattants, puis, très digne, il annonça à la foule présente :

— Et maintenant, bonnes gens de Striguil, nous allons couronner la reine de beauté de ce tournoi.

Des hurlements fusèrent comme il se dirigeait d'un pas décidé vers Maegan dont il ceignit le front d'une couronne de fleurs.

— Pouvons-nous commencer, Majesté ? lui demanda-t-il.

— Oui, chevalier !

A ce moment, Brian effleura le foulard de soie et, du bout des doigts, envoya un baiser léger et tendre en direction de sa femme. Quelle ne fut pas sa fureur quand il vit Guy d'Artois, tourné vers Maegan, poser la main sur ses lèvres, puis sur son cœur ! Rageur, il éperonna Sirocco pour prendre place au plus vite.

Un frémissement parcourut l'assistance. Tout le monde avait perçu la colère de Brian de Striguil.

Effectivement, les deux combattants se livrèrent une lutte acharnée, et Guy d'Artois fit montre d'un grand courage, mais Brian sut le désarçonner. C'est donc dans un bruit d'infamie que le beau chevalier tomba sur le sol meuble.

Comme à un signal, Brian abandonna sa monture, courut vers son cousin encore immobile. L'espace d'un instant, on frissonna dans les tribunes. Chacun

s'interrogeait : qu'allait faire Brian Fitzwarren ? Allait-il frapper son adversaire ?

Il n'en fut rien, évidemment. En revanche, le magnat de Striguil ne se gêna pas pour afficher son humeur goguenarde. La main tendue, il aida Guy d'Artois à se relever, humilié.

Maegan respira plus librement et s'interrogea : que lui arrivait-il ? Les faits et gestes de Brian Fitzwarren lui importaient-ils tant ? Elle repoussa aussitôt ces pensées troublantes. Elle se prenait au jeu !

Déjà, cependant, Brian revenait à ses côtés tandis que des danses remplaçaient la joute. Peu après, on leur apporta d'immenses plats de viande et de grands hanaps remplis de bière. On fit bombance. Partout les rires fusaient, mais le jour tombait.

Maegan songeait aux excuses qu'il lui faudrait avancer quand Stephen du Bois vint trouver son époux.

— Qu'y a-t-il, Stephen ?

— Je dois vous parler, seigneur ! En privé.

— Ma femme et moi n'avons point de secrets, Stephen.

— Seigneur... croyez-moi ! Ecoutez-moi. C'est très important.

Devant l'insistance de son écuyer, Brian se leva et s'excusa auprès de Maegan. Quelques instants plus tard, la jeune femme le vit sauter sur Sirocco et s'éloigner à la vitesse de l'éclair suivi de Guy d'Artois, de Philippe de Normandie et du petit écuyer.

Le ciel virait au bleu améthyste maintenant et la lune blêmissait à l'horizon. Les choses s'annonçaient plus faciles que prévues.

## ***CHAPITRE 13.***

Dans le silence pesant de la nuit, l'ombre de la chouette apportait une nuance inquiétante. Debout à côté d'Edan, Maegan ne pouvait s'empêcher de frissonner malgré la tiédeur ambiante. Ses yeux scrutaient la pénombre en vain.

Elle attendit longtemps, mais ne vit pas trace de son père ni de ses frères. Alors, à bout de nerfs, elle enfourcha Edan. Elle prendrait le chemin de Hafod. Seule.

Elle passa bientôt le pont de pierre et s'engagea dans le chemin bordé d'arbres qui la menait vers les siens... Alentour, les oiseaux, réveillés par sa présence, pépiaient leur fatigue tandis que la végétation éveillait dans l'obscurité mille menaces furtives.

Maegan avait presque quitté les bois quand un hurlement lugubre résonna dans la nuit. La jeune fille en eut des sueurs froides. D'affreux tremblements la saisirent. Ces cris ne présageaient rien de bon, songea-t-elle, soudain affolée à l'idée de la colère de Brian lorsqu'il découvrirait sa fuite !

Dès qu'elle se trouva hors de la forêt, le calme lui revint cependant. Le doux rayonnement de la lune laiteuse l'apaisa.

A quelques centaines de mètres seulement se trouvait la ferme de Hal. Curieusement, il semblait y régner une grande activité, fait étonnant à cette heure avancée. Des hommes couraient en tous sens. Des chevaux hennissaient.

Décidée à en savoir davantage, Maegan approcha au moment même où l'un des hommes brandissait une torche. A la lueur de ce flambeau, la jeune femme reconnut alors... son époux, flanqué du fidèle Stephen du Bois !

Quelle ne fut sa stupéfaction quand elle vit son mari avancer vers les bâtiments et jeter sa torche sur la toiture de chaume. En l'espace d'une seconde, l'ensemble s'embrasa.

Elle mit sa monture au galop et hurla :

— Pitié, seigneur ! Pitié, je vous en conjure ! Elle sauta à terre, courut vers Brian. Sa main tremblante se referma sur le poignet de son seigneur.

— Je vous en prie ! Ce sont des gens admirables ! Je vous en prie. Je ferai tout ce que vous voudrez, mais épargnez-les !

Pour toute réponse, Brian la repoussa vivement et s'écria :

— Guy ! Emmène-la, je t'en supplie ! Vite ! Horrifiée, Maegan tenta de résister, hurla de plus belle



alors que Guy d'Artois essayait de l'entraîner un peu plus loin.

— Suivez-moi, Dame Maegan ! Suivez-moi !

Elle se débattit désespérément, mais peine perdue.

Ses forces, sa sensibilité de femme la trahirent ; elle sombra dans un lourd évanouissement.

Quand elle ouvrit les yeux à nouveau, ce fut pour découvrir Brian tendrement penché sur elle. Elle eut un mouvement d'effroi presque instinctif, puis s'écria :

— Ah ! Seigneur ! Jamais je ne vous aurais cru capable d'un tel forfait !

— Maegan ! Ma douce ! Hal, Wynnie et les petits avaient déjà rendu l'âme quand j'ai incendié la maison. Seul Gilbert était encore en vie, et le malheureux pleure à présent toutes les larmes de son corps.

Incrédule, Maegan balbutia :

— Quoi ? Mais.... qui les a tués ? Et pourquoi ? Un triste sourire passa sur les lèvres de Brian.

— Non point de Normands, ma douce femme ! Cet ennemi-là est pire encore... Il a pour nom la peste noire.

## **CHAPITRE 14.**

**D**urant cette période funeste, l'ange de la mort ne cessa de frapper Striguil. Chaque jour qui passait enlevait quelque être cher. On vit ainsi partir le bon père Dominique, la tendre et rieuse Maggie, le joli page aux boucles brunes qui jouait si bien du luth, et tant d'autres!

Brian faisait montre d'un dévouement admirable. Il allait et venait sans relâche. Une fois même, il dut intervenir alors que les villageois s'étaient rassemblés autour de la demeure de la mère Spinner ! Ces gens trop simples accusaient la brave femme de sorcellerie et se déchaînaient dans l'espoir de se débarrasser d'un épouvantable fléau. Fort d'un courage exemplaire, Brian avait tenté de calmer la foule. Il avait même poussé la porte de la mère Spinner... morte, hélas ! depuis quelque temps déjà. Du coup, les villageois avaient dû s'en retourner vers leurs foyers.

Ce jour-là, cependant, le chevalier Fitzwarren titubait de fatigue. Son cousin le remarqua, s'affola.

— Ce n'est rien, n'est-ce pas, Brian ?

— Non, je suis épuisé, voilà tout !

— Ce n'est guère étonnant ! Tu n'as pas fermé l'œil ces trois dernières nuits. Va te reposer. Je veillerai sur Striguil.

— Merci, Guy. Nous devons en effet empêcher les gens de quitter le domaine ou de fomenter quelque stupide révolte née du désespoir. Il faut en finir avec ces explosions de colère absurdes et dangereuses.

— Je vais renforcer les patrouilles.

Brian le remercia d'un signe de tête et partit à vive allure vers le château. Maegan ! Il allait revoir Maegan ! Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis le jour où il l'avait serrée dans ses bras pour la dernière fois.

Quelques instants plus tard, Bessie faisait irruption dans les appartements de Maegan et déclarait :

— Votre époux est de retour, gente dame. Griff dit qu'il est si fatigué qu'il chancelle.

— Oh, vite, Bessie ! Fais donc monter de l'eau à ses appartements et du linge propre. N'oublie pas de songer au repas aussi !

La jeune femme comprenait le terrible épuisement de son seigneur. Elle-même venait de passer un mois extrêmement éprouvant. Pourtant, qu'avait-elle fait en regard du travail titanesque accompli par son mari ! Rien que d'y songer, elle s'en émouvait. Elle éprouvait une très grande admiration pour lui.

Pour le moment Brian dormait à poings fermés... sur le premier fauteuil qu'il avait trouvé. A ses côtés se tenait le cher Griff.

— Je vais m'occuper de lui, Griff, mais j'aimerais que vous m'aidiez à l'allonger sur son lit et à le débarrasser de ses vêtements.

Ils transportèrent le chevalier endormi, puis entreprirent un savant et... compliqué déshabillage !

L'affaire se révéla bien plus ardue que Maegan ne l'avait imaginé, mais à eux deux, Griff et Maegan finirent par triompher des difficultés.

Le brave serviteur s'éloigna, et Maegan s'empressa de faire la toilette de son mari. Les mains tremblantes, elle lui nettoya soigneusement le visage, le corps... et s'émerveilla de la beauté de ses muscles longs et forts, de la toison dorée qui lui couvrait le torse... En son cœur, le désir jaillit, et sur ses lèvres un sourire fleurit... Qu'il était doux de sourire après l'interminable cauchemar !

Avant de s'esquiver, elle se pencha sur son mari et posa un très léger baiser sur ses paupières closes. Une main se referma alors sur son poignet.

— Auriez-vous terminé, ma douce épousee ? Je commençais à m'habituer à vos soins délicats !

Une vive rougeur colora les joues de Maegan. Il l'avait trompée.

— Oui, j'ai terminé ! Désirez-vous souper, seigneur ?

— Volontiers.

Très enjoué, il s'assit sur le lit.

— Je n'arrive plus à me souvenir du jour où j'ai mangé pour la dernière fois !

Elle sourit et lui servit son plat préféré : du lapin qu'il prenait sur des tranchoirs, larges morceaux de pain qui s'imbibaient de jus. Puis elle déclara :

— Bon appétit, et à tout à l'heure.

— Holà ! Vous ai-je priée de partir ? Non. Venez plutôt me tenir compagnie...

Maegan obtempéra et ils devisèrent agréablement jusqu'au moment où Brian repoussa les reliefs de son dîner et prit sa femme dans ses bras.

— Ah ! Maegan ! Comme j'ai rêvé de vous, ces dernières nuits ! Comme vous m'avez manqué... Maegan, aimez-moi ! Aimez-moi !

Ses lèvres sur les siennes avaient la saveur du miel et son étreinte, douce et forte, inspirait de folles rêveries...

D'un doigt ému, la jeune femme caressa le contour de ce visage rompu de fatigue. Une immense tendresse lui venait, mêlée de désir...

— Oui, je vais vous aimer, Brian ! Cette nuit, c'est moi qui vous rendrai le plaisir que vous n'avez cessé de me donner.

— Ma belle chérie ! Ma sorcière adorée...

Ils partagèrent alors un sourire complice et roulèrent ensemble au creux du lit. Du bout des ongles, Maegan sut éveiller le corps las de son époux. Spontanément, elle découvrait les gestes faits pour lui plaire et elle traçait sur sa peau dorée les signes cabalistiques de la passion. Lui, bouleversé, frémissait sous le choc d'une telle révélation. Il gémissait, répétait

à l'infini le prénom délicieux de son enchanteresse. Pourtant, elle aussi succombait à la magie de l'instant et ce plaisir donné lui devenait plaisir partagé, exaltante communion qui jetait sur ces temps de douleur un pont d'apaisement.

Ensemble, ils crièrent leur joie, la fulgurance du bonheur, et retombèrent d'un même mouvement sur leur couche. Un secret, pourtant, tremblait dans la conscience de la jeune femme.

Cette nuit-là, un enfant, un enfant de la passion avait été conçu, elle en était sûre.

A cette pensée, un grand sourire de contentement éclaira son visage, puis Maegan sombra dans le sommeil.

## **CHAPITRE 15.**

Pour incroyable que cela pût paraître, les récoltes avaient été splendides. La terre, généreuse, avait déversé sur les paysans des boisseaux de grains ronds et dorés à souhait. Le cœur meurtri, chacun s'efforçait de faire bonne figure et d'oublier les méfaits de cet été meurtrier.

Au château, la vie avait repris son rythme habituel. Maegan retrouvait son rôle de châtelaine et, de nouveau, ses sujets la voyaient passer de bon matin, qui portait œufs, pain et fromage à quelques nécessiteux.

L'après-midi, Bessie et sa jeune maîtresse gagnaient les bois voisins où elles ramassaient des paniers de baies sauvages, de noisettes ou de châtaignes. L'hiver approchait à grands pas et il était temps de songer à faire provision de ces douceurs, extrêmement précieuses quand on ne mangeait plus que de la viande salée.

Ce jour-là, Maegan poussa une exclamation faussement sévère :

— Bessie ! Arrête ! Que nous restera-t-il quand la neige sera tombée ?

— Oui, Dame Maegan ! Vous avez raison ! Je n'en mangerai pas une de plus ! Je vous le promets !

A ces mots, Maegan ne put se contenir plus longtemps. Elle pouffa de rire.

— Je sais, Bessie ! J'en ai grignoté plus que toi encore ! Oh, quelles délices !

Bessie acquiesça et en profita pour avaler aussitôt une autre mûre diablement appétissante. Puis, l'œil conspirateur, elle annonça :

— Madame, j'ai remarqué des groseilles à maquereaux dans les buissons, là-bas ! Irons-nous les ramasser aussi ?

— Volontiers. Mon époux les aime beaucoup. Moi, sincèrement, je préfère les sucreries. Tenez, aujourd'hui, je prendrais bien un petit morceau de massepain...

L'air rêveur, elle songeait aux douceurs savourées lors de la fête dans le pré. Bessie ouvrit de grands yeux.

— Du massepain ? Hier, vous vouliez de la truite ! Avant-hier, de la tarte aux prunes et...

— Et puis quoi ? l'interrompit Maegan, sèchement. Bessie rougit violemment.

— Pardon, Madame ! Je... je me demandais si, par quelque heureux effet du destin, vous... vous n'attendriez pas d'enfant !

— Quelle sottise ! Tout cela parce que je montre un rien de gourmandise ! En voilà des insinuations, Bessie !

Les larmes aux yeux, Bessie bredouilla des excuses.



— Puis-je maintenant... ramasser des... groseilles à maquereaux, Madame ? Il n'y a plus rien sur ces buissons-là !

À l'évidence, Bessie avait besoin de se retrouver seule. Maegan acquiesça et la laissa s'éloigner. Bien sûr, la jeune femme était désolée d'avoir rabroué la brave servante qu'elle chérissait beaucoup. Cependant, Bessie avait deviné la vérité, et Maegan n'avait aucune envie que la nouvelle se répande comme une traînée de poudre ! Maegan n'avait encore rien dit à Brian et ne savait d'ailleurs pas quelle attitude adopter.

Fuir ou rester ? Elle ne parvenait pas à trancher. Des liens chaque jour plus tendres l'attachaient à son époux et pourtant...

Et pourtant... la jeune femme avait peur. Que lui réservait l'avenir ? Elle n'en savait rien ! Avait-elle le droit de jouer avec le destin d'un enfant ?

Ces questions la hantaient, à mesure qu'elle s'enfonçait dans les sous-bois aux reflets d'or. L'automne, cette année, était superbe, haut en couleurs, et les feuilles rousses craquaient sous ses souliers. Soudain, un chuchotement la fit sursauter :

— Maegan ! Maegan Ruthven !

Une joie intense saisit la jeune femme.

— Rhys ? C'est toi ?

À ce moment, le même chuchotement reprit, provenant cette fois d'une tout autre direction.

— Mae-gan ! Dame Mae-gan !

Un éclat de rire retentit, mais Maegan ne voyait âme qui vive. Les sens en alerte, elle examina les environs, tendit l'oreille pour mieux décrypter les bruissements du vent, puis chercha à retrouver l'endroit où elle avait laissé Bessie.

Une silhouette émergea alors d'entre les arbres, et Maegan, affolée, murmura :

— Doux Jésus !

— Alors, Meg ? Vous n'aimez pas ma manière de jouer à cache-cache ? Enfant, vous le trouviez pourtant fort drôle,-ce jeu !

— Colin ! Vous m'avez fait peur ! Mais... pourquoi êtes-vous ici, si près de Striguil ?

— Pour vous voir, Meg chérie. Vous tremblez...

Déjà il cherchait à s'emparer de sa frêle main.

Cependant, vive comme l'éclair, la jeune femme se déroba.

— Pour me voir ? Ne vous ai-je pourtant pas dit, à Hafod, qu'il n'y avait rien entre nous et que vous caressiez quelque vague rêverie née de votre imagination ? Allons, Colin, dépêchez-vous de partir ayant que je n'appelle mon mari.

— Mentreuse ! Je sais parfaitement qu'il est à la chasse au faucon ! Hormis votre servante, vous êtes seule dans ces bois, ma très chère Maegan ! Pardon... nous sommes seuls !

— Et qu'attendez-vous de moi ? Dites-moi ce que - vous vouliez me dire et partez vite.

Furieux, il riposta :

— Comme il vous plaira ! Je suis venu vous porter un message de votre père. L'autre jour, il vous, avait bien envoyé une escorte mais le sieur Osgood lui a tendu une embuscade. Rhys est parvenu à s'échapper. Malheureusement, plusieurs hommes se trouvent encore prisonniers au château de ce gremlin de Osgood.

— Voyons ! Des mois se sont écoulés depuis ce jour-là ! Pourquoi père ne m'a-t-il pas avertie plus tôt ?

— Nous avons connu la peste, nous aussi. Hafod n'a pas été épargné !

— Ma... mère ?

— Ne craignez rien, Maegan, elle va bien, ou du moins pas plus mal que lorsque vous l'avez vue pour la dernière fois. Je ne peux en dire autant de la mienne.

— Ula ? Oh, non ! Colin, je suis navrée...

— Merci Maegan ! La peste est une terrible chose... Pourtant, il y a sur cette terre des maux tout aussi terribles. Tenez, que penser d'un homme qui trompe sa femme ?

— Quoi ? Mon père a trompé ma mère ? La jeune femme n'y comprenait plus rien.

— Non, Maegan ! C'est votre époux qui vous trahit. Autant vous avertir ! Cela me paraît préférable.

Maegan se glaça.

— Et comment le savez-vous ?

La question lui avait échappé. Maegan en effet se sentait partagée entre des sentiments contradictoires :

connaître la vérité, rester dans l'ignorance... Pourtant, comment aurait-elle pu endiguer la haine farouche de Colin Traherne ? L'œil plein de fiel, il poursuivit :

— Je les ai vus ! Votre mari avec cette sorcière de Moina ! Quelle horreur ! Je cherchais le traître qui depuis des mois nous met à mal et j'ai suivi la guérisseuse. Voilà comment j'ai appris la vérité ! Alors, Maegan, vous montrez-vous si dure avec votre seigneur qu'il lui faut aller chercher le réconfort dans d'autres bras ?

— Taisez-vous, murmura-t-elle. Je ne veux pas entendre un mot de plus !

Les larmes l'aveuglaient.

— Oh si ! Que cela vous plaise ou non. Vous souffrez, n'est-ce pas ? L'imaginer dans les bras de la belle Moina vous blesse ? Allons, Maegan, pourquoi nier... ?

— Silence ! Je refuse de vous écouter davantage.

L'autre cependant l'avait saisie par le bras.

— Vous m'écoutez. Un jour, vous m'avez dit que je né lui arrivais pas à la cheville ! Peut-être, mais moi, Maegan, moi, je ne vous aurais pas préféré la guérisseuse. Et tout ce que j'ai fait depuis deux ans, je l'ai fait par amour pour vous. Jurez-moi que vous m'appartiendrez, Maegan, et je m'en irai tuer le Normand. Je vous libérerai, Maegan, croyez-moi.

— Folies ! Ne parlez pas ainsi ! Je ne vous aime pas et ne vous aimerai jamais. Inutile d'assassiner mon époux. Je ne saurais forcer mon cœur.

— C'est ce que nous verrons ! Quand vous serez libre, tout changera ! Vous comprendrez alors que nous sommes faits l'un pour l'autre. Même Bevan a fini par l'admettre. Vous aussi, mon amour, vous ne pourrez éternellement refuser l'évidence.

Sur cette déclaration péremptoire, il se pencha et s'empara des lèvres de la jeune femme.

Horrifiée, elle le repoussa d'un geste furieux. Lui, haletant, la fixa d'un regard noir et lança :

— Au revoir, ma chérie ! Je reviendrai bientôt... dès que je nous aurai débarrassés de Fitzwarren.

Il disparut. L'espace d'une seconde, Maegan n'eut pas la moindre réaction, puis une peur affreuse la saisit, et elle s'écria :

— Colin ! Colin ! Attendez.

L'angoisse lui nouait la gorge et lui brûlait le cœur.

— Vous vouliez me voir ? demandait Brian d'un ton agacé.

Il rentrait tout juste de la chasse et arpentait nerveusement la petite pièce où il se trouvait maintenant en compagnie de Maegan.

La jeune femme comprit la mauvaise humeur de son époux qui n'avait pas eu le temps de se changer et s'écria :

— Oui, messire ! Il s'agit d'une affaire de la plus haute importance. Voilà pourquoi j'ai insisté pour vous rencontrer sans attendre. Pardonnez-moi.

Brian se radoucit et vint s'asseoir aux côtés de Maegan. Il posa même un doux baiser sur son front.

— Pardon, Maegan ! C'est à moi de vous demander pardon pour mon impatience. La chasse était mauvaise. Mais vous, que vous arrive-t-il ? Pourquoi cette expression bouleversée ? Allons, ma douce, expliquez-moi tout ! Maegan tremblait encore et elle était fort pâle.

— Je ramassais des baies dans les bois quand l'un des hommes de mon père, un certain Colin Traherne, m'a surprise.

— Continueriez-vous à rencontrer des gens de Hafod ?

Incapable d'avouer la visite de Daffyd, Maegan hocha la tête avec vivacité et déclara :

— Non, pas du tout ! A vrai dire, Colin m'a fait très peur. Il prétend... être... amoureux de moi, messire, et... aujourd'hui il m'a affirmé devoir mettre un terme à vos jours afin que je puisse l'aimer librement. A mon avis...c'est un malade, mais je voulais vous prévenir...

— Et pourquoi m'avertir, ma belle ? Colin n'est-il point lié à la maison de votre père ? Moi, en revanche, ne suis-je pas cet abominable ennemi que l'on vous a obligée à épouser ?

Un sourire sarcastique détendit ses lèvres pleines.

— Ne me souhaiteriez-vous pas une telle fin ? Vous auriez là une occasion inespérée de recouvrer la liberté avant même le printemps prochain...

— Oh, ne craignez rien, seigneur ! Je n'ai pas oublié que vous étiez un ennemi ! Cependant, je déteste songer qu'un homme tombe dans une embuscade. Enfin... vous voici prévenu. Quant à moi, je vais regagner mes appartements.

Elle avait à peine fait deux pas que Brian la saisissait par le bras.

— Vous ai-je priée de partir ? Dites-moi tout, Maegan. De quoi ce Colin Traherne vous a-t-il encore parlé ?

— D'un époux adultère ! répondit-elle, furieuse.

Il eut un sourire étrange.

— Tiens, tiens !

— Oui ! D'un époux adultère ! Ah ! Et puis, pourquoi nier que vous avez failli aux engagements contractés en l'Abbaye de Tintern. Que valent vos promesses ? Moins que rien...

— Et les vôtres ? Pourquoi m'avoir caché la visite de votre frère Daffyd ? Est-ce parce qu'il vous incitait à fuir le château comme vous comptiez le faire après la fête, ma chère femme ?

— Comment avez-vous su que...

— Ne suis-je point le seigneur et maître de ces lieux, ma belle ? Il me semble donc préférable de veiller à ce qui se passe dans mon domaine... A peine votre frère a-t-il eu franchi les portes du château que Stephen du Bois l'a reconnu ! Quant à votre présence étonnante devant la ferme de Hal...

Un sourire sans joie lui vint alors.

— J'en ai compris les raisons dès que j'ai su que Osgood avait arrêté, cette même nuit, une bande de rebelles... Certains ont eu l'obligeance de parler et d'expliquer ce qu'ils comptaient faire au domaine de Striguil !

— Et vous ne m'avez rien dit. Pourquoi ?

— J'avais prévu ce genre de réaction. Elle me paraissait normale, mais j'espérais que le temps vous aiderait à changer. J'espérais... que vous finiriez par rester à mes côtés... de votre plein gré !

— Vous auriez pu attendre longtemps, seigneur ! Je vous avais promis de demeurer à Striguil jusqu'au printemps ! Hélas ! J'ignorais que vous avez trahi l'hospitalité de mon père et déguisé en ménestrel, fomenté la perte des miens !

— Vous vous trompez, Maegan ! Je ne suis pour rien dans l'embuscade où votre père est tombé. Le coupable n'est autre que Colin Traherne.

— menteur ! Je ne suis plus une enfant pour croire pareilles sornettes ! Maintenant, laissez-moi regagner ma chambre ! Pourquoi vous ai-je prévenu ? Faut-il que j'aie perdu la tête !

— Peut-être. Griff !

Quelque chose soudain alerta Maegan. Brian affichait une expression bizarre, presque effrayante. Ayant deviné l'inquiétude de la jeune femme, il éclata d'un rire moqueur.

— Imaginez-vous que cet incident ne modifierait en rien votre rythme de vie, ma belle ? Vous vous trompiez :



Vous m'avouez très tranquillement votre désir de fuir et je devrais vous laisser circuler en toute liberté ? Non, ma chère Maegan ! Désormais, vous serez confinée chez vous ! Vous n'en sortirez qu'en compagnie d'un chaperon vigilant.

— Il n'a jamais été question de m'enfermer ! Je dois pouvoir aller et venir à ma guise !

Elle se débattit furieusement et réussit à gagner la porte. Mais Brian la rattrapa.

— Ma chère épouse, en attendant le printemps, vous demeurerez ma prisonnière, que cela vous plaise ou non !

Dans ses yeux gris brillait une détermination farouche. Maegan le comprit. En voulant sauver Brian, elle avait perdu les dernières bribes de liberté qui lui restaient encore.

## ***CHAPITRE 16.***

Une incroyable douceur continuait de marquer ce mois d'octobre. Des brises fraîches et légères balayaient les collines proches, apportaient parfois quelques brèves ondées, toujours suivies d'arc-en-ciel splendides.

De sa fenêtre, Maegan observait les fluctuations du temps, admirait l'aspect feutré du paysage, soupirait aussi : depuis que son époux la contraignait à rester dans ses appartements, les jours lui paraissaient bien longs.

Cette réclusion n'était pas très stricte, Maegan devait en convenir, mais l'âme rebelle de la jeune Galloise refusait de se rendre à la raison et protestait. Par ailleurs, Brian, apparemment désireux d'attiser la colère de sa femme, s'était maintenant installé dans la chambre de Maegan, où il semait un joyeux désordre.

Elle s'en agaçait et ramassait en soupirant les vêtements jetés au petit bonheur. Elle y trouvait un prétexte parfait pour canaliser la rage et la peine qui lui venaient dès qu'elle songeait à son époux et à Moira.

Depuis leur fameuse dispute, Brian n'avait jamais fait allusion à la belle guérisseuse. Pourquoi aurait-il pris la peine de répondre ? Les hommes n'avaient-ils pas

tous les droits ? songeait parfois Maegan avec un pointe d'amertume.

Elle s'interrogeait aussi : n'était-ce point la jalousie qui la tenaillait ? Et si elle aimait Brian ?

A cette idée, la honte lui brûlait les joues. Comment aurait-elle pu aimer un ennemi, un homme qui la trompait ? A moins que...

Par instants, elle en venait à se dire que Moina l'avait ensorcelée et, rassurée, elle s'apaisait, rêvait d'un philtre d'amour...

Elle contemplait même l'anneau qu'il lui avait donné, envisageait de le jeter, puis le regardait d'un œil où l'émotion alternait avec une franche colère.

Que fallait-il penser de ce symbole d'un engagement solennel ? Maegan n'en savait trop rien et se débattait avec impétuosité contre les sentiments qui l'assaillaient. L'espace d'un instant, elle maudissait Brian, son arrogance et sa duperie, puis elle revenait à quelque argument raisonnable et examinait la situation...

Derrière une apparence autoritaire, Brian savait se montrer généreux : ne la laissait-il pas circuler d'un bout à l'autre du château pourvu que ce fût en compagnie de Bessie ? Rendre visite aux nécessiteux pourvu que l'un de ses hommes l'accompagnât ? Il devait cependant se méfier du beau Guy d'Artois car Maegan ne l'avait point vu depuis fort longtemps, ce qu'elle déplorait d'ailleurs. Outre son physique plaisant, Guy avait une conversation enjouée, agréable.

Philippe de Normandie était en général beaucoup moins drôle. Souvent, en effet, il affichait un visage austère et ne se permettait pas le moindre soupçon d'humour en présence de l'épouse de son maître. La veille, cependant, son étourderie l'avait trahi... pour la plus grande joie de Maegan et des villageois.

Aux côtés de la jeune femme, il avait rendu visite à Edith, la femme du charron. D'un âge avancé, Edith venait de donner naissance à un petit garçon et on avait craint pour la vie de la mère.

Peu à peu, elle recouvrait ses forces grâce à la gentillesse de ses proches et aux bons soins de Maegan. Chaque jour, la jeune châtelaine lui apportait une belle miche de pain blanc, du beurre et des œufs frais....

Ce matin-là, Maegan avait laissé les œufs sur un banc de bois sombre et s'en était allée discuter avec la malade...

Gêné d'entendre les confidences des deux femmes, Philippe de Normandie avait avisé le banc... hélas ! sans remarquer la douzaine d'œufs ! Bref, il lui avait fallu finir la matinée avec un pantalon maculé d'énormes taches jaunes !

Rien que de songer à cet incident, Maegan sentait le fou rire la reprendre ! C'était bien la preuve que sa détention n'avait rien d'insupportable ! Enfin... il restait quand même la corvée de rangement !

Elle s'activait ce jour-là quand elle retrouva les cuillères que Hal lui avait données.

Les yeux mouillés de larmes, la jeune femme examina de plus près les objets en bois travaillé et remarqua les fines sculptures représentant, entremêlés, une minuscule jonquille, symbole du pays de Galles, et un lys miniature en l'honneur du royaume de France d'où étaient originaires les ancêtres de Brian. Pauvre Hal! Quel artiste généreux !

Le cœur plein de nostalgie, Maegan songea alors au fils du fermier, Gilbert. Elle languissait de le voir au château ! De l'entendre taquiner tout un chacun ! Il vivait avec l'une de ses tantes, et Brian affirmait qu'il se portait mieux désormais. Son impertinence en constituait un indiscutable gage !

L'après-midi était déjà bien avancé quand Maegan en termina avec le rangement. Satisfaite, elle contempla la chambre accueillante. Dans la cheminée brûlait un bon feu de bois ; aux murs, les tapisseries apportaient une note de couleur. Ça et là, des roses tardives admirablement disposées dans de gros vases en argent dégageaient un parfum délicieux. Quant au lit, recouvert d'immenses couvertures cerise, il constituait une véritable invite. Cette inspection achevée, Maegan pria ses servantes de lui préparer un bain.

Quelques instants plus tard, elle se glissait dans la cuve fumante... En chantonnant, elle se livra à une toilette délassante, joua à s'asperger d'eau. Ce qui n'était pas sans lui rappeler les caresses enivrantes de son époux... L'espace d'un instant, elle se prit à rêver à la douceur de ses grandes mains puissantes, ferma les yeux...

Lorsqu'elle les rouvrit, elle aperçut son mari, installé sur une chaise proche.

Spontanément, elle protégea ses seins de son regard indiscret.

— Je n'ai pas entendu frapper !

— Je n'ai pas frappé. Le seigneur de Striguil n'a pas à se livrer à de telles formalités pour entrer dans sa chambre surtout s'il désire surprendre sa femme au bain ! D'ailleurs, j'allais vous prier de me faire un peu de place...

— Impossible ! La cuve est trop petite.

— Mais non !

Déjà, il se déshabillait, et Maegan ne put protester davantage. Une minute plus tard, il s'installait et invitait son épouse à s'asseoir sur ses genoux.

Rougissante, elle s'exécuta de mauvaise grâce. Décidément, son mari ne lui accordait pas un seul moment de tranquillité.

Brian, en revanche, faisait montre d'une bonne humeur souveraine.

— Voudriez-vous me laver, chère Maegan ?

— Pourquoi ne pas appeler Griff ?

— Je détesterais lui faire partager cet instant d'intimité, ma belle !

A contrecœur, Maegan entreprit donc la toilette de son époux. Cet accès d'humeur ne dura guère. Mieux ! Il s'évanouit aux premières caresses, fit place à une fougue amoureuse impérieuse. En gémissant, elle s'abandonna

aux puissants bras de Brian, se fît tendre et chatte, coquine et pudique. Lui, bouleversé de joie, contemplait avec passion ce corps merveilleux, et murmurait follement entre deux baisers fous :

— Maegan ! Ma chère petite Maegan...

Plus tard encore, ils s'aimèrent en riant de leur folie, amants complices qui gagnèrent enfin le lit où ils tombèrent d'un même élan. Là, noués l'un à l'autre, ils se contemplèrent un instant, et Maegan, le souffle court, chuchota :

— Brian, ne me lâchez pas, ne me laissez pas partir ! Jamais !

A ces mots, il la serra très fort contre lui et répondit :

— Jamais, ma colombe. Je ne le pourrais pas ! Si vous êtes prisonnière, sachez que je suis pris aussi, ma douce ! Me voici dépendant de mon amour pour vous...

De longues ombres envahissaient la chambre quand ils ramenèrent les couvertures sur leurs corps las et frissonnants. L'espace d'une seconde, Maegan songea aux paroles de son mari, les repoussa. Sans doute les avait-elle rêvées.

## **CHAPITRE 17.**

**B**rian posa sa mandoline et contempla Maegan. Qu'elle était belle ! Il en avait la gorge serrée ! Sa voix aussi l'émouvait. Rien que d'entendre la jeune femme, il vibrait de tendresse, d'une tendresse insoupçonnée. Jamais encore il n'avait éprouvé pareils sentiments ! De telles faiblesses étaient dangereuses, bien plus dangereuses que les flèches de l'ennemi ! se répétait-il à loisir tout en tendant la main vers un hanap à demi rempli.

Le chevalier cachait mal une grande amertume. Il avait espéré que Maegan finirait par s'éprendre de lui. Hélas, il finissait par désespérer. L'hiver approchait, et bientôt le printemps se manifesterait. La belle rétive en profiterait pour le quitter. A cette pensée, Brian Fitzwarren sentait une souffrance affreuse lui serrer le cœur. Il brûlait d'envie de déclarer son amour, sa passion même. Pourtant, il ne le pouvait pas. Lui, le noble guerrier, n'arrivait pas à affronter une jeune femme fragile. Il avait peur qu'elle ne lui éclatât de rire au nez, qu'elle ne le méprisât. Alors, la mauvaise humeur le prenait. Maegan ne pouvait-elle deviner son amour ? Apparemment non ! Si elle se montrait passionnée dans



l'intimité, jamais encore elle n'avait prononcé le moindre mot de tendresse ! L'âme tourmentée, il finissait par s'emporter et se montrait désagréable aux yeux du seul être qu'il eût voulu séduire !

Furieux contre lui-même, il tendit à nouveau la main vers le hanap de vin... reprit sa mandoline et plaqua nerveusement quelques accords... faux ! Alors, agressif, il demanda :

— Ma mélodie ne vous plaît-elle pas, ma belle ?

Maegan en profita pour bondir et lâcher d'un ton peu amène :

— Comment le pourrait-elle, seigneur ? Que puis-je apprécier de la vie puisque, non content de me priver de ma liberté, vous vous installez sans vergogne dans mes appartements ?

L'air hautain elle s'éloigna de quelques pas tandis que Brian éclatait de rire.

— Mensonges, ma belle ! Il me semble qu'il est des joies que vous ne dédaignez point.

Sur cette flèche, il reprit sa mandoline et se mit à chanter :

« La belle devant moi passa  
et me charma.

Dans la prairie, elle se donna  
puis, à chaudes larmes, pleura.

O, preux chevalier, au loin partez !

Jamais plus ne céderai à vos baisers !

Mon amour est un croisé

qui reviendra avant l'été ! »

« O ! Ma belle, ô ma belle !

Ne suis-je qu'un pauvre mortel que vous...

— Cessez donc ces mélopées ridicules ! Vous perdez la tête, mon seigneur !

— Peut-être, ma douce ! Dites-moi... pourquoi cette colère ? Songeriez-vous à la fête où je vins déguisé en ménestrel ? Vous m'avez injustement accusé de trahison. Peu m'importe ! J'ai déjà connu une damoiselle au cœur aussi dur que le vôtre ! Sans doute ai-je refusé de comprendre la leçon ! Je devrais pourtant savoir que les femmes ignorent l'honneur. Elles sont charmantes, délicieusement sensuelles, mais faibles et pleines d'orgueil.

Exaspérée, Maegan bondit. Ses yeux lançaient des éclairs et ses joues étaient écarlates.

— Si j'étais un homme, je vous provoquerais en duel, messire. Sachez que les femmes, comme les hommes, ne se ressemblent pas ! Mais dites-moi, comment se nomme cette damoiselle qui vous a glacé le cœur... et l'esprit ?

La question lui avait échappé, mais Brian ne se formalisa point.

— Liselle d'Avignon. Un nom évocateur, n'est-ce pas ? Un nom qui seyait à merveille à cette superbe créature. J'ai rarement vu femme plus belle, même au cours de mes voyages. Nous étions fiancés quand je la quittai pour suivre le Prince Edouard aux croisades.

Un rire sec et triste interrompit son récit.

— Je laissai Liselle aux bons soins de mon demi-frère Simon et de ma belle-mère Rosamund. Liselle avait en effet quitté la France, son pays, et ne connaissait âme qui vive à Warrenleigh ! Ah ! Ils ont su veiller sur ma promesse ! Quand je revins, à peine remis d'une grave blessure, j'appris que Liselle, en mon absence, avait épousé Simon qui, assisté par Rosamund, avait fait annuler le premier mariage de mon père ! La suite, vous l'imaginez : considéré comme un vulgaire bâtard, je n'avais plus aucun droit sur mon héritage légitime !

Maegan, compatissante, ouvrait de grands yeux, et son cœur se serrait.

— Je n'avais cependant rien compris et brûlais toujours d'un amour absurde. Je revis ma belle, secrètement, mais elle me rit au nez. Quitter Simon ? Il n'en était pas question. Ses terres, elle les voulait. Ecœuré par ces révélations, je jurai alors de fermer à jamais mon cœur à la passion et de refuser éternellement les liens sacrés du mariage.

Très émue, Maegan osa demander :

— En ce cas, pourquoi avoir accepté de m'épouser ?  
Il haussa les épaules.

— Un moment de faiblesse ? Une envie folle de serrer dans mes bras la naïade aperçue au fil de la Wye ? Un élan de compassion ? Je n'en sais rien !

Maegan se détourna brusquement. La souffrance lui nouait la gorge.

« Que tu es sotte ! se dit-elle. Qu'espérais-tu ? Croyais-tu au coup de foudre ? Folie. Qu'allais-tu imaginer ? »

Pourtant les rêves, un instant, Pavaient bercée et emportée loin, très loin, au pays du bonheur idyllique. Alors, d'une voix lasse, elle déclara :

— Il est tard, seigneur, je suis fatiguée. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je pourrais souffler la lampe.

— Oui, Madame ! Je dois m'en aller pour Hereford demain et les nuits seront bien longues et solitaires jusqu'à mon retour à Striguil.

— Pour vous ou pour moi, messire ?

— Pour nous deux ! Allez, dépêchez-vous, ma douce ! L'impatience me gagné !

Cinq nuits déjà ! Il y avait cinq nuits que Brian s'en était allé. Assise devant la fenêtre, Maegan comptait et recomptait les jours, frissonnait malgré la fourrure jetée sur ses épaules. La nuit se révélait bien fraîche en cette fin octobre, laissant présager un rude hiver. A cette simple idée, Maegan soupira. Combien de temps encore pourrait-elle dissimuler son état ? Quelle serait alors la réaction de Brian ? Chercherait-il à la séparer de son enfant ? Vu les accès de mauvaise humeur qu'il avait montrés ces derniers temps, c'était à craindre ! Cette éventualité terrifiait Maegan, qui aimait déjà ce petit être de tout son cœur.

Alors, ce soir-là, dans la solitude de cette pénombre glacée, la rebelle s'emporta et s'écria :

— Non, Striguil ! Il s'agit de mon enfant ! Je n'accepterai jamais d'en être séparée !

Un scénario fou jaillit dans son esprit. Fuir, il lui fallait fuir ce domaine au plus vite ! Elle hésita un instant, soupesa chaque éventualité.

Plus tard, cependant, la lueur blême de la lune sur la rivière lui fit l'effet d'une révélation : la solution, elle la tenait ! Un sourire aux lèvres, elle contempla les frêles canots qui flottaient au gré de l'onde.

La malice fit le reste. Dans sa poche, la belle Maegan gardait toujours ce puissant purgatif qui avait fait merveille auprès des deux chevaliers du seigneur Osgood... Ne tenait-elle donc pas un moyen efficace de maîtriser le garde qui surveillait sa porte ?

Ravie, la mutine prépara un gobelet de vin que quatre malheureuses gouttes ne parvenaient pas à dénaturer.

— Garde !

— Oui, Dame Maegan !

— Ah ! Bonsoir, Philippe de Normandie ! Il fait bien froid ce soir. Ne trouvez-vous pas ?

— C'est vrai, Madame. Déjà en janvier dernier, les astrologues l'avaient prédit. L'hiver devrait être très rude. Ah, comme j'aimerais me trouver en Normandie !

— Je vous comprends, cher Philippe ! Le climat y est sûrement beaucoup plus doux. Oh... n'aimeriez-vous pas un gobelet de vin ? Cela vous réchaufferait.

— Euh... Oui, j'en serais fort aise !

— Accordez-moi une minute !

Quelques instants plus tard, le chevalier vidait son gobelet avec un bel enthousiasme.

— Un autre ? demanda Maegan, impressionnée.

— Non, merci ! C'est très aimable à vous, mais mon maître et votre époux nous interdit toute boisson pendant nos tours de garde.

Le sourire aux lèvres, Maegan regagna sa chambre. Vive comme l'éclair, elle fourra ses bijoux dans une aumônière qu'elle attacha à sa ceinture et jeta sur ses épaules une large houppelande brune. Une fois prête, elle tendit l'oreille.

Son attente ne dura guère. Bientôt, en effet, le malheureux garde dut... battre en retraite. Aussitôt, Maegan en profita pour s'éclipser après avoir soigneusement refermé la porte.

Cinq minutes plus tard, elle traversait la grande pièce remplie d'une foule de dormeurs où se mêlaient nobles chevaliers et simples manants. Dans un silence ponctué de ronflements, seuls se manifestèrent les chiens de chasse, heureux de saluer leur maîtresse.

Sur la berge de la Wye, un vent frais soufflait, mugissait dans les arbres. Le garde en faction près des embarcations ne perçut la présence de Maegan qu'au dernier moment.

— Qui va là ? dit-il.

— C'est moi, Stephen ! Dame Maegan ! Malgré elle, la jeune femme frémissait à l'idée de ce qui allait suivre. Pauvre Stephen !

Sa main de femme serrait nerveusement la pierre ronde ramassée peu avant...

— Que faites-vous ici à cette heure ? Je vous croyais dans vos appartements... Que se passe-t-il ? Un problème ?

— Oh, non ! Je ne parvenais point à dormir, et Philippe de Normandie a eu la bonté de m'autoriser cette promenade. Dites-moi, Stephen du Bois, au temps des moissons, la lune en France semble-t-elle aussi grosse et d'un orange aussi brillant ?

— Je n'en sais rien, Dame Maegan ! Je n'y ai jamais prêté attention !

Fort gêné, le malheureux écuyer se détourna, observa l'astre nocturne. Mal lui en prit ! Maegan leva la main...

Terrassé, le jeune homme s'effondra, inconscient, dans l'herbe.

Maegan, pendant ce temps, filait jusqu'aux canots.

Quelques secondes lui suffirent pour s'élancer vers la liberté. Gallois et Galloises manœuvraient tous admirablement ce genre d'embarcations, et Maegan ne dérogeait pas à la règle. Ce fut donc avec un art consommé qu'elle se laissa glisser au fil de la rivière. Malgré la joie qui lui venait, des regrets la taraudaient. Elle songeait à Edan, se désolait d'avoir dû abandonner sa chère jument. Plus tard, elle parvint même à songer à son époux, à sa colère aussi. Comment réagirait-il ? Peut-être pourrait-il raconter sa déconvenue à la belle

Moina ? A cette idée, la jalousie la prit et elle se mit à rire d'un rire triste et mauvais.

« Tiens ! Je donnerais cher pour voir sa réaction », songea-t-elle.

Cette pensée l'avait à peine effleurée qu'un doute lui vint. L'aumônière ! L'avait-elle bien attachée ?

Aussitôt, elle se pencha, vérifia et poussa un grand soupir de soulagement. Pourtant, lorsqu'elle releva la tête, Maegan poussa un cri horrifié. Le pont ! Le pont !

Il y eut comme un bruit sourd, suivi d'un éclair. Maegan fut projetée en avant...



## **CHAPITRE 18.**

Dans l'âtre du *ty unnos*, le feu crépitait sous le regard rêveur de Moina. A la lueur des flammes, ses cheveux prenaient des nuances bleutées, son visage une expression pensive.

— Il a fallu que je te revoie à Hafod pour mesurer l'ampleur de ma solitude, Brian, dit-elle. Auparavant, je me satisfaisais de la compagnie des animaux sauvages !

— Quant à moi, j'ignorais à quel point tu me manquais, Moina ! Bientôt... très bientôt, je n'aurai plus à te cacher. En attendant, tu seras confortablement installée à Foxhall, ce manoir qui appartient à mon domaine de Hereford. J'espère que tu y seras heureuse. Ensuite, je t'amènerai à Striguil. Je déteste te voir vivre en ermite dans une cabane humide.

— Tais-toi ! Moi, cela me plaît beaucoup !

Elle releva la tête et lui jeta un regard amusé.

— Maegan sait-elle que tu me vois de temps à autre ?

— Je l'ignore. L'autre fois, cependant, elle m'a accusé d'adultère.

— La pauvre ! Je l'admire énormément, Brian ! Nous étions très proches, autrefois, quand elle n'était encore qu'une petite fille. Ceci dit, Maegan n'a rien d'une simplette ! Elle doit se douter de quelque chose ! Enfin... je t'avoue que ces mystères ne me plaisent pas du tout ! Je préférerais que tu la mettes au courant.

— Ah, non ! Je ne suis pas sûr que nous puissions lui faire confiance pour le moment. Elle est encore trop liée aux siens. Elle me déteste, et je crains qu'elle ne se serve de notre secret dans l'espoir d'une revanche. Or, je ne veux pas t'exposer au moindre danger, Moina.

— Brian, me suis-je trompée ou ai-je bien perçu, chez toi, une expression d'amour envers ta femme ?

— Tu me devines trop bien ! Comme toujours !

— Et ton épouse, partage-t-elle tes sentiments ?

La voix amère, il s'écria :

— L'oiseau né pour la liberté chérit-il la main de son geôlier ? Ah ! Moina, à mon avis, ma femme n'éprouve guère de tendresse à mon égard ! Cependant, que pourrais-je lui reprocher ? Rien. Elle veille admirablement sur mon château. Tous mes gens sont séduits par sa gentillesse et, malgré ses accès de colère, elle fait montre dans mes bras d'une grande passion. Mais elle n'a jamais prononcé de mots d'amour. Pas un seul ! Quand viendra le printemps, elle s'en ira comme convenu sans un regard derrière elle. Vois-tu, elle reste persuadée que je suis responsable de l'embuscade dans laquelle sont tombés son père et ses frères !

— Lui as-tu avoué ton amour ? L'as-tu assurée de ton innocence ?

— Oui, mais elle ne me croit pas ! Que veux-tu, Moina, je suis un guerrier, pas un troubadour. Comment pourrais-je poser un genou en terre et lui susurrer quelque fadaise ? C'est au-dessus de mes forces. Pourquoi ces preuves d'amour ? Ne lui en ai-je pas donné une en l'épousant alors que je n'avais rien à y gagner ? Non, Moina ; Maegan est intelligente. Si elle le voulait, elle comprendrait aisément la nature des sentiments qui m'animent. D'ailleurs, je pense qu'elle les connaît et qu'elle s'en moque.

— Allons, Brian, ne sais-tu point que les femmes sont de fragiles créatures qui ont besoin, pour s'épanouir, de paroles d'amour et de tendresse ? Ces paroles, ne peux-tu les prononcer ? Chante-les, hurle-les, mais dis-les-lui. Sans doute partage-t-elle tes sentiments. Mais peut-être est-elle rongée par la honte et la culpabilité.

Incrédule, il riposta :

— Ou alors elle n'éprouve que de la haine à l'égard de ce Normand qu'on l'a obligée à épouser !

— Brian, tu es toujours aussi fier et têtu ! Attention ! Tu risques de regretter amèrement ton silence. Pourquoi ne pas exprimer ton amour ? Par peur d'une réaction de mépris ? Qu'as-tu à y perdre ? Il vaut mieux chercher à savoir la vérité...

— Tans pis ! Ce mépris, je l'ai déjà connu. C'est atroce ! Jamais plus je ne m'exposerai à pareille humiliation.

Après un bref silence, un sourire passa sur les lèvres du chevalier :

— Bravo, Moina, tu plaides admirablement la cause de Dame Maegan !

— Merci, mais je n'ai pas fini. Sache donc que à Hafod les choses ont bien changé. Dame Rian n'est plus que l'ombre d'elle-même. A mon avis, elle ne recouvrera jamais la raison. Dolan... Dolan est guéri. Hélas, il garde en son cœur une terrible amertume, et brûle de haine à l'égard des Normands ! Enfin, les hommes, certains qu'un traître se cache parmi eux, vivent dans la suspicion, et les relations se détériorent. Druce Ruthven lui-même se montre morose et cherche dans la bière un remède à son chagrin. Tu dois comprendre que ta femme n'y serait plus en sécurité. Nombre de gens refusent même de prononcer son nom, sous prétexte qu'elle aurait dû refuser le marché d'Edouard.

— Et envoyer les siens à la mort ?

Moina acquiesça.

— Quels fous ! Ne voient-ils pas la générosité d'un tel acte ? Et eux, qu'auraient-ils fait ?

— Ils n'ont pas eu à choisir ! Voilà pourquoi il leur est si facile de donner leur opinion. Aujourd'hui, ils condamnent Maegan, et sincèrement, Brian, si tu as un tant soit peu d'affection pour ton épouse, je te conseille de faire tout ce qui est en ton pouvoir pour la garder auprès de toi.

— J'essaierai.

Sur cette promesse marmonnée, il se pencha et posa un baiser affectueux sur le front de Moina.

— Maintenant, viens ! Tu vas monter sur Sirocco, que je te ramène à ta hutte...

— C'est inutile ! Qui irait importuner Moina la guérisseuse, la sorcière ? Allons, dépêche-toi de rentrer chez toi, tu brûles d'impatience, Brian Fitzwarren.

Un peu à contrecœur, Brian se rendit à l'évidence : Moina disait vrai. Il étouffa le feu dans l'âtre et déclara :

— Au revoir, Moina. La prochaine fois, nous nous verrons en toute tranquillité à Foxhall. Je serai soulagé de t'y savoir en sûreté.

Elle acquiesça et disparut. Quand Brian enfourcha Sirocco, il n'y avait plus trace de Moina. Fidèle à sa réputation de magicienne, Moina s'était volatilisée !

Brian eut un pâle sourire et éperonna sa monture. Il lui tardait de regagner Striguil et de retrouver Maegan. En son for intérieur, Brian savait pertinemment qu'il aimait son épouse, qu'il l'aimait très fort. Mais qu'avait-il fait pour trouver le chemin de son cœur ? Peu de chose en vérité. Il s'était même montré fort déplaisant ces derniers temps ! Allons, il avait assez perdu de temps. Désormais, il essaierait de la séduire. Comment ? Il n'en savait trop rien, mais il essaierait.

A travers les bois épais qui bordaient la rivière Wye, Moina se hâtait. Le jour tombait et maintes ombres, préludes à la nuit, tissaient maintenant un lacis bleuté

sur le sol humide. Pressée par une folle envie d'agir contre le destin, Moina se hâtait.

Une fois arrivée, ce fut à peine si elle caressa ses deux chats, Huan et Ellyll, qui miaulaient d'un ton suppliant. Elle se dirigea vivement vers l'endroit où elle rangeait herbes et poteries. Quelques instants durant, elle fouilla fébrilement, puis alluma une chandelle. A la lueur de la flamme, son visage avait une expression grave tandis qu'elle versait chaque ingrédient dans un pot de terre.

Pendant qu'elle s'activait ainsi, son esprit errait, revenait aux jours heureux de son enfance, dans l'île d'Anglesey. C'était au château d'Amlwyck que Moina avait vu le jour et, aujourd'hui encore, il lui suffisait de fermer les yeux pour retrouver maints souvenirs délicieux où elle chevauchait aux côtés de Brian quelque petit poney malicieux. A cette simple évocation un voile de tristesse assombrit son beau visage. Les coutumes du passé disparaissaient peu à peu, et de nouvelles habitudes venaient désormais remplacer celles des peuplades celtes. Oubliés maintenant les secrets d'une civilisation. Il ne restait que quelques témoins, dont Moina, d'un savoir pourtant précieux. Ses connaissances, Moina les tenait de sa mère qui les lui avait transmises avant de rendre l'âme brusquement...

Quelques instants plus tard, devant la hutte, la jeune femme alluma un feu. Dans la nuit venue, elle ôta ses vêtements, tendit les bras vers le ciel et murmura des incantations. Ensuite, sur les cendres chaudes, elle traça grossièrement les silhouettes d'un homme et d'une

femme qu'elle inscrivit dans un cercle, symbole d'une éternité triomphante.

— A l'image de cette représentation magique, sans commencement ni fin, puisse l'amour de Brian Fitzwarren et de Maegan Ruthven durer éternellement. Que ces herbes cimentent leur union pour lui donner la force et la grandeur nécessaires. Que les dieux y veillent !

Une fois cette cérémonie terminée, Moina murmura encore :

— Voilà, Brian et Maegan. Tout est dit. Si vous n'avez pas su reconnaître l'amour qui brûle en vos cœurs, cet enchantement vous délivrera de l'orgueil qui vous enchaîne.

Dès qu'elle eut prononcé ces mots, un sourire flotta sur ses lèvres. Les doigts tremblants, elle dispersa les cendres. Nul ainsi ne pourrait percer le secret de Brian et Maegan !

Plus tard encore, Moina se dirigea vers la source, où les villageois reconnaissants lui apportaient des œufs, de la viande. Moina n'acceptait jamais d'argent et se contentait de ces dons en nature. Ce jour-là ne fit pas exception à la règle, et elle trouva du fromage, du pain, un peu de lait et quelques saucisses qu'elle s'en fut partager avec Huan et Ellyll.

Brian devait maintenant être auprès de Maegan, songea-t-elle encore. A cette idée, un sourire illumina ses beaux traits.

— Tu as déjà trop attendu, Brian. Il est temps que tu découvres le bonheur. Ce n'est que justice !

Hélas ! Moina ignorait qu'à l'instant même où elle prononçait ces mots, Brian Fitzwarren et ses hommes se lançaient à la recherche de la jeune femme...

Brian remit Sirocco aux mains d'un premier palefrenier qui se présenta, puis fila vers le donjon. En chemin, il salua Alan Lockwood, son intendant, qui discutait âprement une question d'argent avec un artisan castillan. Curieusement, Alan Lockwood bredouilla un bonjour à peine compréhensible, baissa les yeux. Brian s'en étonna.

Il partit à grandes enjambées vers ses appartements, se débarrassa de ses gants et appela Griff.

Le serviteur arriva sur le champ et balbutia :

— Me voici, Messire ! Pardon, pardon de ne pas m'être trouvé là pour vous accueillir !

Brian le rassura d'un signe de tête et ajouta :

— Aide-moi à enlever mes bottes, puis demande à Philippe de Normandie de venir me voir. Ensuite, tu diras à Bessie de prévenir ma femme de mon retour. Je ne tarderai pas à lui rendre visite.

Griff baissa la tête, les yeux rivés vers le sol. Il tremblait comme une feuille.

Quelques minutes plus tard, le malheureux sénateur courait avertir Philippe de Normandie qui se restaurait dans la grande salle.

— Sir Philippe ! Sa seigneurie est de retour et vous mande sur l'heure.



— Dieu du ciel ! Je ne l'attendais pas si tôt ! Enfin ! Soyons brave ! Dire que j'ai encore passé toute la journée à chercher Dame Maegan ! A croire qu'elle s'est volatilisée !

Quand il apprit la nouvelle, Brian bondit. Ses yeux gris étincelaient de colère.

— Quand ?

— Nous avons découvert sa fuite hier matin, lorsque Bessie voulut la réveiller.

— Je n'arrive pas à y croire ! Il a fallu qu'on l'aide ! Où est Guy d'Artois ?

— En bas, Messire ! Il se repose. Il n'a pas pu aider Dame Maegan, je vous l'assure. Cette nuit-là, il était en galante compagnie !

Bouleversé, Brian poussa une exclamation rageuse. Il était en proie à une confusion terrible où la colère le disputait à une souffrance affreuse. Pourtant, ce fut d'une voix posée qu'il parvint à demander à Philippe de Normandie :

— Comment avez-vous mené vos recherches ?

— Sachant qu'elle avait pris un canot, nous avons remonté la rivière en direction de Hafod. Personnellement, je me suis dit qu'elle voulait faire ainsi une partie du chemin avant de poursuivre à pied !

— Hmmm ! Telle a été également ma première pensée !

Pourtant, Brian savait pertinemment que son épouse ne se trouvait point à Hafod. Moïna l'aurait averti !

— Philippe, demandez donc à Richard de seller mon cheval et de préparer quelques provisions. Quant à toi, choisis quatre hommes qui nous accompagneront. Nous partirons dès que possible.

Philippe de Normandie acquiesça et gagna la porte. Derrière lui, la voix de Brian Fitzwarren résonnait, glaciale :

— Nous descendrons la rivière cette fois.

Une fois seul, le beau chevalier, le visage déformé par la peine et la colère, déclara :

— En tout cas, je ne reviendrai pas sans elle. Je le jure !

Cette promesse, il la faisait solennellement. Son poing serré en attestait.

## **CHAPITRE 19.**

La nuit allait tomber quand ils trouvèrent enfin le canot. Pris entre des herbes hautes et des roseaux, il flottait doucement. Plein de courage, Stephen du Bois plongea dans l'eau glacée et ramena l'embarcation vers la berge. Là, Philippe de Normandie vint l'inspecter soigneusement. Il remarqua bien quelques taches de sang, mais quelles conclusions en tirer ? Le chevalier l'ignorait. En revanche, l'examen de la corde d'amarrage se révéla hélas ! bien plus... parlant. Il y avait là en effet une mince résille d'or semblable à celles avec lesquelles Dame Maegan retenait ses belles tresses auburn.

Bouleversé, Philippe de Normandie s'empessa de dissimuler sa découverte et releva la tête vers son seigneur, toujours monté sur Sirocco.

— Il n'y a rien, Messire. Continuons, fit-il avec aplomb.

— Tu mens ! Que caches-tu donc ?

Rouge comme une pivoine, Philippe tendit alors le filet en déclarant :

— Oh ! Cela ne veut rien dire, Messire. Allez savoir à qui il appartient.

Ces mots négligents ne trompèrent point Brian qui devint affreusement pâle.

— Cela ne veut rien dire, Philippe ? Que si ! Ma femme n'est plus. Elle a dû sombrer dans la rivière !

— Non, Messire ! Elle n'est point morte, j'en suis certain. Nous allons demander à tous les gens des environs. Dame Maegan est aussi intelligente qu'elle est jolie. Peut-être a-t-elle fait exprès de placer le canot ainsi pour que nous la croyions disparue et abandonnions les recherches.

Brian, cependant, ne s'en laissait pas compter.

— Merci, Philippe. Tu manifestes une très grande gentillesse, mais mon épouse est galloise, et une Galloise n'irait jamais s'aventurer aussi profondément en terre anglaise. De cela, je suis convaincu. Allons, il fait nuit noire maintenant. Nous camperons ici même et regagnerons Striguil dès demain. Quant à moi, je vais faire un tour. A tout de suite.

Il piqua Sirocco et s'éloigna aussitôt.

Trois heures plus tard, quand Brian revint, le cheval était plus que crotté et son cavalier... également. Affolé, Stephen du Bois bondit au-devant de son maître.

— Bouchonne-le bien, Stephen. Je tombe de fatigue ! Tu me réveilleras à l'aube, que nous rentrions à Striguil.

— Entendu, Messire. Mais... vous ne mangez rien ? Il y a du lièvre rôti, du pain, du poisson.

— Non, merci, je n'ai pas faim. Occupe-toi de mon cheval puis repose-toi, mon garçon, la journée a été longue.

Serré dans un gros manteau de laine, Brian s'abandonna à la rêverie. Longtemps le sommeil le déserta, mais sous ses paupières fatiguées roulaient des images de Maegan. Il languissait de son épousé et se lamentait. Son âme au désespoir répétait à l'infini le prénom chéri, symbole d'un amour plus fort qu'il n'avait voulu l'admettre, et dont le destin, aujourd'hui, le privait. Désormais, il avait perdu Maegan... à tout jamais. Oui, perdue !

En quittant le camp, Brian avait filé jusqu'au village le plus proche. Là, il avait interrogé bien des gens. Personne n'avait vu Maegan et Brian allait repartir quand un vieillard, affolé, s'était avancé en tremblant. Oui, il avait vu le canot. La veille à l'aube. Il y avait même aperçu une toute jeune femme endormie...

Qu'avait-il fait ? Il était allé quérir son fils. Malheureusement... une fois de retour, tous deux avaient trouvé le canot... vide ! Sans doute la jeune femme s'était-elle noyée !

La gorge nouée par le chagrin, Brian avait tendu une pièce d'or au vieux bonhomme et s'était éloigné, le cœur amer.

Dans son esprit enfiévré, les paroles fatidiques résonnaient inlassablement : noyée, noyée, noyée.

Horribles mots qui martelèrent son retour vers le camp et ses chevaliers. Là, dans la nuit froide, le fief Brian Fitzwarren avait pleuré. Il avait pleuré son amour

disparu au royaume de l'onde, son amour parti rejoindre un homme nommé Bevan.

Maintenant, dans le silence de la nuit, il serrait les poings sur un désespoir inouï, fermait les paupières sur une réalité de cauchemar. Plus tard, cependant, il céda au sommeil et un rêve étonnant vint le hanter.

Au hasard des longs couloirs de la mort, Brian progressait à la recherche du maître de l'éternité. Quand il finit par le trouver, l'autre, un rictus aux lèvres, l'attendait... sabre à la main. Longtemps, Brian lutta avec sur son heaume les couleurs fulgurantes de l'amour tout-puissant. Longue lutte infernale et terrifiante, interminable aussi quand, par chance, Brian parvint à passer son ennemi au fil de l'épée. L'autre aussitôt se métamorphosa en poussière et céda la place à une vision rayonnante : Dame Maegan... et père Dominique!

Il poussa un cri de bonheur. Stephen, à son tour, s'exclama :

— Seigneur ! Vous dormiez ? Un cauchemar ? Pardonnez-moi de vous avoir éveillé !

— Tu as bien fait, Stephen. Rassuré, le jeune écuyer ajouta :

— Messire, il y a là du pain et un peu de viande. Voulez-Vous déjeuner ?

— Tout à l'heure, mon garçon, tout à l'heure. Encore sous le coup de l'émotion, il déclara :

— Elle n'est pas morte, Stephen ! Je le sais ! Mon rêve me l'a dit. J'ai vaincu le Prince des Ténèbres ! Or qui triomphe jamais de pareil ennemi ? Illusion, me diras-tu ?

Peu importe ! Sa mort aussi n'est qu'une illusion ! Je le prouverai.

Les yeux fous, il prit Stephen à témoin.

— Dis-moi, que crois-tu ? Est-elle morte ?

Stephen pâlit. Son maître perdait-il la tête ?

— Non, Me... ssire ! Bien sûr qu'elle... n'est pas morte ! Euh... quand partons-nous ?

Au même instant survint Philippe de Normandie, inquiet de la tournure que prenaient les événements.

— Seigneur, regagnons-nous Striguil ou poursuivons-nous les recherches ? demanda-t-il.

— Je poursuivrai les recherches. Seul ! Vous autres, en attendant mon retour, vous veillerez sur Striguil.

— Vous êtes bien décidé à poursuivre les recherches, Messire ? insista Philippe de Normandie.

— Oui. Tant que je n'aurai aucune certitude.

— En ce cas, je dois vous avertir...

Pétrifié d'inquiétude, Philippe de Normandie bredouillait :

— Avant notre départ... Bessie est venue me... parler. Dans la crainte de votre colère, elle m'a chargé de... de vous prévenir... De l'avis de Bessie, Dame Maegan... porterait en son sein... un enfant. Vous voyez-  
donc que...

— Je comprends, Philippe. N'en dis pas davantage.

Philippe de Normandie, confit de respect, s'inclina :

— Que Dieu vous accompagne, Messire. Puissiez-vous revenir bien vite en compagnie de votre épouse !

Longtemps, Brian demeura figé sur place, le cœur battant à tout rompre. Un enfant ! Pourquoi lui fallait-il apprendre maintenant qu'il avait perdu en même temps sa femme et son enfant ?



## **CHAPITRE 20.**

Un lourd voile d'incompréhension semblait peser sur le cerveau engourdi de Maegan.

Malgré tous ses efforts, la jeune femme ne parvenait point à retrouver le fil de la réalité.

Pourtant, des voix résonnaient à ses oreilles, des sensations désagréables l'effleuraient...

— Regarde, Carlo, là, accroché à sa ceinture !

— Oui, je vois ! Passe ton couteau, Miko. Vite ! Elle ne va pas tarder à se réveiller.

— Tu me prends pour un idiot ! Je vais le couper moi-même.

Maegan émit de faibles protestations qui demeurèrent sans effet tandis que des mains impatientes tiraient sur sa ceinture.

— Non, je vous en prie ! souffla-t-elle.

Elle essayait de repousser les importuns, mais un petit sifflement admiratif s'éleva.

— Hé ! Tu as vu ses bijoux ?

— Incroyable ! Jamais je n'en ai vu d'aussi beaux ! Dis, Carlo, la moitié me revient. C'est moi qui l'ai aperçue le premier au milieu des roseaux.

— Oui, mais c'est moi qui me suis jeté dans l'eau glacée pour la ramener ! Sincèrement, tu ne mérites qu'un quart du butin !

— Voleur ! Tu vas voir de quel bois je me chauffe !

— Voleur ? Non mais, pour qui te prends-tu ?

A ce point-là de leur dispute, Carlo et Miko se regardèrent et pouffèrent de rire, puis Miko ajouta :

— Maintenant, dépêchons-nous ! J'imagine que ce maudit serf est parti chercher de l'aide. Il risque de revenir d'un instant à l'autre.

— Attends ! La bague ! Aide-moi à la lui ôter.

— On n'a pas le temps ;

— Carlo ! Miko ! Où êtes-vous ?

A ce moment précis surgit une vieille femme étrange dont la lourde chevelure blanche encadrait un visage très brun éclairé par de grands yeux noirs.

Devant son expression sévère, les deux voyous baissèrent la tête, penauds.

— Brigands ! Dire que vous êtes mes petits-fils ! D'où vient cette jeune fille ? Répondez-moi, et vite !

— Nous... l'avons trouvée au milieu de la rivière, grand-mère Rahana.

— Oui, ajouta Carlo. Elle était inconsciente et, à la taille, elle portait cette aumônière pleine de pièces d'or

et de bijoux ! Grand-mère, ce n'est pas grave ! Elle doit en avoir beaucoup !

— Malheureux ! Regardez cette enfant ! Il ne s'agit pas d'une fille de riches ! Avez-vous remarqué ces mains abîmées par le travail ?

— Si elle est pauvre, pourquoi se promène-t-elle avec pareille fortune ? Si tu as raison, grand-mère, c'est qu'elle a volé tous ces trésors ! En ce cas, elle n'est pas meilleure que nous.

— Oh ! Quand cesserez-vous de vous conduire en voyous ? La triste fin de vos parents ne vous a donc pas servi d'exemple ? Amenez cette jeune femme jusqu'à la roulotte. Qui sait, peut-être la suit-on ?

A contrecœur, Rahana se détourna du jeu superbe des flammes et répondit à sa petite-fille :

— Que vois-je dans les flammes, Zénia ? Des choses ! Des visions étranges... Toi aussi, tu en verras quand le temps sera venu de prendre ma place, mon enfant ! Pour l'instant, tu n'as pas à t'inquiéter. Tu portes sur ta peau la marque sacrée qui frappe ma propre peau et celle de ma grand-mère. Tu hériteras du don. Mais patience...

Zénia, cependant, boudait. Ce discours l'ennuyait. Elle voulait tout, tout de suite, et la vieille Rahana lui paraissait sévère, austère. L'âme capricieuse de la jeune fille se révoltait contre le pouvoir de Rahana d'autant que la vieille femme lui avait déjà choisi pour futur époux ce mouton bêlant, cette, limace de Ramon. De cet

endormi, Zénia ne voulait pas. La belle n'avait qu'un désir : il avait nom Rojo. Rojo aux yeux de braise qui, l'œil plein de passion, la contemplait depuis l'autre bout du pré...

Frémissante, Zénia céda vite à cet appel silencieux.

— Grand-mère, je vais jeter un coup d'œil sur la malheureuse qui est dans la roulotte ! Peut-être a-t-elle besoin de quelque chose ?

Sans méfiance, Rahana acquiesça et Zénia s'éloigna en ondulant des hanches.

Quelques minutes seulement s'étaient écoulées quand les deux amants se retrouvèrent au fond des bois, roulèrent sur une couche de feuilles crissantes... Zénia ne pouvait se passer de Rojo...

Quand Maegan reprit conscience, un instant de panique l'envahit. Où se trouvait-elle ? Une lourde pénombre l'enveloppait et l'odeur des lieux parlait d'ail et d'herbes séchées dont elle ignorait le nom. Quant à l'incessant mouvement qui la faisait brinquebaler d'un bout à l'autre de sa couche, il avait cessé. L'avait-on descendue d'une roulotte pour l'installer dans quelque hutte ? Maegan n'en savait trop rien. Certes, elle se souvenait des mains qui l'avaient délestée de son aumônière, de hennissements de chevaux, de cliquetis curieux... d'un visage très brun aussi. Machinalement, elle se tâta le crâne, grimaça de douleur. Des larmes lui montèrent aux yeux. Où était-elle ? Elle n'en avait pas la moindre idée !

Quand elle s'éveilla à nouveau, il faisait grand jour et Maegan constata qu'elle se trouvait dans une sorte de caravane joliment décorée de châles et de broderies ; sur les cloisons de bois on avait dessiné des oiseaux, des fleurs multicolores et même de mystérieuses créatures. Jamais encore Maegan n'avait vu décor plus étrange !

Désireuse d'en découvrir davantage, elle se releva sur son lit de fortune, s'assit... frémit. Un vertige terrible la prenait qu'elle finit néanmoins par surmonter. Pleine d'un courage remarquable, elle se leva, gagna en titubant la porte, puis descendit précautionneusement quelques marches.

Cet effort accompli, elle dut se rendre à l'évidence : ses forces la trahissaient. Désespérée, elle examina les environs... Alentour, des roulettes identiques à la sienne formaient un cercle. Devant elle, un groupe de gens, des Bohémiens apparemment, discutaient autour d'un feu de bois. Parmi eux, Maegan reconnut la vieille femme qu'elle avait aperçue au hasard de son sommeil cauchemardesque.

Celle.-ci dut sentir qu'on l'observait. Elle releva la tête et sourit.

— Viens !

Maegan s'approcha d'un pas hésitant tout en s'effrayant du regard insistant d'un jeune homme au sourire insolent.

— Ne t'occupe pas de Rojo ! fit la vieille. Ici, tu es en sûreté. Nous sommes des amis, des parias comme toi.

Intriguée, Maegan répéta :

— Des parias ?

— Oui, de toute éternité, l'on a méprisé les gens de ta race et de la mienne. Mais ne t'inquiète pas, tu peux rester avec nous aussi longtemps qu'il te plaira.

Devant l'étonnement de la jeune femme, la vieille Rahana partit d'un grand éclat de rire. .

— Allons, ton secret, je le connais, ma belle ! Voistu ces deux voyous ici présents, Carlo et Miko ? Ce sont mes petits-fils et les dignes fils de leur père qui a fini pendu au bout d'une potence française. Eh bien, ce sont eux qui t'ont découverte au milieu de la rivière, ce sont eux qui t'ont dépouillée de tes bijoux et de ta bague. A peine ai-je déchiffré l'inscription qui y est portée que j'ai compris tes origines, mon enfant, mais n'aie crainte ! Tu ne risques rien. Juifs et gitans souffrent depuis trop longtemps pour que nous te dénoncions. Tu pourras même, si tu le désires, voyager en notre compagnie pour quitter l'Angleterre et la loi de ce terrible Edouard. Une fois sur le continent, tu seras sauvée. Pour l'instant, nous ferons route vers Hereford où nous passerons les fêtes de All Hallow. Il y aura une très grande foire. Ensuite, nous gagnerons Douvres et la France ! A toi la liberté !

Affolée, Maegan ouvrit la bouche pour protester... et se reprit.

— Merci beaucoup, madame, fit-elle d'une voix timide.

— Appelle-moi Rahana, mon enfant.

Elle avisa une écuelle, une cuillère et les passa à la jeune femme en disant :

— Depuis deux jours, tu n'as rien pris sinon du potage. Il est temps de manger, mon petit. Au fait, comment t'appelles-tu ?

Maegan, les yeux rivés sur le ragoût de lièvre aux lentilles et aux navets, n'eut pas le temps de répondre; Déjà, la vieille poursuivait :

— Inutile d'en savoir trop sur ton compte. Ici, tu seras Rubia !

Docile, Maegan baissa la tête. Une terrible sensation de faim la taraudait. Elle attaqua son plat quand elle perçut le poids d'un regard posé sur elle : Rojo ne cessait de la dévisager. L'espace d'un instant, elle fut tentée de réagir, de le tancer vertement. Hélas ! Une telle attitude convenait à Maegan de Striguil, pas à Rubia.

## **CHAPITRE 21.**

A peine eut-elle aspergé son visage que Maegan frissonna. Comme il faisait froid ! songea-t-elle en accélérant le rythme de ses ablutions matinales.

A quelques mètres seulement, sur les berges de la rivière couvertes de gelée blanche, se tenaient les Bohémiennes grosses d'un enfant. La coutume voulait en effet qu'elles aillent se laver à l'écart du groupe, et Maegan, secrètement ravie, avait souscrit de fort bonne grâce à cette pratique. Hormis Rahana, nul ne lui montrait la moindre sympathie. La jeune femme préférait donc rester seule le plus souvent possible.

Cet esseulement ne l'avait cependant pas empêchée de découvrir peu à peu les coutumes de la communauté gitane. N'y avait-il pas trois semaines maintenant qu'elle voyageait en compagnie des Bohémiens ?

Au début, leur mode de vie lui avait serré le cœur, mais plus maintenant. Maegan avait compris qu'ils ne pouvaient se conformer à un autre style d'existence : ils aimaient l'errance et la vie au grand air.



Jamais ils ne campaient longtemps au même endroit. En général, la durée de leur halte dépendait de la chasse. Pour l'heure, néanmoins, le clan se hâtait de gagner son campement d'hiver avant que les premières neiges ne fassent leur apparition. D'après ce que Rahana lui en avait dit, Maegan pensait que ce campement se situait aux abords immédiats de Londres où d'autres groupes de gitans se rassemblaient en attendant les beaux jours.

Qu'ils semblaient loin, ces beaux jours, se dit Maegan en se serrant frileusement dans un tissu épais. Pour l'instant, mieux valait se sécher et affronter la réalité presque hivernale.

Forte de cette résolution, Maegan revint vers le camp et passa devant le feu où la très belle Zénia surveillait la cuisson du déjeuner.

— Catin ! Va-t'en, retourne chez les tiens ! Tu n'es pas des nôtres !

« Si seulement je le pouvais ! » songea Maegan tout en ignorant la jeune femme. L'hostilité de Zénia, tout simplement motivée par la jalousie, lui importait moins que son impuissance à fuir. Maegan était désormais prisonnière de la gentillesse de Rahana, du mensonge qui faisait d'elle une juive, et... d'un fait purement géographique ! Peu à peu, le clan s'était enfoncé en terre anglaise : la marge de manœuvre de Maegan était donc fort réduite !

La jeune Galloise s'efforçait néanmoins au calme, se répétait que la situation aurait pu être pire !

N'avait-elle pas récupéré ses biens ? Rahana les lui avait remis en expliquant :

— Les Gitans ne dépouillent ni leurs proches ni leurs amis, Rubia !

Depuis, Maegan voulait croire que cette fortune l'aiderait peut-être à monnayer sa liberté.

Parfois, elle avait failli avouer la vérité à la vieille femme. La crainte l'avait retenue. Rahana ne, risquait-elle pas de la rejeter ?

Que faire ? Cette simple question lui arracha un soupir. Comme la vie lui paraissait morose. Elle y songeait tout en pliant un magnifique édredon de duvet d'oie qui, chaque nuit, l'abritait du froid tandis qu'elle reposait avec pour ciel de lit la voûte céleste constellée d'étoiles ! Combien de fois n'avait-elle pas rêvé à Brian, à ses bras chauds et puissants... Souvent aussi, le sommeil l'avait fuie, car la peur la harcelait. La haine de Zénia était en effet si manifeste que Maegan s'attendait au pire. Follement éprise de Rojo, la belle Bohémienne ne supportait pas l'intérêt que ce dernier manifestait à l'égard de cette maudite étrangère. Dieu sait pourtant que Maegan avait tout fait pour le décourager !

Aujourd'hui encore, tandis qu'elle sortait de sa caravane, il lui jeta un regard provocant, lourd de sous-entendus qu'elle ignora. Malheureusement, Maegan ne se méfia sûrement pas assez. Il lui fallait regagner la rivière, et elle y retourna en passant par le bois...

A peine se trouva-t-elle sous le couvert des arbres que Rojo surgit, la prit par les épaules et l'obligea à lui faire face. Dans ses prunelles de braise luisait un feu

dangereux. Maegan le vit, remarqua également sa respiration haletante...

— Lâchez-moi ! dit-elle.

Le jeune garçon partit d'un rire très rauque.

— Je ne te plais pas ? En ce cas, dis-moi à quoi ressemble le père de ton enfant ?

Maegan ne chercha pas à se justifier, à expliquer.

— Et Zénia ? fit-elle. Elle vous tuerait si elle savait !

— Zénia ? Non ! Zénia ne fera jamais de mal à Rojo ! Je suis son seul et unique amour ! Je sais lui plaire et la rendre heureuse comme je pourrais te plaire...

Il la serra contre lui, mais Maegan se débattit.

— Non ! Rahana ! Rahana !

Quelques secondes plus tard, le clan survenait en courant. Parmi les Bohémiens présents, Rahana et Zénia. Zénia dont les yeux lancèrent des éclairs quand elle vit l'apparence échevelée de Maegan. Pourtant, malgré sa colère, elle ne dit mot et attendit que le clan s'asseye autour des deux antagonistes.

D'une voix impérieuse, Rahana pria Maegan de raconter ce qui s'était passé, et la jeune femme s'exécuta.

Elle avait tout juste fini de narrer l'incident que Zénia bondit et lança d'un ton sifflant :

— Elle ment ! J'ai bien vu la manière dont elle regardait les hommes du clan ; Rojo en particulier ! Le pauvre n'est pas à blâmer, c'est elle qui l'a provoqué ! Grand-mère, c'est elle qui devrait être punie ! La

faiblesse d'un garçon s'explique aisément. C'est la nature qui parle, mais elle a cherché à le séduire. Chasse-la, grand-mère, je t'en prie ! Chasse-la.

L'œil fou, elle rejeta en arrière ses splendides cheveux de jais tandis que Rahana se relevait et marchait sur sa petite-fille.

Elle contempla alors la belle Zénia d'un regard plein de tristesse et déclara :

— Tu le défends encore alors qu'il vient de te trahir ! Sans doute est-ce la preuve que vous êtes faits l'un pour l'autre ! Pars, Zénia ! Va-t'en avec ton amant adoré. Crois-tu que je n'avais rien remarqué de votre manège ? Me prenais-tu pour une aveugle ? Allons, je te renie, ma petite-fille ! Va-t'en ! Disparais de ma vue !

Elle se tourna vers Rojo et ajouta :

— Quant à toi, prends ta roulotte et emmène-la. Vous êtes bannis du clan !

— Mais, grand-mère ! s'écria Zénia. Je dois te succéder ! Tu ne peux m'exclure de la communauté. Je t'en prie, pardonne-moi...

Affolée, elle se jeta aux pieds de Rahana, l'implora, la supplia. Elle se rendait compte de son erreur, de sa folie. Trop tard, hélas !

Rahana, les yeux humides, ne céda pourtant point.

— Va-t'en, répéta-t-elle.

Puis elle prit à partie les deux frères de Zénia.

— Que cet exemple vous serve de leçon, mes enfants.

Sur ce, elle prit Maegan par le bras et s'éloigna tandis que, les prunelles pétillantes de rage, Zénia se relevait en disant :

— Viens, Rojo, partons. Mais cette fille nous le paiera ! Oui, nous nous vengerons.

Quelques minutes plus tard, le couple maudit quittait le campement.

Bouleversée, Maegan passa la matinée à préparer le repas, à veiller sur les enfants de Rosa partie ramasser des baies et des noix. La compagnie des petits, tendres et chaleureux, sut l'apaiser. Ensemble, ils jouèrent longtemps, puis un terrible vacarme fit diversion. On se précipita...

Une roulotte arrivait, accueillie avec des transports de joie. Un homme sortit un tonneau de bière, les femmes s'empressèrent de préparer davantage de pain, et une atmosphère de fête envahit les lieux.

La nuit tombait quand on alluma de grands feux. Les jeunes femmes passèrent leurs plus beaux atours et leurs plus riches bijoux. On apporta également les instruments de musique, et de nombreux Bohémiens se mirent à danser au son des flûtes, tambours, tambourins et cymbales.

Assise aux côtés de Rahana, Maegan ne perdait rien du spectacle. Des souvenirs lui venaient et elle évoquait, le cœur serré, cette nuit émouvante où, à Hafod, elle avait dansé avec Brian déguisé en ménestrel. Elle revoyait encore ses grands yeux gris ; sa voix mélodieuse résonnait à ses oreilles...

Cette nuit-là, elle eut du mal à trouver le sommeil. Allongée sous son édredon, elle observait du coin de l'œil Rahana qui attisait le feu. Au loin, des cris fusaient. Sans doute, quelques hommes heureux de boire un dernier gobelet de bière...

Ensuite, Rahana vint s'allonger à ses côtés. Longtemps l'une et l'autre gardèrent le silence, jusqu'au moment où la vieille femme déclara :

— Les flammes me livrent souvent d'étranges visions, Rubia ! Ce soir, c'est toi que j'ai aperçue au creux du feu !

Emue, Maegan sourit dans l'ombre. Quelles drôles de lubies avait Rahana !

— C'est vrai ? Et qu'avez-vous vu, grand-mère ?

— Toi, ma belle, toi. Tu courais, courais à toutes jambes dans la neige immaculée. A tes trousses un cheval, un étalon plus rapide que les vents des déserts d'Arabie ! Sous ses sabots grondait le tonnerre ! De ses yeux jaillissaient des éclairs ! Et de ses naseaux sortait une épaisse fumée blanche ! Quant à sa queue et à sa crinière, elles étaient d'or pur sur une robe fabuleusement blanche. C'était toi que cet animal magique poursuivait !

— Et... je lui échappais ?

Maegan posait cette question d'une petite voix tremblante. L'émotion la submergeait. Ce beau destrier ne ressemblait-il pas à Sirocco ?

— Je l'ignore, mon petit. Les flammes ne m'en ont rien dit. Souviens-toi simplement des paroles de Rahana, et méfie-toi !

Maegan avait toujours méprisé les prophéties. Aujourd'hui, cependant, les paroles de Rahana la troublaient. Que fallait-il en penser ?

Cette nuit-là, elle eut encore plus de mal que d'habitude à trouver le sommeil.

## **CHAPITRE 22.**

Quand Brian descendit de cheval, il titubait. Maître et monture paraissaient en piteux état. Depuis trois semaines, en effet, ils avaient parcouru le pays sans relâche, du nord au sud et d'ouest en est. Durant près de quinze jours, Brian avait gardé bon espoir, persuadé qu'il allait retrouver sa Maegan au détour d'une sente, au-delà d'une crête de collines. De temps à autre, il s'était même interrogé : quel visage Maegan lui offrirait-elle ? Un visage sourire ou un visage colère ?

Hélas ! Au fil des jours, la désespérance lui était venue, et il se demandait à présent s'il n'avait pas vécu d'un leurre. Maegan avait-elle péri dans les eaux de la Wye ?

En cette veille de All Hallow, il avait cependant poussé son cheval jusqu'à la bonne ville de Hereford, et le maire, malgré sa surprise de le trouver en si triste équipage, l'accueillait avec cordialité.

— Bonsoir, votre seigneurie ! Vous semblez avoir eu un voyage éprouvant. Me ferez-vous l'honneur de souper chez moi ? Ma femme et moi en serions très flattés...



— Merci beaucoup de cette invitation, maître Walker. Tout l'honneur est pour moi ! Mais que de monde en votre cité !

Le bonhomme de maire acquiesça.

— Oui: Chez nous, nous marquons All Hallow par une grande foire et la participation cette année a dépassé toutes nos espérances. Jamais je n'ai vu autant de marchands réunis dans nos murs. Pour nous, c'est la prospérité, et pour vous aussi, messire. Donnez donc les rênes de votre cheval à mon serviteur. Il va s'en occuper. Nous marcherons jusqu'à ma demeure.

Les deux hommes se mirent en route. Brian, le pas lourd, progressait comme un être rompu de fatigue, ployé sous le faix du destin. Sa vieille blessure le tourmentait.

Quand ils arrivèrent à hauteur de la place principale, Brian remarqua la foule éclairée par des torches de résine qui ponctuaient les rues d'ordinaire très sombres. Puis une odeur alléchante de massepain et de viande rôtie vint lui agacer les narines. La faim alors, sensation presque publiée durant ces jours de recherches fébriles, le rappela à l'ordre. Il dut admettre l'évidence : il était littéralement affamé. Il en tremblait.

Nullement conscient des émois de son seigneur, le maire demandait :

— Quel bon vent vous ramène à Hereford si tôt après votre dernière visite ? '

A contrecœur, Brian avoua la vérité :

— Voici plus de trois semaines que mon épouse a disparu de Striguil. Dès lors, je n'ai cessé de la chercher !

— Dieu ! s'exclama le maire. Je comprends votre désarroi. Que ferais-je sans ma Félicité ?

A cette idée, le bonhomme se signa précipitamment.

— Que puis-je pour vous aider, messire ? L'espace d'un bref instant, Brian hésita.

— Tout bien pensé, nous poumons peut-être diffuser le signalement de ma femme auprès des nombreux marchands installés dans l'enceinte de votre ville. Un crieur pourrait s'en charger et qui sait ? Peut-être quelqu'un aura-t-il aperçu Dame Maegan ?

— Entendu, messire. Ce sera fait. Tenez, voici ma demeure. Entrez, je vous prie.

Brian s'exécuta. Bientôt, il saluait Dame Félicité. L'épouse du maire, fort accorte et dodue comme une caille, présentait des traits réguliers et charmants. Elle l'accueillit avec beaucoup de gentillesse.

— Asseyez-vous, seigneur ; mettez-vous à l'aise. Dans un instant, les serviteurs vous apporteront de l'eau afin que vous puissiez vous rafraîchir.

Une heure plus tard, lavé et rasé de près, Brian s'installait à la table de ses hôtes. Le dîner fut grandiose. On apporta en effet chapon et canard, lièvre et pigeon, ainsi que des douceurs dont un flan succulent, de la crème teintée au safran et semée d'amandes émondées, des tartes aux prunes et aux mûres. Brian mangea de

tout avec un bel appétit jusqu'au moment où, rassasié, il releva la tête et adressa un sourire gêné à son hôtesse.

— Pardon, madame. Il y a bien longtemps que je n'ai pas fait pareil festin. Votre table est... somptueuse !

Ravie du compliment, Félicité Walker éclata de rire.

— Que d'embarras, messire ! Voyons, j'ai eu grand plaisir à vous voir manger ainsi ! Quel meilleur éloge pour une maîtresse de maison ? Un peu plus de vin, seigneur ?

Très touché, Brian la remercia et tendit son gobelet avant de se tourner vers son hôte.

— Et pour le crieur...

— Je m'en suis déjà occupé, messire. À l'heure qu'il est, tous les marchands présents connaissent le signalement de Dame Maegan. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à attendre la suite des événements.

— Merci beaucoup... À votre santé, maître Walker... À la vôtre, Dame Félicité.

Ses hôtes s'empressèrent de lui retourner la politesse, mais Brian gardait les yeux rivés sur le feu de la cheminée. Il n'avait qu'une pensée : Maegan. Et son âme, inlassablement, soupirait après la jeune femme.

En ce premier jour de novembre, Rahana, de fort mauvaise humeur, ne cessait de presser les chevaux.

La foire de Hereford avait commencé le matin même et il restait encore un bon bout de chemin à

parcourir. La vieille femme, agacée, levait le fouet, excitait de la voix les bêtes fatiguées.

Ces derniers jours, la malchance s'était acharnée sur le clan. L'un des attelages avait rompu une roue au beau milieu d'une voie étroite. La caravane s'en était trouvée bloquée. Pour réparer, Rahana avait dépensé des trésors d'énergie afin que les hommes accélèrent l'allure, mais en vain. On ne bousculait pas un gitan. Il prenait son temps. Rahana, qui désirait vendre quelques chevaux, ne cessait de remâcher sa colère.

Assise aux côtés de la vieille dame, Maegan ne s'inquiétait pas outre mesure. Elle rêvait aux années passées, aux heures de fête à Hafod en compagnie de ses parents..:

Comme ce temps-là lui semblait loin, désormais ! Comme elle se sentait seule ! Brusquement, Brian lui manqua comme lui manquaient leurs nuits de bonheur !

Un soupir lui échappa.

Rahana, qui se méprenait sur le sens de cette plainte, chercha à la rassurer:

— Allons, seulement deux lieues et nous arriverons à Hereford !

Maegan sursauta. Hereford ! Brian n'avait-il pas prononcé ce nom-là à plusieurs reprises ? Depuis leur mariage, ne s'était-il pas rendu au moins deux fois dans cette cité ? Intéressée, elle ouvrait grands les yeux...

Une heure plus tard, la caravane faisait halte au bord d'un ruisseau. Aussitôt tout le monde se prépara à

aller en ville. Emportée par la fièvre générale, Maegan courut jusqu'à Rahana et la supplia :

— Rahana, s'il vous plaît ! Laissez-moi suivre les autres !

Malheureusement, la vieille demeura intraitable.

— Non, mieux vaut que tu restes ici avec moi, Rubia. Ton teint est beaucoup trop pâle. On te remarquerait immédiatement. Viens m'aider à préparer les lapins que Miko nous a rapportés.

Maegan resta donc au camp avec quelques vieilles femmes et de jeunes mères qui allaitaient encore...

Malgré la douce chaleur de sa couche, Maegan n'arrivait pas à trouver le sommeil. Elle avait pourtant passé une journée épuisante. Rahana y avait veillé... Maegan cependant songeait à ses proches, à son époux, et se demandait si elle reverrait jamais ces êtres chers :

La lune, à demi cachée sous de lourds nuages, signe de pluie aux yeux des Bohémiens, diffusait une pâle lueur, composant des jeux d'ombre impressionnants.

Un bruit violent attira soudain l'attention de la jeune femme. Sans doute quelqu'un revenait-il de la foire ? Pourtant, Maegan ne distingua personne.

Au bout de quelques instants, elle se pelotonna à nouveau sous l'édredon... Brusquement, une main se posa sur sa bouche, la bâillonna. Elle ne put pousser le moindre cri. On la soulevait de terre... Toujours roulée dans sa couverture, Maegan se trouva emmenée sur l'épaule d'un agresseur inconnu qui finit par la jeter sur une surface de bois dur. Elle entendit des portes se

fermer et... se rendit compte qu'elle avait échoué dans une roulotte ! Au même instant, le rire de Zénia retentit.

— Alors, la belle est prise !

D'un geste brusque, elle découvrit Maegan.

— Il est temps de rompre le jeûne de la nuit ! Un sourire aux lèvres, elle tentait de pousser une cuillère de bois entre les lèvres de Maegan qui résistait de toutes ses forces.

— Rojo, aide-moi ! Notre chère Rubia refuse de goûter le doux breuvage que j'ai préparé spécialement à son intention.

Rojo vint prêter main-forte à la belle Zénia, et les deux crapules obligèrent la jeune femme à avaler l'affreuse boisson.

— Bravo ! fit ensuite Zénia.

Tout en riant, elle pinçait méchamment le bras de Maegan.

— Et ce n'est pas tout ! Attends un peu que l'on te remette aux mains de ce seigneur qui ne cesse de chercher sa servante en fuite ! On verra si tu feras encore la fière ! N'est-ce pas, Rojo ? Allez, en route !

Tous deux pouffèrent de rire et, quelques instants plus tard, la roulotte s'ébranlait.

Allongée à l'arrière, Maegan réfléchissait. Malgré les secousses et le douloureux malaise qu'elle en éprouvait, la jeune femme se refusait à envisager le pire. Elle saurait échapper à ces fripouilles. Ils ne l'avaient pas attachée... Ils s'en repentiraient !

Une éternité s'écoula avant que la roulotte ne s'arrête. Maegan, sur le qui-vive, tendait l'oreille. Elle perçut des bruits étouffés, le cliquetis de pièces d'or qui changeaient de main. Enfin, arriva le moment qu'elle attendait !

Rojo entra dans la roulotte, souleva Maegan qui ne bougea pas un cil puis, une fois dehors, la jeta à terre sans ménagement.

Personne n'eut le temps de réagir que Maegan s'était déjà relevée. Vive comme l'éclair, elle filait droit devant elle, vers ce pré nappé de givre... ce pré d'une blancheur immaculée...

Dans l'aube fragile, l'endroit prenait un aspect féérique, irréel. Folle de terreur, elle courait à perdre haleine.

Devant ses yeux affolés, elle distinguait l'ombre noire d'un bosquet. Havre de paix où elle aurait peut-être le loisir de se cacher...

Elle courait toujours et, dans sa poitrine, son cœur battait si violemment qu'elle croyait entendre les sabots d'un cheval au galop marteler...

Marteler ! Mue par une impulsion irrésistible, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçut la silhouette effrayante d'un grand coursier blanc qui fonçait sur elle...

Sous ses sabots grondait le tonnerre, de ses yeux jaillissaient des éclairs, et de ses naseaux sortait une épaisse fumée blanche !

Affolée, elle rêva d'une prière, d'une incantation fabuleuse susceptible de la sauver. Hélas la terre tremblait maintenant à mesure que le cheval approchait.

Elle sentit même son souffle chaud sur sa nuque, puis une main lui enserra la taille et elle fut soulevée déterre...

Quand enfin elle osa dévisager le cavalier qui l'emportait, son cœur bondit dans sa poitrine. Devant ses yeux se dessinait le beau visage triste de son époux !

Au bord des larmes, ni l'un ni l'autre ne savait comment réagir, ils ne dirent mot. Le temps de l'émotion s'effiloça et chacun entreprit de rebâtir ces fables absurdes où l'on soupçonne l'autre du pire. Elle le crut furieux, il la crut déçue. La colère les envahit, chassa l'élan de joie qui un instant plus tôt les bouleversait.

Il se fit sévère :

— Je devrais prendre des mesures...

Il cherchait ses mots.

— Trois semaines durant, je vous ai cherchée inlassablement. J'ai parcouru tout le comté de Gwent, et maintenant celui de Hereford dans l'espoir de vous retrouver pendant que vous erriez en compagnie de quelques Bohémiens. Est-ce pour partager leur errance que vous m'avez quitté, madame ?

Il présentait un visage si fermé que Maegan y déchiffra de l'hostilité. Alors, sarcastique elle déclara :

— Je suis désolée de vous avoir été un tel fardeau, seigneur. Pourquoi ne me renvoyez-vous pas dans ma



famille ? Ne seriez-vous pas plus tranquille ? Il eut un sourire amer et répondit :

— Jamais, ma mie, jamais ! Qu'en est-il de votre parole donnée ? de votre honneur ? Tant pis pour vous, je vous obligerai à respecter vos engagements solennels. Vous resterez mon épouse jusqu'au printemps, que cela vous plaise ou non !

Ils chevauchèrent quelque temps sans plus échanger un mot, puis Brian, dévoré de curiosité, finit par demander :

— Comment vous êtes-vous mêlée à ces Bohémiens ?

Brièvement, elle le lui raconta et termina son récit en disant :

— En vérité, votre bague m'a sauvé la vie. Rahana m'a crue juive et a cherché à me protéger plutôt qu'à me nuire. Mais vous, seigneur, comment avez-vous réussi à me retrouver ?

— Le crieur de Hereford a donné votre description en place publique. Rojo, le Bohémien, s'est alors manifesté. Il affirmait savoir le lieu de votre retraite. Nous sommes donc convenus d'un prix, d'une sorte de rançon si vous préférez.

— Et à combien se montait ce marché ?

— Dix shillings d'argent.

— Dix shillings ! J'aurais imaginé valoir davantage.

— A mon avis, c'est déjà bien assez ! fit Brian en éclatant d'un rire franc.

Outrée, elle fit mine de sauter de cheval. Naturellement, Brian l'en empêcha et la serra plus fort contre lui. Ce simple geste les perdit. Aussitôt, le désir les brûla.

Brian arrêta son destrier, mais Maegan, qui avait deviné ses intentions, cria :

— Non, seigneur ! Non !

Ces protestations furieuses s'évanouirent bientôt, remplacées par des gémissements de plaisir. Il suffit d'un lit de feuilles pour leur tisser une couche divine, et, là, sous le couvert des arbres, ils retrouvèrent une folie qui n'appartenait qu'à eux.

Prisonnière de ces bras puissants, Maegan soupirait. Comme elle avait langui de son époux et de cette incroyable passion qui les jetait l'un vers l'autre ! Comme elle avait rêvé de cet instant, de ces retrouvailles ! Et voilà que la réalité dépassait ses songes les plus fous !

Quand le plaisir les foudroya, que le calme vint poser sur leurs corps mêlés sa main apaisante, Maegan dut se rendre à l'évidence : elle aimait son mari. Elle l'aimait passionnément. Hélas, elle ne pouvait lui avouer ses sentiments ! Une crainte souveraine l'en empêchait. Ne risquait-elle pas de s'exposer à d'inutiles souffrances ?

Elle garda donc le silence et s'abandonna simplement à la douceur de leur étreinte.

La ville de Hereford bruissait d'animation. C'était un endroit bien plus peuplé que Striguil, et plein de charme.

Les ruelles accueillait maintes échoppes dont les enseignes flottaient joyeusement au vent léger. Les habitations, elles, étaient en pierre, en bois ou même en torchis. Enfin, les marchands venus tout spécialement pour la foire n'avaient pas encore plié bagage, et il restait de nombreux étals où Maegan aperçut velours, soies, fourrures et draps, épices et vins. Un peu plus loin, la jeune femme vit même des acrobates et des jongleurs ainsi que quelques Bohémiens appartenant au clan de Rahana.

Malheureusement, Brian ne voulait pas s'arrêter. Ils traversèrent la ville au grand trot, en direction d'un manoir perché, tel un immense loup sombre, au sommet d'une colline.

Bien qu'apparemment austère, le manoir s'ouvrait d'abord sur un verger accueillant prolongé par de superbes jardins aux somptueuses pelouses.

Fort à l'aise, Brian se dirigea droit vers les écuries où il salua un bonhomme au sourire distrait qui répondait au nom de Simplet. Celui-ci vint s'occuper de Sirocco pendant que Brian entraîna Maegan vers le corps de bâtiment et les cuisines. Près des fourneaux, le couple trouva quatre jeunes servantes, très occupées l'une à briquer un récipient, l'autre à plumer une volaille, l'autre à pétrir la pâte et la quatrième à remplir de groseilles au miel des fonds de tarte dorés à souhait. Brian ne la laissa pas achever sa tâche et lui demanda :

— Florel, où est donc maîtresse Cobbold ?

— Oh ! Vous m'avez fait peur, seigneur ! Elle est partie faire des courses à Hereford ! Dame Félicité nous

a prévenus de votre arrivée imminente. Maîtresse Cobbóld en était toute retournée, et elle a prié maître de Lancey de veiller à ce que l'on fasse les lits et le ménage. A bout de souffle, la brave Florel s'arrêta, émue.

— Maître de Lancey se trouve à l'étage, j'imagine ?

Pour toute réponse, Florel hocha vigoureusement la tête.

Le couple s'éloigna, et Brian entraîna Maegan dans un dédale de couloirs et d'escaliers depuis lesquels on apercevait des pièces magnifiques, remplies de tapisseries somptueuses, au mobilier riche et massif. Pourtant, si l'endroit semblait agréable, il y manquait cette touche de douceur qu'apportait une présence féminine...

Ils finirent par dénicher maître de Lancey qui gesticulait comme un beau diable, afin sans doute de presser une malheureuse occupée à faire un lit.

— Dépêche-toi, te dis-je ! Le seigneur va arriver d'un instant à l'autre et... Oh ! Seigneur ! Pardonnez-moi de ne pas vous avoir accueilli comme vous le méritez dans votre manoir de Foxhall, mais je ne vous espérais pas de sitôt !

Le brave homme adressa un sourire chaleureux à Maegan et s'écria :

— Je suis très honoré de faire enfin votre connaissance, Dame Moina. Sir Brian avait beaucoup insisté pour que tout soit fin prêt avant votre arrivée. J'espère sincèrement que vous serez tout à fait à...

— Maître de Lancey, laissez-moi vous présenter Dame Maegan, mon épouse, fit Brian d'un ton sec.

— Oh ! Pardonnez-moi... madame.

Le malheureux bredouillait. Visiblement, il eût volontiers disparu dans un trou de souris.

— Je suis très heureux de vous rencontrer, Dame Maegan.

Maegan lui décocha un sourire d'une insupportable gentillesse.

— Vraiment ? Je suis ravie de vous l'entendre dire ! L'espace d'un moment, j'ai craint que cet accueil chaleureux ne soit réservé qu'aux bonnes amies de mon époux.

— Laissez-nous, maître de Lancey. La chambre est très bien ainsi. Ma femme souffre d'une grande fatigue et doit se reposer.

— Oh, non, seigneur ! Je me sens en parfaite santé et serais ravie que maître de Lancey me fasse visiter la demeure et me conte par le menu toutes les dispositions prises pour la venue de Dame Moïna.

Royale, elle rejetait en arrière ses longues boucles aux reflets roux, défiait son époux.

— Lancey ! Laissez-nous, je vous prie ! répéta Brian.

Le régisseur s'exécuta, suivi aussitôt par la servante effarouchée, et Brian claqua la porte avec fureur.

— Pourquoi évoquer devant les domestiques des affaires qui ne concernent que nous, madame ?

— S'il s'agit d'une affaire intime, expliquez-moi pourquoi la moitié du comté de Hereford connaît déjà le nom de votre maîtresse !

Furieux, il la dévisagea d'un œil mauvais, Il brûlait de lui répondre, mais ne le pouvait. Il était encore bien trop tôt pour lui avouer son secret.

— Vous avez la langue bien pendue, ma belle ! Méfiez-vous ! Tout autre que moi vous aurait déjà punie pour votre impertinence ! Je vous parlerai de Moina quand bon me semblera. Pour l'instant, cette histoire ne vous concerne pas.

— Cela ne me concerne pas ? N'êtes-vous pas mon mari ? Ne suis-je point votre épouse ? Et cet enfant que je porte, n'est-il point le vôtre ? Brian Fitzwarren, vous avez beau dire, si mon époux me préfère une autre femme, cela me concerne.

— C'est oublier un peu vite que je suis votre seigneur et maître ! Je fais ce qui me plaît.

— Ai-je le droit d'agir de même ?

— Attention, madame, ou il vous en cuira ! Pour l'instant reposez-vous et réfléchissez bien à la conduite que vous désirez adopter. Une servante viendra vous avertir dès que le repas sera prêt. Vous me paraissez bien mince...

Une expression plus douce détendit son visage.

— Je suis heureux de savoir que vous portez un enfant, Maegan. Voilà des mois que j'attendais ce fils que vous allez me donner. Un fils, mon fils !

Encore sous le coup de la colère, Maegan ne perçut point le changement d'intonation. La fatigue la brisait, la faim la taraudait. Elle souffrait dans son amour et son orgueil. Alors, rageuse, elle lança :

— Votre fils, seigneur, en êtes-vous sûr ?

La nuance d'ironie n'échappa nullement à Brian. Son visage se ferma. Il tourna les talons.

Maegan déjà regrettait ses paroles. Mais il était trop tard.

## **CHAPITRE 23.**

Deux heures plus tard, Brian pestait encore. Malgré l'interdiction qu'il lui en avait faite, Maegan avait quitté sa chambre, elle se promenait maintenant aux côtés du régisseur. Sans doute lui avait-elle soutiré tous renseignements utiles concernant le prochain séjour de Moina à Foxhall. Par chance, Brian n'avait pas donné beaucoup d'informations à maître de Lancey, sinon qu'il s'agissait d'une dame de qualité à traiter avec égards. Il avait ajouté qu'elle se remettait à peine d'une grave maladie et désirait du repos, beaucoup de repos.

Agacé, Brian reprit une gorgée d'hydromel, soupira : le miel de Striguil était bien meilleur... Il en était là de ses réflexions quand il se pencha pour mieux voir ce qui se passait dans le jardin. Ce qu'il aperçut l'intrigua. Pourquoi diable Maegan donnait-elle le bras à maître de Lancey ? Que manigançait-elle ? Cherchait-elle à le rendre jaloux ?

Il n'eut pas le loisir de s'interroger davantage. Maegan chancela soudain, s'affaissa à terre...

Affolé, Brian bondit, traversa les pelouses à la vitesse de l'éclair, se jeta à genoux près de la jeune femme et frémit devant sa pâleur.



Il la souleva.

Qu'est-il arrivé à mon épouse, maître de Lancey ?

— Je l'ignore, messire. Il y a une minute à peine, elle était gaie comme un pinson. Puis, elle a blêmi et m'a dit qu'elle souhaitait regagner sa chambre. Je lui offris donc mon bras. En vain. Elle s'évanouit presque aussitôt.

— Filez au marché chercher Dame Cobbold. Demandez-lui de revenir au plus vite à Foxhall, puis allez me quérir un physicien du monastère. S'il hésite, promettez-lui de l'or ou ce que bon vous semblera, mais ramenez-le-moi. Dépêchez-vous !

Brian avait à peine fini de parler qu'il s'élançait vers la chambre de Maegan. Là, il la déposa sur le lit avec des gestes tendres. Puis il jeta sur son corps grelottant une épaisse fourrure qui, hélas ! ne la réchauffa guère.

— Seigneur, murmura-t-elle. Que m'arrive-t-il ? Elle claquait des dents, et ses grands yeux sombres paraissaient démesurés.

— Je l'ignore, ma douce mais n'ayez crainte, j'ai fait demander un physicien. Je vous promets que d'ici ce soir vous serez à nouveau en état de vous disputer avec moi, répondit-il en caressant ses beaux cheveux.

Un pâle sourire éclaira ses traits fatigués.

— Oui, messire, et je l'emporterai !

Malheureusement, un spasme lui coupa le souffle et elle eut bien du mal à dissimuler une grimace de douleur. Plus tard, cependant, elle appela son mari :

— Seigneur... pardonnez-moi ma colère de tout à l'heure... j'ai voulu vous blesser, mais le... bébé est de vous. Je ne vous ai jamais trahi.

Bouleversé, Brian s'efforça de l'apaiser.

— Je sais, ma mie, je sais.

Le physicien ne tarda guère. C'était un grand et gros bonhomme de moine qui répondait au nom de frère Arturus. Vêtu d'une immense robe de bure, il transportait sous son bras un sac en cuir rempli d'herbes et de racines ainsi que de fioles pleines de liquides aux couleurs étranges. Le moine n'eut pas un regard pour Brian. Il se dirigea droit vers Maegan.

— Bonjour, Madame. Je m'appelle frère Arturus. Je suis passé maître dans l'art de guérir, mais pour cela donnez-moi d'abord votre signe astrologique.

Sur ces mots, il se défit de son manteau qu'il tendit à Brian.

Furieux, ce dernier intervint :

— Je vous ai fait mander pour soigner ma femme !

L'autre, offensé, rétorqua :

— Astrologie et médecine sont des sciences qui vont de pair, seigneur. Selon les influences astrales, un sujet se montrera plus vulnérable qu'un autre à telle ou telle maladie. Madame... pourriez-vous donc...

— Je suis née sous le signe du scorpion, mais... dépêchez-vous ! Je souffre. J'ai tellement mal ! Je vous en prie... soulagez-moi vite !

De ses doigts boudinés, le moine auscultait rapidement Maegan.

— Voilà ! C'est bien ce que je pensais, seigneur. Cette dame, enceinte, appartient au signe du scorpion qui régule les organes reproducteurs. Il faut la saigner au plus tôt. Fermons les volets afin de repousser les esprits malins des ténèbres. Qu'on allume le feu et que l'on m'apporte des chandelles si c'est possible.

Ainsi fut-il fait, mais la saignée ne parut guère soulager Maegan. Au contraire, elle paraissait plus faible encore. Réduit à l'impuissance, Brian souffrait le martyr.

— Un mortier et un pilon, je vous prie, seigneur, demanda encore le moine.

Brian les lui fit porter sur-le-champ tandis que l'autre continuait à déclarer d'une voix monotone :

— Vous avez de la chance en vérité. En effet, d'après mon calendrier de physicien, ce jour est particulièrement favorable aux saignées. Votre épouse paraît certes très faible, mais c'est normal. Les sangsues ôtent toujours les excès d'humeur. C'est ce qu'il faut, c'est ce qu'il faut. En revanche la lune, ce soir, devrait plutôt nuire à l'ingestion de tout breuvage médicinal... malheureusement... nous n'avons guère le choix...

Le moine commença de préparer sa potion bizarre. Méfiant, Brian chercha à s'informer :

— Que mélangez-vous là, mon frère ?

— Un soupçon de basilic, un brin d'armoise amère, du chanvre séché. Toutes ces herbes se trouvent

soumises aux influences de la planète Pluton qui régit les humeurs des natifs du scorpion. Elles seront très bénéfiques pour la santé de madame votre épouse, seigneur.

— Et ce liquide que vous versez maintenant ? Qu'est-ce ?

— Du vin chaud auquel je vais ajouter mes herbes pilées.

— Ah !

Brian ne pouvait en dire davantage. Il ne parvenait pas à faire confiance au moine Arturus.

— Seigneur, aidez-moi à soulever votre femme afin qu'elle avale cette médication.

A bout de patience, le fier chevalier Fitzwarren s'écria :

— Frère Arturus, si ma femme ne présente aucune amélioration d'ici une heure ou deux... vous aurez affaire à moi.

Le sourire benoît du moine s'évanouit comme par enchantement.

Trois heures avaient passé, mais, loin de s'améliorer, l'état de Maegan empirait. La jeune femme grelottait ; ses yeux avaient perdu leur éclat et sa peau glacée présentait une pâleur effroyable.

La gorge serrée, Brian avait fui pour déambuler à loisir dans la grande salle du manoir. Pourtant, il ne put

tenir bien longtemps et, taraudé par l'angoisse, il remonta précipitamment.

Ce fut pour découvrir cet âne de moine qui, l'air béat, dormait à poings fermés devant la cheminée. Au bruit que fit Brian, le cher frère Arturus s'éveilla et contempla le chevalier d'un œil ensommeillé où se mêlaient la peur et l'étonnement. Fou de rage et d'inquiétude, Brian s'écria :

— Quittez Foxhall sur-le-champ ! Six heures ! Vous m'avez fait perdre six heures, mais je ne perdrai pas une minute de plus. Cessez-là vos simagrées et disparaissez de ma vue, charlatan ! Et pour prix de vos services, remerciez le ciel que je ne me fâche pas davantage ! Ma femme est plus mal en point maintenant qu'à l'heure de votre arrivée. Dehors !

— Votre seigneurie...

— Dehors, vous ai-je dit !

Cette fois, frère Arturus comprit qu'il ne fallait pas insister. Il releva sa soutane et disparut bien vite.

Brian, pendant ce temps-là, s'était agenouillé au chevet de Maegan et caressait doucement la main de la jeune femme.

— Maegan, m'entendez-vous, ma mie ?

— Oui... Messire !

Sa voix était presque inaudible.

— J'ai renvoyé le moine, ma douce. Quelque chose vous ferait-il plaisir ? Un potage ? Euh... dites-moi !

— Non rien, sinon que vous me mandiez Rahana. Je vous en prie, seigneur. Je crains que l'on ne m'ait empoisonnée et elle seule saura me guérir.

— Rahana ?

Elle hocha la tête faiblement;

— Oui, la vieille bohémienne dont je vous ai parlé... Le dan campe à une bonne lieue environ de Hereford, près de la rivière..., vers le nord. Vite, seigneur, je vous en supplie.

— J'y vais immédiatement. Rassurez-vous, ma mie, je la trouverai. En attendant, que Dieu vous protège ! dit-il en posant un tendre baiser sur sa main,

— Et vous aussi, seigneur.

A bout de forces, Maegan se tut tandis que Brian s'éloignait d'un pas vif. Une fois dans-la grande salle du manoir, il avisa son régisseur.

— Lancey ! Faites seller mon cheval !

— Maintenant ? Mais il y a un orage épouvantable, seigneur ! Pourquoi ne pas dépêcher Simplet ?

— Non ! Je veux y aller moi-même.

Il souligna ces mots d'un regard si noir que le malheureux régisseur n'insista pas davantage.

Quelques instants plus tard, Brian devait se rendre à l'évidence : Lancey n'avait point menti. Une pluie froide trempait les environs de Hereford, le transperçait jusqu'aux os.

Pourtant, Sirocco, indifférent au mauvais temps et à la boue du chemin, allait bon train. Ses sabots sur le sol

semblait répéter à l'infini un prénom chéri : Maegan, Maegan !

Un bruit soudain éveilla l'attention de Brian qui tira sur les rênes. Peu habitué à de tels traitements, Sirocco hennit une plainte vigoureuse, mais un étrange équipage arrivait en effet : une roulotte qui filait comme le vent, une roulotte menée tambour battant par une vieille femme au visage inquiet.

— Pardon, la mère ! fit Brian. Appartiendriez-vous au clan de nomades qui campe aux abords de Hereford ?

— Oui, mon tout beau, mais je n'ai pas le temps de vous lire les lignes de la main. On m'attend.

— Je ne veux pas vous retenir, la mère. Dites-moi seulement où je pourrais trouver Rahana ?

— C'est moi ! Serait-ce Rubia qui vous envoie ?

— Oui.

— En ce cas, montrez-moi le chemin et vite ! Il n'y a pas une minute à perdre si nous voulons la sauver.

Sidéré Brian ne put s'empêcher de demander :

— Comment le savez-vous ?

Elle eut un sourire énigmatique.

— De temps à autre, il me vient des visions. Aujourd'hui par exemple, le feu m'a montré en quel danger se trouvait votre épouse. Allons !

Déjà, son fouet retombait sur le dos de sa monture. Brian, cependant, ne chercha pas à s'interroger plus longtemps. Maegan attendait.

## **CHAPITRE 24.**

Rahana se pencha, examina les lèvres de Maegan et s'écria :

— Elle a été empoisonnée, seigneur i Je retrouve l'odeur de la sabbine ! Zénia et Rojo l'ont ramenée, m'avez-vous dit ?

— Oui, c'est cela :

— Malheur ! Les plantes n'ont aucun secret pour Zénia, or ma petite-fille déteste votre femme...

De toutes ses forces, elle secouait Maegan.

— Rubia! Réveille-toi! Dis-moi, mon petit, Zénia t'a-t-elle donné quelque chose à boire ?

Maegan ouvrit faiblement les yeux et acquiesça d'un bref signe de tête.

— Oui... j'ai cru qu'il s'agissait... d'une potion pour dormir. C'était... amer.

— Oui, je crois savoir ! La Sabine est une plante vénéneuse qui peut avoir des propriétés abortives.

La vieille femme semblait au désespoir. Elle fixa sur Brian des yeux lourds de chagrin et murmura :



— Tous, ils ont tous la méchanceté chevillée au corps. Ils l'ont dans le sang. Oui, tous ont hérité des défauts de leur père. Puis, elle ajouta :

— Je ferai ce que je pourrai, seigneur, mais ne vous promets rien. Maegan est très affaiblie. Elle aura du mal à lutter contre les effets du poison. Par ailleurs, j'ignore si je réussirai à sauver l'enfant.

Elle posait un regard interrogateur sur le beau chevalier. Il comprit et la rassura.

— Occupez-vous de ma femme ! J'ai entière confiance en votre jugement.

Dans ses yeux, les larmes brillaient.

— Bien. En ce cas, je vais préparer une tisane de souci qui l'aidera à éliminer les derniers restes de poison, puis je lui ferai prendre une décoction de rose trémière et de vin chaud pour l'apaiser. Maintenant, voulez-vous ouvrir un volet au moins, seigneur ? Ce manque d'air m'opresse.

Elle le remercia, puis le poussa d'un geste doux vers la porte...

Assis devant la cheminée, Brian vécut une nuit interminable tandis que dehors la tempête faisait rage. Longtemps, il attendit, pétrifié par la peur et le chagrin. Enfin une voix retentit à ses oreilles :

— Seigneur ?

C'était Rahana qui, malgré son grand âge, se mouvait avec la grâce feutrée d'un chat.

— Comment va ma femme ?

— Elle se remet. A une heure près, il était trop tard.

Bouleversé, Brian poussa un grand soupir de soulagement. Brusquement, il avait l'impression que ses forces l'abandonnaient.

— Je n'ai pas de mots pour vous dire ma gratitude, mère Rahana ! Et... l'enfant ?

Cette fois, la vieille bohémienne évita le regard du chevalier.

— Ma femme le sait-elle ?

— Non, pas encore. Je lui ai administré une potion calmante et elle dort à présent. Sa peine n'aurait servi qu'à l'affaiblir davantage.

— Vous avez raison, mère Rahana. Venez vous installer devant la cheminée en attendant que l'orage s'éloigne. Vous prendrez bien le temps de vous restaurer, n'est-ce pas ? Et d'accepter l'or que je tiens à vous donner ?

— Oui. C'est une existence difficile que celle de Bohémien. J'accepte votre offre avec grand plaisir. Sachez toutefois que j'éprouve à l'égard de Rubia une affection sincère. C'est une femme de cœur qui donnera un jour naissance à des fils et des filles de grande valeur. Grâce à elle, des frères séparés par la guerre seront réunis. Croyez-moi !

Puis elle eut un large sourire et ajouta :

— Allez donc la voir, noble chevalier. Je sais que vous brûlez d'impatience.

Brian sourit et posa un baiser sur la main parcheminée.

— Vous lisez les cœurs aussi bien que les paumes, mère Rahana ! Bravo. Maintenant, sachez aussi que vous et les vôtres serez toujours les bienvenus sur le territoire de Striguil. Il vous suffira de me faire appeler et je viendrai réparer l'injustice commise contre votre clan. Ne l'oubliez pas.

— Je m'en souviendrai, Brian de Striguil. Au revoir ; je serai loin lorsque vous redescendrez !

Brian lui adressa un dernier sourire et s'éloigna à grandes enjambées.

L'orage était passé, et les lourds nuages mauves allaient vers d'autres horizons. La lune éclairait la campagne de ses reflets argentés. Pourtant, de la beauté de la nature, Brian ne voyait rien.

Il vivait un véritable cauchemar. Comment avouer la vérité à Maegan ? Comment adoucir sa souffrance ? Il était à la torture.

Debout dans la pénombre ouatée de la chambre, il réfléchissait.

— Brian ?

Ce n'était qu'un mince filet de voix, mais le chevalier sursauta.

Lentement, il s'approcha du lit où reposait Maegan, très pâle.

— Je suis là, ma mie. N'allez-vous point dormir un peu plus ?

— Oh, non ! Pas maintenant. Je dois savoir... Brian, notre enfant...

Il s'assit à ses côtés, prit sa main entre les siennes.

— Nous l'avons perdu, Maegan.

Des larmes ourlaient ses yeux gris, mais, pour la première fois de sa vie, Brian ne chercha pas à les dissimuler.

— Rahana m'a assuré qu'il était trop tard pour changer le cours du destin, que Dieu souhaitait vous voir vivre et rappeler l'enfant à lui.

— Je m'en doutais ! C'est difficile à exprimer, mais je le savais. Je le sentais.

Elle éclata en sanglots.

— Seigneur ! Je n'ai pas su porter cet enfant ! Je n'ai pas su ! Votre enfant... Comme j'ai honte...

— Ne dites pas cela, Maegan... Jamais ! Je ne pourrais supporter votre chagrin. Je ne vous blâme pas. Les voies de Dieu sont impénétrables. Vous n'y changerez rien.

Tendrement, il l'embrassait et la serrait contre lui.

— Depuis le début, le destin s'est acharné contre nous, ma chérie ! Quel choix le roi vous a-t-il donné ? Aucun ! Vous n'avez pas choisi de devenir ma femme ! Quelle autre décision auriez-vous pu prendre ? Il vous fallait sauver les vôtres !

Ses mains caressaient amoureusement la chevelure soyeuse de la jeune femme.

— Peut-être... ai-je eu tort d'accepter, mais je vous désirais tant, Maegan ! Jamais encore je n'avais éprouvé pareil désir ! Depuis notre rencontre au bord de la Wye,

votre visage n'avait cessé de me hanter. J'allais jusqu'à rêver de vous. Quand Edouard vous a imposé ce... marché, j'y ai vu un signe du destin et l'occasion de gagner votre cœur. Hélas, je me trompais ! Cette jeune et fière Galloise était trop loyale envers son peuple pour pouvoir m'aimer de retour.

— De retour ?

— Oui, mon cœur ! Je vous aime ! Je vous aime plus que ma vie.

Cet aveu soudain résonna dans la pièce, mots tremblants offerts sur l'autel de l'amour. Malgré l'effort qu'il lui en avait coûté, Brian se sentait terriblement soulagé. Cet énorme fardeau ne pesait plus sur ses épaules. Alors, bouleversé, il serra plus fort encore Maegan contre lui. Elle, merveilleusement émue, formulait des paroles qui ne pouvaient franchir ses lèvres. Maladroite, elle noua les bras-autour de sa nuque puissante pour mieux profiter de sa tendresse chaleureuse. Déchirée entre le chagrin et la joie, Maegan cherchait chez Brian le réconfort dont elle avait tant besoin.

Il comprit. Il comprit son amour et ses difficultés à l'exprimer. Le moment s'y prêtait mal. Il l'accepta. Maegan était par trop vulnérable. Il lui donnerait le temps.

Il passa donc la nuit à ses côtés à la bercer comme un enfant que l'on conforte. Des sanglots parfois la secouaient et il la consolait jusqu'au moment où, rassurée par ses caresses et ses baisers, elle sombrait à nouveau dans une vague somnolence.

Vers le matin, Maegan glissa enfin dans un sommeil profond. Brian le sentit et l'allongea très doucement sur le lit. Puis, il s'installa à ses côtés. Dans la lumière rosée de l'aube, il contempla, émerveillé, la rondeur adorable de ses joues veloutées, le dessin parfait de son visage. Comme il l'aimait !

Il s'en émouvait, mais une certitude lui venait. Il ne pouvait la garder prisonnière de cet amour-là. Il devait lui rendre sa liberté.

A Hereford, les carillons chantaient tierce quand Maegan finit par ouvrir les yeux. Un pauvre sourire courut sur ses lèvres.

— Brian... c'est vrai que... le bébé n'est plus ? Comme il acquiesçait, elle lui prit la main et murmura :

— J'ai rêvé le contraire. J'ai rêvé que je vous donnais un gros et beau garçon, seigneur. Un beau garçon qui saurait porter votre nom. Pardon, chassez vite cette mélancolie qui ombre votre front. Ce n'était qu'un songe... agréable, tout de même.

Conscient de l'angoisse qui la tourmentait, Brian chercha à l'apaiser.

— Vous aurez d'autres enfants, Maegan. Filles et garçons à profusion... si vous le désirez !

Une joie soudaine éclaira les traits de la jeune femme.

— Merci, seigneur. La nuit dernière, j'ai craint le pire.

— Non, ma douce ! N'allez pas vous mettre martel en tête. Rahana m'a juré que vous seriez une mère comblée !

Il s'interrompit alors, chercha ses mots...

— Maegan, j'ai beaucoup réfléchi depuis nos retrouvailles. J'ai décidé de répondre à vos désirs. Dès que vous irez mieux, je vous escorterai jusqu'à Striguil, puis vous raccompagnerai à Hafod. Enfin, j'écrirai à Rome pour demander l'annulation de notre mariage. Vous serez alors libre d'épouser qui vous voudrez.

Il sourit d'un sourire infiniment triste.

— J'ouvrirai les portes de votre vilaine cage, ma belle colombe...

Maegan blêmit. Son cœur lui semblait de pierre. Une douleur affreuse lui serrait la gorge. Tout était donc fini. Comment ? Pourquoi ? Elle n'en savait rien ! La veille seulement n'avait-il pas affirmé l'aimer plus que sa vie ? Mensonges ! Il avait dû chercher à la reconforter, par pitié ! Oui, par pitié.

La colère flamba dans son regard voilé de larmes. Elle n'en voulait pas, de sa pitié !

D'une voix glaciale, elle répondit donc :

— Très bien, seigneur ! Si tel est votre désir.

Fou de souffrance, Brian détourna la tête. Elle ne protestait même pas ! C'était bien la preuve qu'elle ne cherchait pas à rester plus longtemps auprès de lui ! Ces sept mois passés ensemble ne signifiaient rien pour elle ! Quant à sa déclaration d'amour, elle n'en avait que faire ! Comme elle devait rire !

La colère le submergea. Il ne remarqua point la détresse de la jeune femme.

— Eh bien, madame, reposez-vous ! D'ici quelques jours, nous reprendrons le chemin de Striguil.

Il tourna les talons et s'éloigna à pas pressés. Affolée, Maegan s'élança derrière lui, tituba.

— Seigneur ! Je vous en prie ! Ne partez pas !

Mais Brian Fitzwarren ne voulait rien entendre.



## **CHAPITRE 25.**

**A** la grande surprise de Maegan, le voyage, par très petites étapes, se révélait beaucoup moins difficile qu'elle ne l'avait craint. Quant à Brian, bien que très silencieux et très sombre, il faisait montre d'une grande courtoisie.

La jeune femme convenait cependant qu'elle découvrait son mari. N'était-ce pas la première fois qu'ils se retrouvaient en tête à tête ? Jusqu'à présent, il y avait toujours eu une nuée de serviteurs, de servantes et de chevaliers pour troubler leur intimité !

Pourtant, Maegan reconnaissait également qu'elle regrettait l'époux fier et arrogant. Elle ne s'accoutumait point à cet être trop poli qui, à l'exception des nuits où ils dormaient côte à côte, s'obstinait à garder ses distances.

Les nuits, ils les passaient le plus souvent à la belle étoile. Des étapes en plein air, Maegan en avait connu du temps qu'elle voyageait en compagnie des Bohémiens, mais comment aurait-elle pu les comparer à ces instants précieux qu'elle vivait au côté de son époux ?

Emmitouflée dans d'épaisses fourrures, elle se serrait tout de même contre cet homme dont elle languissait tant. Lui, cependant, indifférent à ses émois, se comportait en frère. Alors, dans la pénombre trouée par la lueur orangée du feu, Maegan contemplait son visage. Le cœur lui battait plus vite et elle rêvait. Elle rêvait à ces grandes mains puissantes dont elle connaissait la force et la magie, à ces caresses fabuleuses, à ces lèvres sensuelles qui savaient attiser son désir. Des images lui venaient, folles et délicieuses, enivrantes aussi.

Ces longues rêveries l'épuisaient, bien sûr, et, à l'aube, Maegan levait vers son époux un visage aux yeux cernés. Un jour même, la fatigue la terrassa au point qu'elle faillit tomber de cheval. Par chance, Brian la rattrapa et insista pour faire halte. Des heures durant, il ne la quitta pas du regard. Honteuse, Maegan se demanda s'il n'avait pas deviné la cause de sa lassitude.

Il n'y avait pourtant pas moyen de le savoir car Brian se refusait à dévoiler ses sentiments. Cette nuit-là, cependant, il se montra plus tendre et parla de ses voyages, de sa vie d'antan. Il lui conta la Castille et ses châteaux splendides. Il décrivit les beautés maures et leurs danses envoûtantes. Il évoqua Jérusalem, les Saintes Reliques et les pèlerins qui, partis par milliers, ne se comptaient plus que par dizaines.

Plus tard, il vanta la splendeur de Paris. De l'Italie, il célébra les vendanges et les palais pour revenir ensuite à l'Andalousie, où Séville la belle brillait comme un phare dans une plaine éclaboussée de soleil. Brian parlait,

parlait et, devant ses yeux d'innocenté, Maegan voyait défiler un film étrange peuplé de mosquées, de minarets, de bazars fabuleux fourmillant de négociants, de poètes, de diseurs de bonne aventure, d'astrologues, de cracheurs de feu et de magiciens;

Il lui semblait être une intruse perdue dans ce harem étonnant où son imagination la guidait afin de mieux contempler ces beautés célestes qui évoluaient pour leur Sultan dans une salle de marbre blanc aux murs sertis de miroirs étincelants.

Brusquement, la froidure de la nuit refluit, et les champs bruns et gelés devenaient des déserts de sable blanc traversés par de longues caravanes où dromadaires, ânes et pur-sang transportaient un cortège royal.

Ivre de ces récits féeriques, Maegan s'endormit. Ses rêves l'entraînèrent alors vers des contrées imaginaires où Brian évoluait en chevalier mythique.

Au réveil, une évidence la frappa : elle n'était qu'une sotte ! Comment avait-elle rêvé d'un avenir avec Brian ? C'était absurde ! Brian pouvait épouser qui il souhaitait. Pourquoi se serait-il arrêté à un caprice ? Pourtant, rien ne l'obligeait à ces épousailles ! A moins que... Serait-il possible qu'il l'aimât ? A cette idée, le cœur de Maegan battit plus vite. En ce cas, pourquoi... la renvoyait-il dans ses foyers ?

La question la tourmenta tout au long de la journée. Dans son esprit enfiévré, Maegan évoquait leurs conversations, se prenait à regretter certaines réponses trop hâtives. Elle en venait même à se dire que Daffyd

avait vu juste : son amour pour Brian ne changeait rien à la situation entre Anglais et Gallois. Mais cette constatation ne lui servait à rien. Au contraire ! Maegan, en effet, se reprochait son silence. Pourquoi ne pas avoir avoué ses sentiments à Brian ? Le cours du destin en aurait peut-être été modifié ? Ce dilemme l'épuisait et, dans un soupir, elle repoussa ces pensées importunes.

Ce soir-là, ils chevauchaient dans un brouillard dense et pesant comme une chape de plomb. Ni l'un ni l'autre ne parlait. Ils avançaient, simplement, comme s'ils eussent été seuls au monde, quand soudain Sirocco poussa un hennissement curieux.

— Il a senti un point d'eau. Laissons-le nous guider, fit Brian.

Ils campèrent près d'une source cristalline qui jaillissait entre quelques gros rochers bruns. Le brouillard était oppressant. Il se dissipa cependant dès que la lune commença de briller, effilochant lentement le manteau blanchâtre qui les enveloppait. Comme à un signal, les loups se mirent à hurler. Effrayée, Maegan frissonna.

Brian perçut son inquiétude et la rassura.

— Ne craignez rien ! Il n'y a aucun danger... Par temps de neige, il en aurait été différemment, mais là, il n'y a aucun danger.

Emue, Maegan le remercia d'un sourire. Ce simple geste suffit à attendrir Brian. Il se gourmanda pourtant. Fallait-il qu'il soit faible pour céder devant la moindre gentillesse de son épouse ! Il en oubliait toutes ses

défenses ! Combien de temps allait-il encore souffrir ainsi ?

Allons, se dit-il. Une semaine et elle serait partie ! A tout jamais ! Ils ne partageraient plus ces nuits folles où il sentait la chaleur de son corps de femme serré contre le sien, la tiédeur de ses seins pressés contre son flanc ! Il en aurait fini avec l'horrible souffrance qui le taraudait à l'idée qu'il ne pouvait la serrer dans ses bras, qu'il ne pouvait la prendre !

Il se l'interdisait, suprême châtement destiné à exalter sa douleur.

La lune maintenant était haut dans le ciel et la nuit, très pure, pétillait de fraîcheur. Dans les arbres proches, le vent gémissait. .

Maegan, les yeux perdus en de lointaines rêveries, contemplait l'astre nocturne, s'émerveillait de sa rondeur dorée, bouclier accroché sur un tapis étoilé. Frissonnante, elle se cacha sous la chaude pelisse, se lova contre Brian... et tressaillit en découvrant qu'il la désirait.

Brian ne fit pourtant aucun geste. Il se contenta de déclarer d'une voix grave :

— Même l'infini du ciel ne dira jamais la mesure de mon amour !

— Brian !

En proie à une émotion fabuleuse, elle avait laissé échappé ce cri de bonheur, mais Brian se méprit sur le sens de cette exclamation.

— Ne vous inquiétez pas, ma colombe ! Je ne cherchais qu'à briser le silence. Sans doute s'agit-il d'une phrase lue au hasard de mes voyages.

C'était un mensonge, bien sûr, mais Brian ne songeait qu'à se protéger. Dans la prompte réponse de Maegan, il trouvait d'ailleurs une justification à son attitude. La réaction de la jeune femme ne prouvait-elle pas sa propre folie? se disait-il. Ne s'était-elle pas empressée de lui intimer le silence ?

Maegan, de son côté, ne bougeait plus. De toutes ses forces elle luttait contre les sanglots qui lui déchiraient la poitrine. « Mon Dieu ! songeait-elle. Moi qui ai failli lui avouer mon amour ! »

Elle venait de s'endormir quand un faible bruit la tira du sommeil. Brian ne fut pas long à s'éveiller à son tour.

— Ne bougez pas !

Déjà, il sortait épée et poignard, fouillait des yeux les environs. Un sixième sens l'avertissait de l'imminence du danger.

Vif comme l'éclair, il tendit le poignard à Maegan et lui chuchota :

— Dépêchez-vous de vous mettre à couvert, près des chevaux.

A son grand soulagement, la jeune femme obéit sans discuter.

Il était temps. Trois ombres approchaient à pas furtifs, encerclaient le chevalier. Dans la faible lueur des

braises, Brian vit qu'il s'agissait de trois pauvres hères, en haillons.

— Donne-nous l'or et les fourrures si tu tiens à la vie ! s'écria le premier.

Pour toute réponse, Brian bondit.

La suite se déroula comme dans un cauchemar. Ce fut une sourde lutte mais Brian se montra magnifique. Il déployait une souplesse de félin et une ingéniosité remarquable. Les choses faillirent néanmoins se gâter quand l'un des brigands décida de changer de tactique et s'avança en direction de Maegan. La jeune femme comprit aussitôt les intentions du forban. Il cherchait à la prendre en otage pour obliger Brian à crier merci !

Les yeux, brillants de colère, elle défia le malheureux et détacha le cher Sirocco...

Puis, d'une main décidée; elle cingla le beau destrier en hurlant :

— A guerre, Sirocco ! A guerre !

A ce cri le cheval se dressa sur ses postérieurs et marcha sur l'ennemi. Apeurés, les brigands battirent précipitamment en retraite. On eût juré qu'ils avaient le diable aux trousses.

A peine avaient-ils décampé que le chevalier s'efforçait de calmer Sirocco tandis que Maegan accourait en demandant d'une voix tremblante :

— Seigneur, êtes-vous blessé ?

— Non, ma mie. Quelques égratignures seulement.

Malgré sa fatigue, une lueur d'admiration éclairait son regard.

— Madame, je vous félicite ! Vous avez eu une idée digne d'une femme de la lignée Striguil !

A ces mots, Maegan, soulagée et ravie, partit d'un grand rire heureux.

— Je me suis rappelé la belle histoire du premier Sirocco.

Très ému, Brian la contempla un long moment, puis, presque à regret, déclara :

— Ramassons les pelisses. Il nous faut quitter ces lieux sous peine de nous exposer à de graves dangers. Qui sait si ces brigands ne vont pas revenir en compagnie d'autres bandits.

Ils échangèrent donc les chevaux et s'éloignèrent bien vite dans la nuit jusqu'à ce qu'ils eussent parcouru un certain nombre de lieues.

— Désormais, nous chercherons des abris plus sûrs. La venue de l'hiver entraîne toujours une recrudescence de ces oiseaux de malheur.

A ces sages paroles, Maegan acquiesça. L'idée qu'un tel incident pouvait se reproduire ne lui souriait guère.

Le ciel, peu à peu, s'éclaira et l'aube se leva en une ébauche de couleurs pastel. Puis un rayon de soleil embrasa la chevelure dorée de Brian, et Maegan ressentit le pincement d'une souffrance désormais familière.



Comme elle aimait cet homme ! Pourrait-elle supporter la séparation qui les attendait ? Non, jamais ! Elle le savait trop bien !

Elle avait tant souhaité recouvrer la liberté... Voici qu'elle n'en voulait plus !

## **CHAPITRE 26.**

La matinée était bien avancée quand ils parvinrent enfin à une petite ferme coquette nichée entre deux collines aux formes doucement arrondies. Malgré la luminosité splendide du matin, l'air était froid et piquant. Brian décida de faire halte, d'autant qu'ils n'avaient guère eu de repos durant la nuit précédente.

La majorité des fermiers d'Angleterre et du pays de Galles devait déjà avoir abattu les têtes de bétail indispensables pour passer l'hiver. Durant la saison froide, on ne se nourrissait en effet que de viande. Il fallait donc prévoir et sacrifier nombre d'animaux dès les premiers froids. Dans cette petite ferme douillette, il semblait pourtant que ce ne fût point le cas. Brian en comprit vite la raison. Victime d'une mauvaise blessure, le mari avait perdu un bras au printemps, et son labeur s'en ressentait.

Brian et Maegan proposèrent donc leurs services en échange du gîte et du couvert. Le fermier, un grand gaillard au sourire-franc, accepta de bon cœur, et le couple se mit à l'ouvrage. La journée se passa à préparer les salaisons.

Le soir venu, c'est à peine si Maegan parvenait à garder les yeux ouverts sur son assiettée de potage. Quand arriva ensuite l'heure de gagner la grange, la jeune femme s'en remit avec joie au bras de son époux,

alentour, les premiers flocons de neige commençaient à voler, à recouvrir d'un blanc manteau les collines endormies et sur le bleu du ciel étaient piquetées des myriades d'étoiles.

La grange, qui abritait vaches et chevaux, distillait une douce chaleur et sentait bon le foin. Là, dans la pénombre ouatée, Brian ramassa quelques bonnes brassées de paille, prépara une couche accueillante où les pelisses firent le reste.

Une fois allongé, il referma les bras sur le corps souple de Maegan, s'abandonna au sommeil. Malgré sa lassitude, Maegan ne parvint point à trouver le repos. Le souffle chaud de Brian la tenait éveillée, ranimait le désir. Il lui semblait soudain que des langues de feu lui brûlaient les reins.

Elle s'assit alors et étudia le visage de son époux. Malgré l'obscurité, Maegan parvenait à distinguer ses traits marqués par une expression de douceur étonnante. Le cœur serré, elle traça les contours de ses lèvres chéries, l'angle accusé de ses mâchoires solides, caressa sa chevelure superbe. Son cœur était lourd d'un amour immense, infini, et son désir si grand qu'elle en éprouvait une étrange et pénible souffrance.

Alors, une étonnante confession lui échappa :

— Pourquoi ? Pourquoi me renvoyer, seigneur ? Je vous aime ! Je vous aime tant !

Au même instant, un cheval piaffa, et Maegan se tut de crainte que Brian ne l'entendît. Bien vite, le silence revint. Enhardie, Maegan se risqua à effleurer le torse de Brian. Le désir la consumait maintenant. A bout de patience, elle s'écria enfin :

— Je vous désire tant, seigneur ! Je ne peux supporter cette froideur entre nous. Si je dois vous quitter, Brian de Striguil, que ce soit au moins avec le souvenir d'une dernière nuit de passion !

Les doigts tremblants, elle ôta sa cotte, frissonna d'appréhension, puis s'étendit, nue, aux côtés de Brian.

Sur sa peau, la fourrure avait une douceur dangereuse. Maegan en frémissait tout en posant sur les lèvres de son mari un long baiser sensuel.

— Maegan, ma chérie ! murmura-t-il.

Il n'était point sorti du sommeil qu'il rendait déjà baiser pour baiser, nouait ses mains sur les hanches rondes de la jeune femme. Il la serra très fort contre lui, la renversa sur la paille fraîche, caressa follement ce corps adorable... Soudain, il se rejeta en arrière et s'écria :

— Non ! Non ! C'est impossible ! Ne me demandez pas cela, ma chérie !

— Mais, je vous désire tant, Brian ! Je vous désire à la folie ! Aimez-moi, je vous en prie, aimez-moi ! Ne me chassez pas avec pour seuls souvenirs ces instants de froideur ! Je ne pourrais le supporter.

— Et moi ? Pourrai-je supporter de vous laisser partir si vous portez en votre sein un enfant que je ne

connaîtrai jamais ? Il me sera déjà bien assez difficile d'oublier ma femme ! Je vous en conjure, Maegan, habillez-vous ou je vais perdre la tête !

— Non, seigneur ! Ne me renvoyez pas ! J'accepterai votre amour pour Moina ! Je saurai taire mon orgueil pourvu que vous me gardiez à vos côtés. Jamais je n'ai supplié quiconque, mais écoutez-moi, Brian. Je vous aime ! Vous mon ennemi vous qui en aimez une autre, je vous aime.

Eberlué, fou de joie, Brian balbutia :

— Maegan... je voulais simplement vous rendre cette liberté que vous espériez. Je souhaitais vous prouver ainsi la force de mon amour. Devant votre absence de protestations, j'ai cru à votre indifférence.

Bouleversée, Maegan éclata de rire tandis que roulaient sur ses joues des larmes de bonheur.

— Je croyais que vous vouliez vous débarrasser de moi ! J'étais horriblement blessée. Je pensais que vous désiriez seulement l'enfant ! Oh, Brian ! Est-il bien vrai que vous m'aimez ?

— Oui, ma chérie ! Je vous aime.

Il la serra très fort contre lui et murmura des paroles qu'elle connaissait déjà :

— « Même l'infini du ciel ne dira jamais la mesure de mon amour » !

— Et Moina ?

Il prit son visage entre ses mains.

— Ma chérie, je vous jure que les liens qui m'unissent à Moina n'ont rien à voir avec les sentiments qui nous lient. Si vous m'aimez d'amour vrai, faites-moi confiance. Bientôt, vous saurez tout. Je vous le promets. Vous comprendrez alors que je n'ai jamais failli à notre amour. Me croirez-vous, ma mie ?

Elle n'hésita qu'une seconde.

— Oui.

Il l'allongea de nouveau sur leur couche de paille. Là, dans la certitude de l'amour partagé, ils s'aimèrent comme jamais encore ils ne s'étaient aimés.

## **CHAPITRE 27.**

**A**u détour d'un chemin, ils découvrirent soudain la silhouette massive du donjon de Striguil au-dessus des arbres. Le cœur serré, Maegan et Brian échangèrent un regard de connivence.

Le voyage touchait à sa fin, et ils venaient de passer trois jours merveilleux, dans une intimité délicieuse. Trois jours qui resteraient à jamais gravés dans leur mémoire. Brusquement, Maegan et Brian avaient l'impression que les tourments, les jalousies et le doute n'avaient jamais existé. L'amour, désormais, brûlait dans leur âme.

Parfois, durant leur chevauchée, Brian posait les yeux sur Maegan, et il avait le sentiment que son cœur débordait d'amour. Elle, certaine d'être aimée, rayonnait d'une beauté accrue et s'extasiait de cette folie souveraine qui lui faisait tourner la tête. Folie bénie, se disait-elle en tremblant d'émotion ; et sur ses lèvres une prière muette fleurissait afin que cet amour vive dans l'éternité. Devant les portes de Striguil, elle lança un regard anxieux vers son mari. Mais Brian comprit son inquiétude et déclara d'une voix apaisante :

— Ne vous tracassez pas, mon cœur. Notre retour ne changera rien à nos sentiments.

Elle acquiesça. Elle avait maintenant une foi aveugle en son mari.

Côte à côte, ils firent leur entrée dans Striguil où la population, vite ameutée, leur réserva un accueil triomphal. Ici et là, des vivats éclataient tandis que des serfs venaient baiser l'ourlet du manteau de Maegan. Quelques exaltés dansaient en criant leur allégresse, puis les cloches de l'église Saint-Dominique se mirent à carillonner.

Ils n'étaient pas encore arrivés devant la porte principale que les gardes avaient déjà baissé le pont-levis. Pages et chevaliers approchaient.

Stephen du Bois vint aider Maegan à mettre pied à terre. Si jamais il lui en voulait encore du vilain coup assené lors de sa fuite, il le cachait bien car il paraissait sincèrement ravi de la revoir.

Philippe de Normandie et Guy d'Artois semblaient partager ces sentiments. Ils insistèrent beaucoup pour que Maegan et Brian prennent quelque rafraîchissement avant de regagner leurs appartements. On apporta donc des gâteaux au miel, du vin chaud aux épices et même un ragoût de gibier. Il leur fallut faire honneur à tout et raconter leurs aventures par le menu. Ensuite seulement on les autorisa à se retirer.

Maegan, qui brûlait d'envie de prendre un bain, courut jusqu'à sa chambre où Bessie, les bras grands ouverts, l'attendait :



— Oh ! Dame Maegan ! Dieu soit loué ! Vous voici de retour ! Que je suis heureuse de vous revoir ! je craignais le pire...

Rayonnante, elle serrait sa maîtresse sur son sein quand une pensée l'effleura. Elle repoussa Maegan, la contempla un instant, puis bredouilla :

— Oh ! Dame... Maegan !

La jeune femme devina la question qu'elle n'osait formuler.

— Oui, ma chère Bessie ! J'attendais un enfant et je l'ai perdu !

— Comme je suis désolée pour vous, Dame Maegan!

Des larmes brillaient dans le bon regard de la vieille servante.

— Merci de votre sollicitude, Bessie ! Vous êtes en vérité une femme de grand cœur. Mais ne vous affligez point car de ce malheur est né un bonheur merveilleux. Bessie, j'ai oublié les craintes et le doute qui m'avaient poussée à fuir Striguil. Je suis heureuse d'être de retour dans ce château qui est désormais mon foyer. N'est-ce pas une raison de nous réjouir ? Allons ! Plus jamais vous ne serez ma geôlière !

Au travers de ses larmes, la brave Bessie esquissa un sourire puis demanda :

— Que deviendrai-je alors, madame ? Je crains que vous n'ayez plus besoin de mes services !

— Et pourquoi donc ?

— Sept jeunes demoiselles sont ici qui attendent vos ordres.

— Sept demoiselles ?

— Oui, madame ! Voilà un mois qu'elles sont arrivées à Striguil. Sa seigneurie avait, je crois, prié leurs pères de vous les envoyer afin que vous leur enseigniez l'art d'être châtelaine.

— Mon Dieu, c'est vrai ! J'avais complètement oublié ! Sept demoiselles ! Que vais-je faire d'elles ?

— Je l'ignore. Mais elles constituent un groupe... animé, qui devrait vous garantir contre l'ennui de l'hiver ! Il y a Demoiselle Ellen, très calme et très mûre pour ses quatorze ans ; il y a ensuite Demoiselle Patricia, d'une grande discrétion et fort douée pour les travaux d'aiguille. Demoiselle Jacquelin et sa sœur Lynette partagent un goût certain pour la taquinerie et la coquetterie.

Au ton de la servante, Maegan comprit que de telles manières ne lui plaisaient guère.

— Et les autres ?

— Eh bien ! Il y a... Demoiselle Jeanette. Et les petites demoiselles Juliette et Belinda, deux fillettes adorables.

— Bessie, vous ne me confiez pas tout ! Je devine un mystère quant à la personnalité de Demoiselle Jeanette.

Bessie afficha une moue boudeuse.

— Il ne s'agit point de mystère, Dame Maegan ! C'est une jeune fille d'une grande beauté, gentille et Guy

d'Artois est en adoration devant elle au point qu'on le jurerait malade. Il la suit comme une ombre, il en a oublié ses habitudes de séducteur. A croire qu'il a avalé un philtre d'amour. Vous verriez la manière dont ils se regardent ! A ces mots, Maegan partit d'un rire ravi.

— Oh, j'ai hâte de rencontrer ces jeunes filles ! En vérité, si elles correspondent à la brève description que vous venez de m'en faire, nous allons passer un hiver fort amusant.

Impulsivement, Maegan jeta les bras autour du cou de Bessie et plaqua deux gros baisers sur les joues rebondies de sa servante en disant :

— Bessie ! Que c'est bon de se retrouver chez soi !

Quand arriva la troisième semaine de décembre, l'hiver fit une entrée triomphante dans Striguil. La neige tomba en couche épaisse et recouvrit tous les environs. Chacun chercha à rester au chaud devant une cheminée brûlante où l'on faisait cuire des châtaignes tout en se racontant quelques bonnes histoires.

A mesure que les festivités approchaient, l'impatience et l'excitation croissaient. De plus en plus souvent, Maegan se retirait dans ses appartements sous prétexte que ses demoiselles de compagnie ne connaissaient rien de la broderie ou de la couture. C'était là un vilain mensonge, mais la jeune châtelaine préparait en secret une tunique et un surcot qu'elle comptait offrir à son époux pour la nouvelle année. Pour cette tunique, elle avait prié Philippe de Normandie de lui acheter, au marché de Bristol, un tissu écarlate d'une

rare beauté. Le surcot, d'un bleu profond, était tout aussi magnifique et se voyait décoré d'un faucon doré aux yeux formés de superbes rubis. L'ensemble était presque terminé, mais il restait encore à finir quelques détails.

Voilà pourquoi ce jeune et joli groupe se trouvait maintenant réuni dans les appartements de Maegan. Demoiselle Jeanette était en effet d'une grande beauté. Elle faisait montre aussi d'une gentillesse extrême, et il n'était point étonnant que Guy d'Artois fût totalement sous le charme. Ils formaient d'ailleurs un couple superbe.

Jacquelin et Lynette paraissaient si différentes que l'on s'interrogeait sur leurs liens de parenté. L'une était brune, l'autre rousse aux yeux verts. Néanmoins, les deux sœurs possédaient un même art de la malice, surtout quand il s'exerçait à rencontre des chevaliers. Elles savaient, par exemple, décocher maintes piques à l'adresse de Brian qui constituait leur cible favorite. Les deux chipies aimaient également égratigner le pauvre Stephen du Bois, d'autant qu'il n'avait pas perdu l'habitude de rougir à la moindre remarque.

Demoiselle Ellen manifestait, quant à elle, un tempérament de mère-poule et prenait volontiers la responsabilité du groupe quand d'aventure Maegan se trouvait occupée ailleurs. Enfin, Juliette et Betinda, qui n'avaient que neuf ans, se montraient adorables. Maegan les dorlotait avec plaisir. Maegan qui, si ses espoirs étaient couronnés... de succès, connaîtrait les joies de la maternité dès le mois de septembre...

La jeune châtelaine en était là de ses réflexions quand Brian fit son entrée. Par chance, les demoiselles se levèrent avec un bel ensemble ce qui permit à Maegan de dissimuler son ouvrage sous ses jupes.

— Bonjour, ma mie ! dit-il dès qu'il put franchir le rempart de jeunes filles.

— Bonjour à vous, mon seigneur ! répondit Maegan.

— Maegan, je viens seulement de me rendre compte que nous n'avons pas même une belle bûche à brûler dans notre cheminée en cette veille de Noël ! Accepteriez-vous que votre groupe nous accompagnât, mes chevaliers et moi, vers la forêt ?

Des cris de ravissement soulignèrent cette proposition. Sept paires d'yeux implorants se tournèrent vers Maegan.

— Oui, volontiers ! fit cette dernière. Si vous nous accordez quelques minutes afin que nous passions un manteau ! Dépêchez-vous, gentes demoiselles !

Aussitôt, ce fut une débauche de rires et de gloussements étouffés.

Quelques instants plus tard, une troupe animée se mettait en route.

Sous la pâle lueur de ce soleil d'hiver, la Wye prenait des reflets d'un bleu doré curieux tandis que la neige tapissait la terre d'un lourd manteau blanc.

Les chevaux, ravis de prendre un peu d'exercice après plusieurs jours d'inactivité, galopaient de *ci*, de *là*,

et les chiens, fous d'excitation, jappaient, hurlaient et couraient en tous sens.

On avança quelque temps sous le couvert des bois en une course échevelée, ponctuée de grands éclats de rire.

Maegan, cependant, ne parvenait point à se mêler à la gaieté générale. Elle mit pied à terre et s'appuya contre un arbre. Elle se sentait d'humeur rêveuse, voire mélancolique. La jeune femme songeait à l'amour et à ses saisons depuis les premiers émois où le cœur s'exalte en une cour fébrile et délicieuse jusqu'à l'hiver des sentiments. Elle se prenait à définir l'été triomphant où les promesses se concrétisaient ainsi que l'automne riche de fruits et de moissons, symbole de joie. Des regrets lui venaient de penser au temps perdu, aux jours enfuis. Son amour pour Brian n'avait pas connu la douceur du printemps...

Une larme roula sur sa joue nacrée, mais la fière jeune femme releva la tête et se jura que rien ni personne ne ternirait jamais son bonheur ! D'ailleurs, ces nostalgies n'étaient pas de mise maintenant que l'on fêtait Noël ! Au même instant, une boule de neige lui passa devant le nez, alla s'écraser contre le tronc voisin.

— Attention ! Ma douce, je vous déclare la guerre ! Il va vous falloir vous défendre âprement.

Une deuxième boule de neige souligna cette déclaration.

Amusée, Maegan se pencha sur le tapis blanc et se fabriqua vivement une arme.

— Je relève votre défi, mon cher époux !

Aussitôt dit, aussitôt fait ! La jeune femme avait riposté.

Obligé de brosser énergiquement son manteau, Brian affecta une mine outragée et rétorqua :

— Vous me paierez cette insolence !

Il se tança à la poursuite de Maegan qu'il rattrapa bientôt. Le bras passé autour de sa taille, il la supplia :

— Un baiser, ma belle captive ! Je ne demande qu'un baiser pour prix de la rançon !

— Pauvre de moi ! fit-elle. Telle est la loi de la guerre... Oui, Chevalier, réclamez donc votre dû puisque me voici vaincue !

Naturellement, Brian prit les lèvres de sa prisonnière, mais il lui avoua :

— Que ne ferais-je pour un tel butin ! J'irais jusqu'à conquérir le monde !

Sa main déjà glissait sous les épaisseurs du manteau.

— Non, messire ! J'ai bien peur de ne savoir résister à votre pouvoir ! Ce ne serait plus du jeu !

Ils partirent d'un même rire heureux et s'embrassèrent follement en cet îlot de solitude glacée, puis Brian chuchota à l'oreille de son épouse :

— Nous poursuivrons tout à l'heure l'élaboration de ce traité de paix, mon amour. J'aimerais maintenant vous parler d'un sujet qui me préoccupe.

Main dans la main, ils cheminèrent dans la neige jusqu'à ce que Maegan demande :

— De quoi souhaitiez-vous m'entretenir, seigneur ?

Un soupçon d'inquiétude voila le visage de Brian.

— J'aimerais que Moina passe à Striguil les douze nuits de fête, Maegan. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je lui enverrai une escorte afin de la ramener ici.

Maegan réprima un sourire. Elle comprenait maintenant l'expression chagrine de son époux. Il craignait de la blesser, redoutait un manque de confiance...

Très touchée, elle se tourna vers Brian et lui adressa un sourire radieux.

— Pourquoi une escorte ? Allez-y seul, seigneur, et revenez avec Moina aujourd'hui même. Je serai heureuse de l'accueillir ici aussi longtemps qu'il vous plaira.

Elle avait à peine terminé sa phrase que Brian lui lançait un regard plein d'amour et de gratitude.

— Merci, Maegan. Merci infiniment de votre confiance. Je m'en irai dès que je vous aurai raccompagnée au château.

Il la serra alors de toutes ses forces, et un baiser scella leur entente. A cet instant, un cri retentit derrière eux :

— Hou ! Hou ! Mon cousin ! Dame Maegan !

Amusé, Brian s'écarta.



— Guy d'Artois nous a découverts, ma mie. Inutile de nous cacher plus longtemps. Sans doute ces jeunes gens ont-ils trouvé la bûche de Noël !

— Vous devez avoir raison, seigneur, cependant faut-il vraiment rejoindre les autres ?

— Oui, mais qu'est-ce... ?

Il s'interrompit, plissa les yeux. Intriguée, Maegan se retourna, chercha à comprendre ce qui se passait.

— Qu'avez-vous vu ?

— Une ombre, une silhouette brune entre les arbres. A peine l'ai-je aperçue qu'elle a disparu.

— Un cerf, peut-être ? Faute de pâture, ils s'enhardissent beaucoup en hiver.

— Sans doute, ma mie. Allons ! Si nous faisons la course pour rattraper les autres ? Attention, le perdant aura un gage...

Le rire cristallin de Maegan résonna alors dans la forêt. Maligne en diable, la jeune femme avait secoué au-dessus de la tête de son époux une branche lourde de neige... avant de relever ses jupes et de prendre ses jambes à son cou.

Tandis que Brian s'époussetait, elle s'écria :

— Dépêchez-vous, messire, sinon vous risquez fort d'avoir à payer vous-même le gage !

## **CHAPITRE 28.**

Maegan jeta un regard satisfait sur la grande salle de Striguil. Le résultat dépassait ses espérances. La pièce avait un air de fête des plus réussis ! Dans la cheminée brûlait maintenant l'énorme bûche que les chevaux avaient rapportée jusqu'au château. Aux murs pendaient des rameaux de sapin, aux chevrons des branches de gui, et çà et là les boules rouges et brillantes du houx dispensaient une note de couleur fort plaisante. Dans chaque alcôve, on avait placé des chandelles en cire d'abeille qui distillaient une délicieuse odeur de cannelle, de clous de girofle et de laurier.

Devant l'âtre, assises autour de la grande table à tréteaux, Belinda et Juliette jouaient à faire diverses figures avec un bout de ficelle, tandis qu'Ellen, Patricia, Jacquelin, Lynette et Jeanette s'entretenaient avec les chevaliers tout en buvant du vin chaud.

Comme il faisait bon vivre ! songea Maegan avec émotion. Jamais encore, elle n'avait connu des moments aussi heureux ! Ne lui manquait plus que Brian pour que son bonheur soit parfait !

Il avait quitté le château dès la fin de la matinée et aurait déjà dû être de retour. Pourquoi tardait-il ?

Maegan n'en savait rien. Inquiète, elle soulevait de temps à autre les lourds rideaux qui protégeaient la pièce des courants d'air hivernaux. Dehors, la neige tombait drue. Peut-être ce mauvais temps expliquait-il le retard de Brian ? Avait-il décidé de passer la nuit dans la hutte de Moina ? A cette seule idée, Maegan avait le cœur serré. De toutes ses forces, cependant, elle luttait contre la jalousie qui la tenaillait. De tels soupçons étaient infondés, la jeune femme le savait. Ce fut donc d'une voix enjouée qu'elle déclara :

— Demoiselles ! Nous sommes aujourd'hui à la veille de Noël ! Il est grand temps de célébrer cet événement. Vite, allez quérir vos instruments de musique que nous chantions en chœur !

Puis, elle avisa les chevaliers :

— Messieurs, nous ferez-vous l'honneur de nous accompagner ?

De toutes parts, on acquiesça vivement puis on s'en fut chercher qui une mandoline, qui un luth, qui un tambour. Vinrent aussi flûtes et cithares, et quelques instants plus tard Striguil résonnait du bruit de ces jeunes voix qui chantaient la joie de Noël.

Assise dans un immense fauteuil de bois sculpté, Maegan pourtant s'inquiétait. Que faisait donc Brian ?

— Réveillez-vous, Dame Maegan ! Réveillez-vous ! Votre époux est de retour !

L'avertissement de Bessie chemina longtemps dans / esprit ensommeillé de Maegan. Pelotonnée dans une

chaude pelisse, Maegan s'était assoupie sur le fauteuil même.

— Il est là ?

— Oui, Madame. Il... a déjà regagné ses appartements et il.., est blessé. Madame, Madame ! Ne vous inquiétez point ! Il s'agit seulement d'une blessure superficielle.

Devant la pâleur subite de Maegan, Bessie s'affolait, s'efforçait de suivre sa jeune maîtresse dans sa course précipitée.

— Une Galloise l'accompagne, Dame Maegan ! Une femme étrange vêtue de noir. Elle l'a déjà soigné.

— Merci, Bessie ! Passez-moi une torche et veillez à préparer des vêtements secs pour Dame Moina. N'oubliez pas également d'éveiller le cuisinier afin qu'il leur prépare un bon repas.

Sur ces dernières recommandations, elle courut jusqu'aux appartements de Brian. A peine Peut-elle aperçu, souriant, à sa table, qu'un soulagement énorme l'envahit. Hormis son visage fatigué, il paraissait... indemne !

Ivre de joie, elle courut se jeter dans ses bras.

— Bessie m'a dit que vous étiez blessé ? Que s'est-il passé ? Les Gallois vous auraient-ils attaqué, seigneur ?

— Calmez-vous, ma douce ! Ce n'est rien. D'ici quelques jours, il n'y paraîtra plus ! Moina m'a bien soigné.

Terriblement confuse, Maegan ouvrit de grands yeux et s'écria :

— Oh, pardon, Moina ! Je manque à tous mes devoirs ! Bienvenue à Striguil. Et... merci pour avoir aidé Brian. J'ai fait mander des vêtements et un repas chaud. Je vous en prie, ne bougez pas. En attendant, restez auprès de la cheminée.

— Merci beaucoup, Maegan. J'ignorais quel accueil Striguil me réserverait, mais je mesure maintenant l'absurdité de mes craintes. Vous êtes toujours la chère Maegan dont j'aimais me dire l'amie.

Une roseur gênée marqua alors le visage de Maegan.

— Oh, Moina, ne me louez point ! Si vous saviez combien j'ai pu vous jalouser...

— Chut, Maegan. Quoi de plus normal ! Toute femme, à votre place, aurait éprouvé des sentiments identiques. Mais l'heure des secrets et des cachoteries est passée. Laissez-nous enfiler quelques vêtements secs et nous vous avouons... tout !

Brian, un sourire aux lèvres, renchérit.

— Il est grand temps en effet, ma douce ; et vous comprendrez que nos confidences constituent une preuve de confiance au moins égale à la vôtre.

Incrédule, Maegan les observa d'un air embarrassé, puis s'écria :

— J'ai hâte de vous entendre, mais racontez-moi d'abord les causes de votre blessure.

— Colin Traherne n'avait pas formulé de menaces en l'air. J'aurais dû prendre le pauvre bougre au sérieux. Sans doute est-ce lui qui nous espionnait, ce matin, dans

le bois. Il m'a sûrement suivi un bon moment et a compris que je me rendais chez Moina. Quoi de plus simple ensuite que de tirer une méchante flèche ?

— Et... qu'avez-vous fait de lui ?

— Il s'est enfui vers la forêt. Mais aujourd'hui qu'il est blessé et traqué, il risque de se comporter en bête féroce...

Devant le regard interrogateur de Maegan, Moina expliqua l'énigmatique remarque de Brian :

— Il y a quelque temps de cela, votre père et Owen Traherne décidèrent de tendre un piège au traître de Hafod. Je vous passe maints détails, toujours est il que les deux hommes finirent par démasquer le coupable : Colin Traherne. Fou de rage et de chagrin, Owen jura qu'il châtierait lui-même ce fils aîné qui les avait vendus ! Ce rusé de Colin réussit cependant à échapper à la vindicte paternelle. Depuis lors, le malheureux se terre, mais ses jours sont comptés. Maegan, je vous en prie, ne le plaignez pas ! Sa trahison a coûté la vie à bien des gens de Hafod. On raconte même qu'il ne serait pas étranger à la noyade de votre fiancé, Bevan.

A ces mots, Maegan sentit le sol se dérober sous ses pieds et s'assit vivement sur le premier siège qu'elle trouva.

— Oh, non ! A cause... à cause de moi ?

Le lourd silence qui s'ensuivit fut soudain brisé par l'entrée de Griff et de Gertruda qui apportaient dîner et vêtements secs.

Tremblante, Maegan guida la guérisseuse jusqu'à la chambre qui lui avait été réservée et l'aida à changer de tunique. Devant l'expression bouleversée de la jeune femme, Moina décida d'agir :

— Maegan Fitzwarren, la mélancolie ne vous servira de rien. Dans les mois qui viennent, votre mari aura grand besoin de votre soutien. Ce n'est pas l'heure de jouer les petites filles fragiles !

— Oui, Moina ! Ne vous inquiétez pas ! Brian peut compter sur moi. Je l'aime et ce qui est passé est passé. Nul n'y changera rien. Maintenant, pendant que vous souperez, je souhaiterais entendre votre mystérieuse histoire.

Très digne, la jeune châtelaine regagna les appartements de son mari suivie par une Moina ravie de lui découvrir une telle force de caractère.

Quelques instants plus tard, le trio se trouva réuni autour d'une grande table en chêne massif devant une carafe de vin. Un sourire aux lèvres, Brian se rejeta dans son fauteuil et déclara :

— Maegan chérie, je dois tout d'abord vous expliquer mon silence : je craignais que vous ne me trahissiez. Vous vouliez tant fuir Striguil ! Je redoutais donc de vous voir confier mes secrets à votre père, ce qui aurait exposé Moina à de très graves dangers...

— Poursuivez, je vous prie, fit Maegan.

— Vous savez que mon père était Sir William Fitzwarren, seigneur de Warrenleigh dans le comté de l'Essex. Sous le règne du vieux roi Henry, il fut envoyé

dans l'île d'Anglesey, à l'extrémité nord-ouest du pays de Galles. Là, il rencontra une princesse galloise nommée Branwen. Ils tombèrent amoureux l'un de l'autre et furent bientôt unis selon la coutume locale. Le sacrement religieux était alors considéré comme inutile. Quant à moi, je naquis moins d'un an plus tard.

— Mais... en ce cas, vous appartenez au peuple gallois ! s'exclama Maegan qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Oui, mon amour. Je suis gallois par ma mère et peux même me réclamer de la lignée des grands guerriers celtes.

— Oh ! Pourquoi me l'avoir caché ? Moi qui vous prenais pour l'un de ces maudits Normands !

Brian afficha alors une mine offusquée :

— Madame, je souhaitais être aimé pour moi-même et non pour mon appartenance !

— Quelle prétention ! Comment pouviez-vous être si sûr de mon amour ?

— J'avais raison de le croire, puisque aujourd'hui vous m'aimez !

Devant cette indéniable vérité, Maegan battit en retraite :

— Soit ! Je capitule et vous demande humblement de poursuivre votre récit, seigneur.

— J'ai donc passé les quatre premières années de ma vie sur l'île d'Anglesey en compagnie... de Moina, fille de ma tante Elian, la sœur de ma mère. Moina est de cinq ans mon aînée et m'a toujours traité en petit frère.



Un jour, pourtant, ma mère fut emportée par une brusque maladie, et ce malheur changea le cours de nos existences. Mon père, très affligé, décida de regagner Warrenleigh et ma tante, veuve depuis quelque temps déjà, le suivit. Là, nous coulâmes des jours heureux jusqu'au moment où mon père fut convoqué à la cour. Quand il revint, une jeune femme l'accompagnait, une certaine Rosamund de St-Valery, son épouse. Oui, vous m'entendez bien, son épouse. En l'espace de deux petites semaines, il avait engagé sa vie... et la nôtre.

— Rosamund était véritablement une garce, précisa Moina. Devant oncle William, elle déployait des trésors de gentillesse, mais à peine son mari avait-il quitté le manoir qu'elle dévoilait sa vraie nature : une peste ! Son souffre-douleur n'était autre que Brian, bien sûr. Aussi, pour mieux protéger son neveu, ma mère décida-t-elle de ne pas quitter le domaine.

A ce point de son récit, Brian reprit la parole :

— Bientôt, il fut manifeste que Rosamund attendait un enfant. La belle annonça en minaudant la bonne nouvelle à mon père qui en éprouva un indicible bonheur. Peu après, néanmoins, le roi Henry le renvoya en Ecosse où divers problèmes le retinrent loin de Warrenleigh plusieurs mois durant.

— Oui, fit Moina. En son absence, la belle Rosamund ne demeura point seule. Elle vit très souvent un séduisant courtisan, un Français répondant au nom de François de Believille qui semblait être en excellents termes avec elle. Ma mère, persuadée que Rosamund et François étaient amants, les surveilla de près. Très vite,

notre Rosamund prit des proportions alarmantes au point qu'elle accoucha bientôt d'un très gros... prématuré ! Ce fut ma mère qui délivra la belle et elle n'eut alors plus aucun doute sur l'identité dû père de l'enfant : il s'agissait bien du beau courtisan français !

— Mais... en ce cas, Simon n'est pas votre frère et n'a donc aucun droit sur Warrenleigh ! s'écria Maegan.

— C'est vrai, mon cœur ! Cependant, comme je vous l'ai dit, Rosamund et Simon ont su, pendant que j'étais parti aux croisades, obtenir l'annulation du premier mariage de mon père. Ils m'ont ainsi déshérité.

— Il y a pire encore, Maegan reprit Moina. Après la naissance de Simon, Rosamund comprit qu'Eliau représentait une grave menace. Consciente du danger, ma mère me révéla la vérité et me fit jurer de n'en rien dire tant que Brian n'en aurait pas besoin. Sans doute savait-elle ce que le destin lui réservait. Un matin, en effet, je la trouvai morte, empoisonnée, à mes côtés. Des serviteurs avaient dû jeter quelque poison dans son vin. Je décidai de garder le secret.

— Elle le fit... jusqu'à la mort de mon père. Là, horrifiée de voir que l'on me spoliait, Moina laissa entendre que Simon n'était point le fils de William. Elle eut tôt fait de comprendre son imprudence, dit Brian.

— Je quittai Warrenleigh le jour même pour Anglesey. Très vite, on se lança à ma poursuite, mais après plusieurs mois, Rosamund et Simon se lassèrent. Ils durent me croire morte. L'hiver, cette année-là, s'était montré particulièrement rigoureux. De mon côté, j'appris que Brian et Simon s'étaient battus en duel, que

Simon l'avait emporté. Que faire ? Je ne pouvais espérer retrouver Brian. Je me cachai donc dans cette hutte que vous connaissez bien. Àberwey me paraissait assez proche de la frontière pour que je puisse avoir des nouvelles de mon cousin s'il revenait en Angleterre. Les années passèrent... jusqu'à cet instant béni où nous nous retrouvâmes face à face, dans la demeure de votre père.

A ces mots, la belle Moina adressa un sourire chaleureux à son cousin qui le lui rendit avec la même affection.

— Comme vous le savez, ma douce, nous nous rencontrâmes en grand secret, et je compris alors que l'aide de Moina me serait très précieuse. Voilà que je pouvais enfin réclamer mon dû. J'ai d'ailleurs demandé audience au roi Edouard qui me recevra au printemps. Il a également convoqué Rosamund et Simon à Windsor. C'est pour cette raison que j'ai voulu envoyer Moina à Foxhall. Je crains que, pour l'empêcher de parler, ces deux gredins ne cherchent à retrouver sa trace.

Très troublée par ce qu'elle venait d'entendre, Maegan déclara d'une voix grave :

— Je comprends ! Tout est clair ! Il ne nous reste plus qu'à attendre le printemps pour nous rendre à Windsor, que l'on répare enfin le mal que l'on vous a fait.

— Maegan, vous n'irez point ! Ce serait trop dangereux !

— Comme vous voudrez, seigneur !

Malgré son expression soumise, la jeune femme savait déjà qu'elle accompagnerait son époux ! Lui, de son côté, l'aidait à se lever.

— L'aube ne va pas tarder, ma mie, il est temps d'aller nous reposer.

Elle eut beau protester, rien n'y fit. Brian la souleva de terre et l'emporta sans oublier de saluer sa cousine :

— Bonne nuit, Moina ! Je te fais envoyer une servante pour te conduire à ta chambre.

— Inutile ! Je trouverai bien mon chemin. Pour l'instant, je préférerais rester auprès du feu.

— Entendu ! répondit Brian.

Une fois seule, Moina offrit son visage à la chaleur des flammes. Toute fatigue avait déserté ses traits.

— Ce n'est qu'un début, mère ! Bientôt, très bientôt, vous serez vengée. Au nom des dieux qui veillent sur nous, je vous le jure !

Les flammes alors doublèrent de volume, grondèrent sourdement dans l'âtre, et Moina comprit que sa mère l'avait entendue.

## **CHAPITRE 29.**

Maegan s'éveilla, nichée dans les bras de son époux. Du bout des doigts, Brian taquinait sa nuque fragile, massait ses épaules et c'était une sensation si agréable que la jeune femme, frémissante, dut réprimer un gémissement de plaisir. Entre ses paupières mi-closes, elle surveilla la lumière du jour qui filtrait par les rideaux tirés tandis que Brian posait un baiser sur ses lèvres tièdes de sommeil, puis caressait langoureusement sa peau...

— Ma douce, vous êtes réveillée ! fit-il en l'embrassant au creux de l'oreille.

— Non, seigneur, pas du tout. Je dors et rêve...

— C'est un rêve agréable ?

— Oh, oui ! Très !

Cette confession arracha un rire heureux à Brian. La simplicité de Maegan dans l'amour l'enchantait. D'un geste plus décidé, il rejeta donc les couvertures, chercha les seins de sa compagne qui gémit de nouveau.

— Dormez-vous toujours ?

— A poings fermés !

Cette fois-ci, il releva la chemise de nuit, posa la main sur ses hanches qu'il aimait tant... Ses caresses se firent expertes, intimes au point que Maegan en poussa un cri de délice.

— Et maintenant, ma colombe, vous dormez ?

— Ah ! Vous savez bien que non ! fit-elle alors dans un éclat de rire.

— Allons ! N'était-ce pas un bonjour charmant ? Elle pouffa et se serra tout contre lui qui, très sérieux, lui dit :

— Otez cette chemise, ma belle ! Je ne connais nulle soie comparable à la douceur de votre peau !

Comment résister à un pareil compliment ? Maegan ne le pouvait.

Quelques instants plus tard, elle sombrait au creux des bras de son époux, roulait avec lui dans la rivière du lit. Comme ils s'aimèrent ce matin-là ! Comme ils surent à loisir réinventer les gestes éternels de l'amour. Ils en pleurèrent de bonheur jusqu'au moment où les cloches de l'église Saint-Dominique les rappelèrent à la réalité.

A cet instant-là, Brian posa un baiser très doux sur la joue de Maegan et lui chuchota :

— Joyeux Noël, mon amour !

— Joyeux Noël, mon mari chéri !

Ce jour fut placé sous le signe de la gaieté. La grande salle de Striguil bourdonnait du bruit des conversations mêlées aux éclats de rire et à la musique.

Les tables croulaient sous le poids des victuailles : sanglier et chevreuil rôtis, quartiers de bœuf, oies et faisans.

Maegan, ravie, contemplait son œuvre quand des applaudissements éclatèrent. On apportait le traditionnel gâteau de Noël. Naturellement, on le plaça devant Maegan et Brian qui, bien qu'unis depuis plus de sept mois, étaient encore considérés comme de jeunes mariés. Chevaliers, demoiselles de compagnie, serviteurs et servantes entonnèrent alors le refrain de circonstance; cette formalité accomplie, de bonnes âmes vinrent déposer sur la table un immense récipient rempli de bière blonde et muni de douze poignées symbolisant les douze nuits de fête. Chacun dut alors boire un gobelet du breuvage rituel tandis que retentissaient les saluts :

— Santé !

— A la vôtre !

On partagea ensuite le splendide gâteau entre les différents membres de l'assistance qui reçurent également une pomme tout juste sortie du four. Semblables cadeaux furent aussi dépêchés vers les serfs qui attendaient devant les portes du château. Le festin terminé, on s'adonna aux plaisirs de la danse jusqu'au moment où la fatigue terrassa les participants.

Ce fut une époque de grande joie. On s'amusa beaucoup. Partout les rires fusaient. Chaque nuit semblait plus belle que la précédente, pourtant quand on célébra la longue errance des Rois Mages, il fallut

bien reconnaître que, de toutes, la nuit du Nouvel An avait été la plus réussie.

Maegan ne pouvait oublier ces instants et cette minute émouvante où Brian l'avait embrassée sous le gui en lui murmurant :

— Je crois que cette année nous sera très douce, mon cœur. Je le sens.

Elle lui avait répondu :

— Oui, mon amour ! Et nous la vivrons ensemble.



## **CHAPITRE 30.**

L'air boudeur, Maegan examina la situation. A l'évidence, son roi semblait très menacé. Elle jeta donc un regard à la dérobée sur Brian qui, un sourire aux lèvres, feignait une désinvolture suprême.

Ce jeu était insupportable ! Elle perdait à chaque fois ! Agacée, elle poussa un soupir, tenta une dernière feinte. En vain ! Déjà, le traditionnel échec et mat résonnait à ses oreilles !

Amusé, son vainqueur éclata de rire et leur servit un peu de vin chaud à la cannelle. Ce gobelet, cependant, il ne le lui donna point avant d'avoir reçu un baiser pour prix de sa victoire.

— Ah, Seigneur ! dit Maegan. Mes dettes prennent des proportions épouvantables ! Je vous dois désormais cent dix shillings argent et n'ai même pas les moyens de vous rembourser !

— Non, ma douce ! C'est cent trente-cinq shillings que vous me devez aujourd'hui ! Vos beaux yeux ne m'aveugleront pas. Maintenant, sachez que je ne m'offusquerais point si vous me suggériez quelque autre arrangement.

Une lueur malicieuse éclairait ses yeux gris. Maegan, de son côté, fit mine de ne pas avoir compris le sous-entendu.

— A quel arrangement songez-vous, seigneur ? Amusé, il se pencha, referma les bras sur la taille souple et l'attira contre lui.

— Vous le savez fort bien ! chuchota-t-il.

Sa bouche sensuelle s'aventurait déjà sur sa peau délicate, s'attardait au lobe de l'oreille. Sa main, pendant ce temps, se posait sur la rondeur d'un sein tandis que Maegan, faussement choquée, s'écriait :

— Ah ! Non, Sire ! Pas ici, dans la grande salle ! N'importe qui peut nous voir ! Qu'en penseraient donc les serviteurs ?

— Au diable les serviteurs ! répondit-il avec conviction.

Une petite toux discrète le rappela à plus de mesure.

C'était Griff qui, gêné, faisait de son mieux pour attirer l'attention de ses maîtres :

— Que veux-tu, Griff ? demanda Brian.

Ce dernier chercha à dissimuler un sourire et balbutia :

— Pardonnez-moi de vous déranger, seigneur, mais il y a là un messenger de Hafod qui vous prie de le recevoir.

— Hafod ! De qui s'agit-il, mon bon Griff ? s'écria Maegan, ravie.

— De votre frère, Rhys Ruthven, dame Maegan.

— Rhys !

Devant l'enthousiasme manifeste de son épouse, Brian, résigné, déclara :

— Fais-le entrer, Griff, puis demande à Bessie de nous envoyer des rafraîchissements. Ensuite, tu prendras soin de sa monture.

Griff acquiesça et s'éloigna tandis que Maegan, les yeux brillants d'émotion, remerciait chaleureusement son mari. Selon la coutume, ce dernier n'était en effet point tenu d'accueillir ainsi un ennemi.

Déjà, cependant, Rhys entrait. Son visage fier respirait la droiture et l'intelligence. A n'en pas douter, il s'agissait d'un homme que l'on devait être heureux de compter parmi ses amis, songea Brian qui maudissait souvent la futilité des guerres.

— Bonjour, Ruthven ! fit-il d'une voix forte.

— Rhys ! Que je suis contente de te revoir ! s'exclama Maegan qui se précipita dans les bras de son frère.

— Et moi donc, ma petite Maegan !

Il l'observait d'un œil impressionné.

— Tu as changé, sœurette ! Tu es une vraie femme, à présent...

Il se tourna alors vers Brian et lui dit d'un ton ému :

— Merci, Striguil ! Vous avez su prendre soin d'elle et je vous en sais gré ! En vérité, s'il y avait davantage de

magnats à votre image, je crois que nombre de Gallois en oublieraient leur haine de l'opresseur.

Cette remarque vibrante de sincérité arracha un sourire ému à Brian qui noua les bras autour de la taille de son épouse et répondit :

— Allons, Ruthven, inutile de me remercier. Nulle femme n'a encore été aussi chérie par son époux que Maegan de Striguil !

A ces mots, mari et femme échangèrent un regard dont le sens n'échappa point à Rhys Ruthven. Le jeune Gallois éclata d'un rire sonore.

— Daffyd avait donc vu juste ! En vérité, je suis heureux de le constater personnellement !

Maegan, qui avait oublié ses devoirs de maîtresse de maison, recouvra soudain la raison et s'écria :

— Oh ! Je t'en prie ! Assieds-toi auprès du feu ! Et dis-nous quelles sont les nouvelles de Hafod !

Rhys accepta de fort bonne grâce la proposition de sa sœur et s'installa devant la cheminée où il se réchauffa les mains avant de déclarer :

— Je suis venu vous transmettre à tous deux une invitation de la part de mon père. Il me prie de rappeler à sa fille la coutume galloise de *calennig*.

— *Calennig* ? fit Maegan, interloquée.

Le nouvel An gallois était passé depuis belle lurette !

Que complotait donc son vieux renard de père ?

— Oui. Père souhaite que tu n'oublies point les vieilles habitudes du peuple *cymru*.

Devant l'expression éberluée de Maegan, Rhys baissa pavillon.

— Ah ! Tant pis ! Je renonce ! J'avais promis d'essayer de te convaincre. En réalité, père languit de toi, Maegan. Il a donc eu recours à une ruse de vieillard pour te revoir. La fierté l'empêchait de te dire simplement que tu lui manquais. Il a alors songé à *calennig* ! Que veux-tu ! Il a beaucoup vieilli cette année, et il a le cœur gros depuis que mère n'est plus que l'ombre d'elle-même. Par ailleurs, de nombreux paysans ont quitté le domaine pour aller se réfugier chez le seigneur Osgood. Qui les en blâmerait ? Aberwyne connaît une disette épouvantable. Plus que l'épée, c'est la faim qui ralliera les Gallois à la cause anglaise. Du moins tant que l'hiver sera là ! Il nous faudra attendre maintenant la prochaine moisson, mais c'est une autre histoire. Pour ce qui nous concerne, je serais très heureux si tu acceptais de revenir passer quelques moments à Hafod, Maegan !

Pleine d'espoir, la jeune femme se tourna vers son époux.

— Qu'en pensez-vous, messire ? Ne pourrions-nous nous absenter durant quelques jours ?

— Je me sens très indécis, ma belle. J'ai entendu dire que bien des gens de Hafod vous reprochaient notre mariage. Ruthven, je refuse d'exposer Maegan à d'inutiles dangers.

— Il en va de même pour moi, Striguil. Sachez toutefois que bien des problèmes ont été résolus à Hafod depuis que nous avons découvert l'identité du

traître Colin Traherne ! Maegan sera reçue avec tous les égards dus à la fille de Druce Ruthven, je vous l'assure.

L'espace d'un instant, les deux hommes s'affrontèrent du regard, puis Brian déclara :

— Très bien. Ma femme décidera donc elle-même.

Folle de joie, Maegan éclata de rire.

— Grands fous ! Vous connaissez déjà ma réponse ! D'ailleurs je vais de ce pas demander aux serviteurs de préparer nos bagages.

Elle esquissa une révérence. Elle allait s'éclipser quand Rhys la retint.

— Attends, Meg ! J'ai une autre requête à te transmettre, mais de la part de Dolan cette fois. Il aimerait savoir si la guérisseuse se trouve toujours à Striguil. Peut-être pourrait-elle vous accompagner à Hafod ?

Un sourire aux lèvres, Rhys ajouta :

— Je crois que Dolan serait extrêmement déçu si nous revenions seuls. A mon avis, le malade a du mal à se passer de son... physicien !

Maegan n'eut pas le temps de répondre que Brian intervenait :

— Désolé ! Dame Moina nous a quittés voici quelques jours déjà. Je crains que nous ne la revoyions point avant le printemps.

Rhys poussa un soupir de regret.

— Quel dommage !

Maegan, de son côté, se taisait. Brian n'était pas homme à s'inquiéter inutilement. Mieux valait donc éviter de parler de Moïna.

— Bien, je me dépêche ! fit-elle.

Quelques heures plus tard, le petit groupe, simplement accompagné de Gilbert, le fils de Hal, quittait Striguil.

On partait dans la précipitation car il avait fallu bousculer Bessie et les demoiselles de compagnie, le régisseur et les chevaliers, mais tout semblait en ordre.

Devant les cris effarés de sa troupe de jeunes filles, Maegan, qui avait la veille au soir annoncé la naissance prochaine d'un héritier, s'était empressée d'insister pour que ces gentes demoiselles fassent quelques travaux d'aiguille. Ravies de cette suggestion, elles s'étaient donc calmées.

Le groupe cheminait maintenant dans la campagne enneigée, au travers des bois où l'on avait, peu auparavant, ramassé l'énorme bûche de Noël. Dame Nature, magnifiquement parée, brillait d'un éclat de cristal.

Perché sur les branches nues d'un sorbier, un rouge-gorge chantait à tue-tête. En l'entendant, Brian leva les yeux et remarqua :

— Quel joli récital ! Savez-vous cependant que dans mon comté d'Essex, on raconte que le chant du rouge-gorge en hiver annonce au passant sa fin prochaine ?

A ces mots, Maegan frissonna.

— Non ! Pas ce matin ! A mon avis, ce malheureux ne cherche qu'à tromper le froid ! Seigneur, parlez-moi de votre belle région, mais en des termes plus réjouissants, je vous prie ! fit Maegan.

Sa remarque déclencha le fou rire de Rhys qui, sans laisser à Brian le loisir de prendre la parole, se mit à raconter quelque anecdotes relatives à leur enfance à Hafod. Ces récits provoquèrent l'hilarité de Brian et... la désapprobation de Maegan.

— Assez, maintenant, Rhys ! Je n'ai plus l'âge d'entendre pareilles sornettes ! Attention à toi !

A ces menaces, les rires redoublèrent, et Maegan, agacée, piqua Edan et s'élança au galop après avoir invité Gilbert à la suivre. Châtelaine et palefrenier traversèrent les bois à vive allure avant d'aller, se poster sur une colline d'où l'on pouvait surveiller les environs. A la grande déception de Maegan, il n'y avait pas de traces de Brian et de Rhys. Pourtant, la jeune femme avait soudain la désagréable impression d'être observée...

Intriguée, elle examina les lieux...

Gil, qui ne comprenait rien à l'attitude de sa maîtresse, demanda :

— Que se passe-t-il, Dame Maegan ?

— J'ai cru un instant que l'on nous épiait. Apercevrais-tu quelqu'un, Gilbert ?

Aussitôt, le gamin poussa son poney, fila de droite et de gauche avant de revenir en disant :

— Non, Madame. Je ne vois rien.



Maegan avait néanmoins des frissons. Il lui tardait de retrouver Brian et Rhys. Soudain, Gilbert lança une exclamation amusée :

— Là, le voilà, votre guetteur !

La jeune femme se retourna et découvrit... un renard qui filait vers les bois. Elle éclata de rire.

Perdait-elle la tête ? Elle montrait une nervosité excessive ! Enfin... peut-être son état était-il seul en cause ?

Au même instant, Brian et Rhys surgirent de la forêt et elle se précipita à leur rencontre.

— Que vous est-il arrivé ? Si je m'étais écoutée, je serais déjà à Hafod.

— Oh, j'en suis sûr ! répondit Brian. Rhys et moi avons remarqué les traces de deux cavaliers. Nous les avons donc suivies.

— Où vous ont-elles menés ?

— A un *ty unnos* ! fit Rhys.

— Et il y avait quelqu'un ?

— Non, reprit Brian. Personne: Allez, en route ! Le petit groupe poursuivit son chemin.

Dans les fourrés, cependant, le guetteur souriait.

## **CHAPITRE 31.**

Le bonhomme courtaud entra dans-le *ty unnos* et jeta le lièvre sur le sol avec une exclamation de ' dépit. Il avait passé la journée à traquer quelque gibier, mais cette pauvre bête constituait tout son butin !

Toujours furieux, il sortit de la hutte pour trouver un peu de bois. Il regagnait le *ty unnos* quand arriva un autre homme perché sur un cheval affreusement maigre.

— As-tu pris quelque chose ? demanda le premier. Le nouvel arrivant hocha la tête tristement.

— Et toi, Blanchard ?

— Oh ! Un malheureux lièvre qui n'a guère que la peau et les os ! Maudits soient ce Fitzwarren et sa mère!

Guyard approuva d'un air lugubre, puis s'en fut attacher sa monture. Une fois à terre, il plaqua une tape sur la croupe du cheval tout en remarquant :

— Repose-toi bien ! J'espère que tu seras encore là au matin ! Sinon, je me demande ce que je deviendrai.

D'un pas lourd, Guyard rejoignit ensuite son compagnon qui préparait déjà un pauvre feu.

— Reste-t-il quelque chose dans nos musettes, Blanchard ? fit-il d'un ton plein d'espoir.

— Non, Guyard ! Rien, sinon un bour dé pain trop dur pour nos dents ! Oh ! Maudit Simon Fitzwarren ! Dire que nous pourrions être chez nous, bien au chaud, auprès des nôtres ! Tu te rends compte que, par sa faute, nous voilà au pays de Galles ! Et pourquoi ? Quel enfer !

— Oui ! Cette crapule a beau jeu de menacer nos femmes et nos filles ! En vérité, je crains qu'il ne respecte point sa promesse. J'ai peur pour Alyce...

— Alyce ? Non, Guyard ! Moi, je m'inquiète pour ma fille ! Ce Fitzwarren est un fou dangereux et il est capable du pire. Vivement que nous en ayons terminé avec cette mission !

L'espace d'un instant, les deux hommes se regardèrent. Ils partageaient les mêmes angoisses, et toute parole devenait inutile. L'un et l'autre avaient payé un lourd tribut à la peste qui avait sévi l'été passé. Blanchard avait perdu ses deux fils et ne lui restait plus que sa fille Elyse. Quant à Guyard, il pleurait sa mère ainsi qu'un jeune enfant tandis que son épouse Alyce se remettait à grand-peine de ces épreuves.

Or, voilà qu'ils se trouvaient maintenant à des lieues de leurs foyers en quête d'une femme qui semblait s'être volatilisée depuis de nombreuses années. Sans doute Dame Moina était-elle morte mais, en attendant d'en avoir la certitude, Simon Fitzwarren tenait à sa merci les familles de ses deux serfs...

Derrière leurs paupières lourdes, Guyard et Blanchard songeaient aux jours lointains où il faisait bon vivre à Warrenleigh. En ce temps-là, le vieux seigneur William vivait encore. Souvent absent, il confiait le domaine aux soins d'un régisseur hors pair. Le destin, cependant, n'avait pas épargné le seigneur et l'avait privé de sa compagne. Terriblement affligé, William Fitzwarren était revenu à Warrenleigh avec son fils Brian, sa belle-sœur Elian et la petite Moina. Pour les gens du domaine, cette époque avait été placée sous le signe du bien-être. Hélas ! Il avait fallu que le maître s'entichât de cette maudite Rosamurid. La garce avait une pierre à la place du cœur ! Le bonheur s'était enfui à tire-d'aile.

Rien que d'y songer, Guyard sentait la colère le tenailler. La venue de Rosamund avait en effet complètement bouleversé leurs existences. Très vite, l'intrigante attendit un enfant. D'aucuns murmuraient qu'il n'était pas du maître. Ensuite, il y avait eu la naissance de Simon, suivie de près par le décès de Dame Elian, que certains attribuaient à un empoisonnement. Mais, encore une fois, comment le prouver ?

Les années avaient passé. Dures années, où Rosamund avait donné libre cours à sa cruauté. Chacun, cependant, avait attendu patiemment la suite des événements. L'on se disait que Brian prendrait la succession et, conscient de la valeur et de la bonté d'âme du futur seigneur, l'on se rassurait.

Malheureusement, il n'en avait rien été. Le jeune maître s'en était allé aux croisades, et mère et fils

avaient profité de la mort du vieux châtelain pour s'arroger la succession du domaine.

Maintenant, l'on racontait que Brian Fitzwarren voulait être rétabli dans ses droits. Ce n'était que justice! Guyard et Blanchard espéraient sincèrement qu'il saurait enfin triompher de l'adversité. Eh attendant cependant, il leur fallait ployer sous la loi de leur seigneur Simon. "

L'un et l'autre rêvassaient quand un bruit de branches brisées les tira de leur torpeur.

Ils sortirent leurs armes, coururent se poster de part et d'autre de la porte... Ils bondirent en même temps, ceinturèrent le bonhomme qui poussa des cris apeurés.

— Comment t'appelles-tu ? fit Guyard.

— Tra... Traherne !

— Et que fais-tu là ?

— Je... je pourrais vous poser la même question. Lâchez-moi !

D'un commun accord, les deux hommes le libérèrent.

C'était un pauvre bougre, à la mine défaite, aux vêtements en lambeaux et lourds de crasse. Ses cheveux hirsutes nimbaient son visage aux yeux fous d'une auréole dantesque. Une fièvre mauvaise lui rosissait les joues, empuantissait l'air qu'il respirait.

Horriifiés, Guyard et Blanchard reculèrent d'un même pas de défiance. Cet inconnu ne porterait-il pas la marque de quelque maladie affreuse ? L'autre comprit leur mouvement de recul, ricana.

— Non ! Je ne suis point malade ! Voyez plutôt cette blessure qui me ronge.

Il disait vrai. La terrible entaille qui lui barrait le flanc le prouva. Terrible entaille pleine de pus. Devant ce spectacle atroce, les deux hommes frémirent. Alors, l'inconnu, dans un élan d'arrogance, les défia :

— Vous voyez ? Les forces du mal sont à l'œuvre et le destin sonnera bientôt ma dernière heure si vous ne m'aidez point à guérir cette plaie ! Allons, reposez vos armes. Vous êtes les bienvenus dans ma hutte, mais soignez-moi plutôt.

— Et pourquoi le ferions-vous ?

— Pour que nous partagions une nourriture autrement plus riche que ce malheureux lièvre que vous mangez là ! Que diriez-vous d'un bon morceau de petit salé, d'une miche de pain frais et d'un pichet de bière ? N'est-ce point un menu appétissant ?

A ces mots, les deux serfs échangèrent des regards avides.

— Et où le caches-tu, ce festin de roi ? demanda Blanchard.

— Moi, j'ai des amis dans la région. Et vous ?

En fait, Colin Traherne n'avait pas besoin d'attendre leur réponse pour savoir la vérité ! C'était évident.

Les deux autres étudiaient la situation.

— Qu'en penses-tu ? demandait Guyard à son compagnon.

— Qu'avons-nous à perdre ? Autant nous occuper de lui. Peut-être y gagnerons-nous un bon repas !

— Et s'il ment ?

— En ce cas, tant pis pour lui !

Ils soignèrent donc vaille que vaille ce pauvre bougre qui avait fait irruption dans leur existence. Dehors, la neige tombait si drue que Guyard finit par se lever.

— Je ramène les chevaux à l'intérieur. Ils auront un peu moins froid.

— Tu as raison ! fit Blanchard. D'ailleurs, ils nous réchaufferont peut-être.

Maegan plaqua sur la harpe les derniers accords de la mélodie tandis que Brian, à la mandoline, l'imitait. Installé dans un fauteuil, Druce Ruthven, aux anges, caressait son chien préféré. Son visage rayonnait de bonheur. A la grande joie de Maegan, il semblait revivre depuis leur arrivée au manoir où on leur avait réservé un accueil plus que chaleureux. Même Dame Rian paraissait contente. Certes, elle errait toujours dans de lointaines contrées du passé, mais elle affichait, néanmoins un air heureux et apaisé. e. avait confié être un seigneur voisin venu fêter *calennig* à Hafod ! Depuis, elle l'acceptait sans plus se préoccuper du mystère de sa présence.

Oui, songeait Maegan, il faisait bon se retrouver à Hafod ! Tout le monde se montrait si gentil, si prévenant ! Tout le monde à l'exception de Brenda, se dit-elle encore comme son regard s'arrêtait sur la

servante qui, une fois de plus, tentait d'attirer l'attention de Brian.

A vrai dire, Maegan n'avait jamais éprouvé une grande sympathie pour cette créature aux mœurs faciles... Aujourd'hui cependant, l'agacement faisait place à une véritable colère. Brenda déployait en effet maints artifices fort grossiers. Elle se penchait devant Brian, lui frôlait le coude, et Maegan retenait à grand-peine la réflexion méchante qui lui brûlait les lèvres. Mieux valait néanmoins se taire : la servante eût été trop contente ! Curieusement, une pensée incongrue effleura soudain Maegan. Pourquoi diable Brenda n'avait-elle pas suivi Colin Traherne dans sa fuite ? Ces deux-là ne formaient-ils pas un couple parfait ? A peine cette idée l'eut-elle troublée que Maegan se la reprocha ! C'est faire montre de cruauté à l'égard du pauvre Owen Traherne ! La jeune femme plaignait sincèrement ce pauvre homme dont l'épouse avait été emportée par la peste et dont le fils aîné avait trahi les siens.

Le crépuscule tombait lorsque Brenda parvint à se glisser dans la grange où, sous un tas de foin, elle tenait caché un panier rempli de saucisses fumées, de poissons séchés, de fromage et de vin. Le rire aux lèvres, elle tira de son corsage une grosse miche de pain.

Le seigneur de Striguil aurait été drôlement surpris de découvrir les trésors de son cache-cœur ! songea-t-elle, amusée. Elle avait beau rire, une rancœur lui restait. Le beau châtelain n'avait même-pas daigné



l'honorer d'un regard ! Un arrogant, voilà ce qu'il était ! D'ailleurs tous les Normands étaient pareils ! Des prétentieux ! Elle ne les aimait pas ! Bien sûr, de temps à autre, elle fermait les yeux sur leurs faiblesses... Il suffisait qu'ils aient de l'or. De l'or... Colin en avait, lui, de l'or. Mais il l'avait caché. Où ? Brenda n'en savait trop rien.

Elle ne désespérait pas de parvenir à ses fins et cajolait donc le misérable fuyard auquel elle portait parfois un panier de victuailles. Elle agissait au nom de l'amour, lui disait-elle en roulant de grands yeux énamourés. Ces déclarations ferventes ne modifiaient pourtant guère le comportement de Brenda.

Une forte chute de neige lui servait de prétexte : elle remettait son escapade. C'était le cas aujourd'hui. Elle décida donc d'attendre le lendemain pour aller retrouver Colin.

D'ailleurs, Thomas Jones entra.

— Brenda, ma chérie, fit-il. Je me demandais si tu n'offrirais pas un peu de chaleur à un pauvre homme transi... J'ai un pichet de vin et quelques sous...

Accueillante, la servante éclata de rire, ouvrit les bras.

## **CHAPITRE 32.**

**E**t si tu nous trahissais ? Nous n'avons aucune preuve de ta bonne foi, remarqua Blanchard.

— Lourdemment appuyé sur la canne que lui avait taillée Guyard le matin même, Colin Traherne hocha la tête.

— Non, aucune ! Vous n'avez que ma parole. Mais je ne serai pas long. A vous de me faire confiance !

Quelques instants plus tard, il s'éloignait en boitillant tandis que Blanchard continuait à maugréer.

— Laisse-le partir ! fit Guyard. Il a raison. Nous n'avons pas le choix. Lui-même ne s'en est-il pas remis à nous pour obtenir quelques soins ? Attendons et espérons qu'il nous rapportera un peu de nourriture.

A bout de nerfs, les deux hommes se dévisagèrent. La faim les usait, attisait d'horribles angoisses.

Colin, de son côté, progressait à une allure d'escargot.

La douleur le taraudait et il se maudissait amèrement d'avoir choisi un lieu de rendez-vous aussi éloigné que cette vilaine colline où, la veille seulement, il avait aperçu Maegan Ruthven.

Une chance d'ailleurs qu'elle ne l'eût point vu. L'espace d'un moment, Colin s'était cru repéré, mais un renard avait fait diversion.

Un rire mauvais lui vint. Maegan ignorait qu'elle avait échappé à sa dernière heure ! Elle pouvait rire et se gausser ! Les jours lui étaient comptés ! Lui, Colin Traherne, se l'était juré !

Aujourd'hui, Colin était délivré de cet amour fou qu'il lui avait porté des années durant. Quant à la belle qui s'était entichée de ce maudit Normand, tant pis pour elle !

Fort de ces résolutions haineuses, il réussit à gravir la colline où l'attendait déjà Brenda.

— Colin ! s'écria-t-elle. J'ai craint le pire en ne te voyant pas !

— Qu'as-tu apporté à manger ? lança-t-il eh guise de salut.

— Du poisson, du fromage, des saucisses et du vin ! répondit-elle avec fierté.

— Quoi ! C'est tout ? Un enfant se serait mieux débrouillé.

Une bouffée de colère envahit Brenda. Colin se rendait-il compte que ce genre de chapardage était extrêmement risqué pour une servante ? Néanmoins, elle réprima la remarque amère qui lui venait aux lèvres et changea de sujet.

— Tu as l'air beaucoup mieux. Colin !

— Ce n'est pas grâce à toi ! Qu'as-tu fait, hier ? Je t'attendais.

— Je n'ai pu me libérer. Ta chère Maegan et son époux sont arrivés au manoir et nous n'avons pas eu une minute de répit. Je t'assure. Allez, regagnons, maintenant la hutte que je soigne ta blessure.

Sur ce, elle le prit par le bras, mais il la repoussa furieusement.

— Inutile ! C'est fait ! Retourne à Hafod avant que l'on ne remarque ton absence. Je te verrai demain. Et apporte davantage de provisions cette fois !

Sidérée, elle s'écria :

— Que t'arrive-t-il ? Ne veux-tu pas que je te tienne compagnie quelques instants ? Tu pourrais me raconter comment tu as organisé l'embuscade contre Druce Ruthven et ses fils, comment les Normands t'ont récompensé...

— Si tu espères que je vais dépenser cet or pour toi, tu te trompes lourdement, ma jolie.

— Et si tu penses que je vais continuer à t'apporter des provisions en échange de tes méchancetés, tu te trompes lourdement, Colin Traherne ! Débrouille-toi donc tout seul !

— Attends ! Ne t'en va pas ! Je... te demande pardon, Brenda ; c'est la fièvre ! Je le sais bien que tu m'as aidé alors que tout le monde, y compris mon père, m'abandonnait. Reviens, je t'en prie. Ne me laisse pas ainsi.

Le malheureux n'avait pas tardé à comprendre sa folie.

Partagée entre l'orgueil et la cupidité, Brenda hésita un long moment, mais la cupidité l'emporta.

— Pourquoi me parler ainsi, Colin ? Tu me blesses horriblement. Crois-tu donc que je ne pense qu'à l'or ? Et mon amour, qu'en fais-tu ? Moi, je n'ai qu'une envie, rester à tes côtés le plus longtemps possible.

Elle avait un tel accent de conviction que Colin, secrètement, l'admira. La gueuse était maligne ! Après tout, peut-être formaient-ils un couple bien assorti ? Il sourit et tendit la main à sa belle.

— Viens ! Regagnons la hutte ! Tu te réchaufferas et me raconteras les derniers potins du manoir.

Puis il lui prit le menton et murmura d'un ton enjôleur :

— Ah ! Brenda, mon petit pigeon ! A mes yeux, tu es la plus belle des filles de Hafod !

A peine eut-il prononcé ces paroles que le beau visage de Maegan dansa dans sa mémoire, mais il repoussa l'image de cette traîtresse.

Blanchard et Guyard dévorèrent à belles dents les provisions de la servante. Les yeux exorbités, les mains tremblantes, ils mangèrent, mangèrent, mangèrent et ne laissèrent que de maigres restes pour Colin qui, maigre le froid, n'avait guère d'appétit.

Dédaigneuse, Brenda contemplait la scène. Les deux serfs anglais ne lui inspiraient que du mépris. Quant à Colin, rien ne le distinguait de ces manants. A dire vrai, il devenait même répugnant.

Colin Traherne remarqua sa morgue et chercha à l'humilier. Il posa une main de propriétaire sur la gorge de la jeune femme et s'écria :

— Ah ! Je ne suis point aussi séduisant que du temps où je vivais en seigneur ! Mais que préfères-tu ? Un visage d'ange ou la sécurité d'un magot ? Ah ! Ah ! Ah!

Il hurlait de rire maintenant. Ivre de hargne, il prenait les deux autres hommes à témoin :

— Notre Brenda est une âme généreuse ! Elle saura vous reconforter en échange de quelques piécettes !

Polis et gênés, Blanchard et Guyard hochèrent la tête.

— Non, merci, Traherne. En vérité, nous sommes ici en mission, envoyés par notre maître Simon Fitzwarren du comté d'Essex.

— Fitzwarren ! Ah bon ? Et cette mission ? En quoi consiste-t-elle ? s'exclama Colin.

— Nous devons retrouver la trace d'une certaine Moina de Amlwick.

— Moina la guérisseuse ! Oui, nous savons... fit Brenda.

— Tais-toi donc ! lança Colin. Et pourquoi cherchez-vous cette Moina ?

Guyard s'empressa de couper la parole à Blanchard.

— La mère de notre seigneur avait la charge de Moina du temps où celle-ci n'était qu'une enfant. Mais elle s'est enfuie et nul ne parvint jamais à la retrouver.

Or mes maîtres ont entendu dire qu'elle vivait actuellement dans cette région. Vous comprenez donc notre présence ici. A nous de la ramener à Warrenleigh !

Nullement ému, Colin opina du bonnet. La fable lui paraissait absurde, mais il voulait en savoir davantage.

— Peut-être pourrais-je vous apprendre le lieu de sa retraite ! Tout dépend du prix que vous seriez prêts à payer.

Alléché, Blanchard approcha, un grand sourire aux lèvres tandis que Guyard demandait :

— Et quel serait ce prix ?

— Me débarrasser de quelqu'un !

Cette phrase déclencha un beau vacarme. Blanchard et Guyard faillirent même en venir aux mains. L'un était décidé à commettre n'importe quel forfait, l'autre s'y refusait. Pourtant, l'un comme l'autre cherchait désespérément le moyen de protéger ses proches. Finalement, Blanchard l'emporta.

— Dis-moi donc ce qu'il faut faire, Traherne ! Je suis ton homme. Ensuite, tu nous mèneras jusqu'à Moina la Galloise !

— Entendu, fit Colin.

En vérité, il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait la guérisseuse. Moina avait quitté Striguil aussitôt après l'Epiphanie et ce dans le plus grand mystère. Mais ce n'était là qu'un détail...

Sûr de son fait, il se tourna vers Brenda.

— Combien de temps Striguil et sa femme doivent-ils encore passer à Hafod ?

— Ils s'en iront mardi matin.

— Parfait ! Nous avons donc quatre jours pour leur préparer une embuscade sur mesure.

Il faisait un temps superbe, ce mardi matin, quand Maegan et Brian quittèrent Hafod. Au-dessus de la campagne blanche, le ciel offrait de jolies teintes pastel. On allait bon train, et Gilbert, juché sur son poney, sifflotait de joyeux refrains.

— Etes-vous heureuse, ma mie ? demanda Brian.

— Oui, très heureuse, Brian ! Cela m'a fait grand plaisir de passer quelques jours avec ma famille. On vous a bien reçu, n'est-ce pas ?

— Oui. Dès que votre père a su qu'il allait devenir grand-père, son comportement a changé du tout au tout.

Maegan éclata de rire.

— C'est vrai ! A mon avis, il a complètement oublié que vous étiez l'un de ces maudits Normands ! Surtout quand vous avez commencé à lui parler gallois ! Au fait, pourquoi ne pas lui avouer les origines de votre mère ?

— Je préfère attendre le printemps, que notre affaire ait été réglée à Windsor.

— Oui, bien sûr ! Ceci dit, je crois bien qu'une nouvelle union rapprochera... au printemps nos deux familles !



— Dolan et Moina ?

— Cela ne m'étonnerait pas. Dolan m'a paru très affecté de nous voir arriver seuls. Le pauvre ! C'est la première fois qu'il est amoureux, et voilà qu'il lui faut subir une affreuse séparation !

— Ils seront bientôt réunis. Le mois de mars approche à grands pas.

— Je sais ! Mais pour eux, ce doit être une éternité ! Tenez, si nous devons être séparés... moi, je souffrirais le martyre !

— Maegan ! Je vois où vous voulez en venir ! Mais je vous préviens, j'irai seul à Windsor ! Le voyage est beaucoup trop long. Songez donc, cinquante lieues ! Non, vous m'attendrez à Striguil !

— Cinquante lieues ! Qu'est-ce que cinquante lieues ? De toute façon, j'irai avec vous ou je vous suivrai à distance, seule, ce qui serait bien plus dangereux !

— Attention, ma douce ! Et si je vous enfermais ?

— Je m'échapperais !

A ces mots, Brian hocha la tête avec un sourire faussement exaspéré.

Quelques instants plus tard, ils parvenaient dans le premier sous-bois où il leur fallut baisser la tête et mettre un terme à cette joute verbale. Ils progressaient à pas prudents quand une flèche vint se ficher dans la croupe du poney de Gilbert qui partit au grand galop.

Au même instant, deux hommes se laissèrent tomber des arbres proches. Devant leurs mines

inquiétantes et leur sabre menaçant, Brian fouetta vigoureusement Edan qui s'élança à toute vitesse.

— Sauvez-vous, ma mie ! hurla Brian.

Maegan n'eut pas le temps de répondre. Quelques bonnes minutes lui furent nécessaires pour reprendre ses esprits et arrêter enfin la jument à hauteur de Gilbert qui gisait, à demi assommé, dans la neige. Le malheureux gamin se releva en titubant au moment où Maegan mettait pied à terre.

— Comment te sens-tu ?

— Ça va ! Je n'ai que des égratignures !

— Bon, alors, saute sur Edan et file jusqu'à Striguil pour y chercher du renfort. Dépêche-toi, et passe-moi ton poignard ! Vite. !

— Qu'allez-vous faire, Dame Maegan ? Je ne peux vous laisser seule ! Le maître me tuerait s'il vous arrivait quelque chose !

— Va-t'en ! Obéis ! fit-elle pour toute réponse. Le gamin hésita une seconde, puis enfourcha Edan. Maegan, pendant ce temps, avait relevé ses jupes et courait à perdre haleine vers le lieu de l'embuscade. Des cris lui parvenaient, maintenant. Bientôt, en effet, elle découvrait Brian qui croisait le fer avec ses deux agresseurs. Bouleversée, elle reprit son souffle. Elle examinait la situation quand...

A quelques mètres de là se tenait Colin Traherne, un arc à la main. Le bandit s'apprêtait à tirer... et il visait Brian.

Horri  e, Maegan s'élança, sortit le poignard de Gilbert, le lança. L'arme virevolta dans les airs et s'abattit lourdement sur le bras de Colin qui frémit de douleur, releva la tête...

Une lueur de rage éclaira son regard, un sourire méchant courut sur ses lèvres... Déjà, il avait pris son élan.

La jeune femme ne demanda pas son reste et d tala   toutes jambes. Malheureusement, ses bottes ralentissaient beaucoup sa course dans la neige, et Colin Traherne se rapprochait dangereusement...

Elle filait en terrain découvert quand une évidence la frappa : elle constituait ainsi une cible facile ! Apeur e, Meagan se retourna... pour constater que Colin la visait. Sa distraction la jeta droit sur l'obstacle imprévu : une branche tortueuse. Elle tr buch a, s'affala de tout son long dans la neige molle   l'instant précis où un sifflement sinistre passait au-dessus de sa tête.

A sa grande horreur, Maegan comprit que sans cette chute providentielle. Colin aurait accompli son forfait !

D'un pas précipité, elle ramassa ses jupes et repartit en courant vers la forêt.

Quand Brian vit Maegan lancer le poignard sur Colin Traherne, il essaya de se défaire de ses ennemis. Impossible ! Les deux autres lui barraient la route.

— N'es-tu point Guyard, le fils du chaudronnier ? demanda Brian. Oublie ton arme ! N'avons-nous pas

joué ensemble du temps que nous étions enfants ? Allons, bientôt, je reviendrai en maître à Warrenleigh. Crois-tu que je ne me vengerai point de mes adversaires ? Renonce donc à cette folie et laisse-moi passer que j'aie défendu mon épouse.

— Et nos familles, seigneur ? Quand Simon saura que nous avons eu raison de vous et de Dame Moina, il nous récompensera ! Qui sait ? Peut-être nous affranchira-t-il ? fit Blanchard.

Il levait encore son arme menaçante quand Guyard arrêta ses gestes fous.

— Allons, Blanchard ! Regarde la réalité en face. Jamais Simon ne nous libérera ! Jamais Simon ne respectera les promesses qu'il a pu nous faire. Et nous aiderions Traherne contre notre maître Brian ?

Les yeux pleins de larmes, il prit son compagnon par les épaules :

— Moi aussi. Blanchard, j'aime les miens, mais en accomplissant les volontés de Simon, nous n'avons aucun espoir que notre maître tiendra sa parole. En revanche, je suis certain que le seigneur Brian ne nous trahira pas. Si nous avons une chance, et une seule, de connaître un jour une vie meilleure, ce sera grâce à Brian Fitzwarren.

Blanchard hésita une seconde encore, puis baissa les bras.

— Oui, dit-il, peut-être.

Très ému, mais pressé par le temps, Brian s'écria :

— Merci, mes amis. Vous ne vous en repentirez pas. Sachez d'ailleurs qu'une seule personne au monde connaît la retraite de Dame Moina, et c'est moi. Or, je n'aurais jamais parlé ! Colin Traherne cherchait à vous utiliser afin de se venger de moi. Merci ! Regagnez vite l'Essex où je vous retrouverai dès le printemps.

Sur ces mots, il éperonna Sirocco et partit à la vitesse du vent.

De son côté, Maegan sentait son cœur s'emballer à mesure que Colin Traherne approchait. Elle était prise au piège. Colin l'avait acculée à la Wye et Une expression démoniaque déformait son visage.

— Alors, ma belle... Ne regrettes-tu point ton choix ? Ton beau Normand est perdu, maintenant !

— Non, Traherne ! Ce n'est pas toi qui pourras le défaire ! Pour l'abattre, il faudra plus qu'un pauvre traître flanqué de ses deux malheureux acolytes ! D'ailleurs, je ne saurais trop te conseiller de me laisser tranquille ! Tu prends des risques !

— Tu rêves ! Il est trop tard, Maegan Ruthven ! Je t'ai aimée jadis ! Je t'ai aimée au point de me débarrasser de Bevan Gryffyd, que j'ai un jour jeté dans les marais. Mais tu m'a préféré cette crapule de Normand ! Et on a voulu faire de toi une héroïne ? Mensonges ! Tu ne vaux pas mieux que les autres, Maegan Ruthven. Aujourd'hui, je vais en finir avec toi !

Affolée, Maegan se mordit les lèvres, chercha une échappatoire.

— Attention ! Derrière toi, Colin, voilà mon mari !

— Tu me prends pour un idiot ? gronda-t-il. Il se retourna pourtant.

Court répit que Maegan ne négligea point. Mais à la seconde même où elle s'élançait, la jeune femme comprit que sa ruse était devenue réalité. Monté sur un Sirocco hennissant de colère, Brian dévalait la colline.

Il bondit sur Colin, le renversa. De la suite, Maegan ne garda qu'un vague souvenir. L'espace d'un instant, elle vit son époux relever Colin Traherne, l'apostropher : puis ce dernier s'effondra comme un fétu de paille, mortellement touché par une flèche...

Eberlués, Brian et Maegan levèrent les yeux pour découvrir les visages souriants de Guyard et Blanchard.

— Brian Fitzwarren, n'oubliez pas ce geste lorsque vous serez à nouveau seigneur de Warrenleigh ! cria Guyard.

— Ne craignez rien, mes amis ! Cet instant restera à jamais gravé dans ma mémoire, je vous le promets !

Les deux paysans allaient s'en retourner quand Brian les arrêta :

— Mes amis, accompagnez-nous à Striguil. Vous pourrez vous y restaurer et soigner vos bêtes.

Guyard et Blanchard murmurèrent des remerciements chaleureux. On allait se remettre en route quand les hurlements retentirent. On vit alors surgir Guy d'Artois et Philippe de Normandie suivis de plusieurs guerriers et du petit Gilbert toujours perché sur Edan. A peine ce dernier eut-il aperçu le corps sans

vie de Colin Traherne qu'une vive déception se peignit sur son visage.

— J'ai fait aussi vite que possible, seigneur ! Si vous m'aviez attendu, je m'en serais occupé moi-même !

Devant cette déclaration de foi, Brian éclata de rire.

— Je n'en doute pas, mon garçon ! Je n'en doute pas ! La prochaine fois, j'essaierai de patienter !

A ces mots, le gamin hocha gravement la tête et déclara :

— Oui, seigneur ! Ce serait préférable.

## **CHAPITRE 33.**

*Warrenieigh, comté d'Essex, 1285.*

**M**audits idiots ! hurla Simon Fitzwarren.

Ivre de fureur, le maître de Warrenieigh levait un poing menaçant. En face de lui, Blanchard et Guyard, nerveux, attendaient la suite des événements. Une peur insidieuse leur nouait la gorge.

— Mais... seigneur, nous avons cherché Dame Moïna partout ! Est-ce notre faute si le seigneur Brian nous a faits prisonniers ? Je vois jure ! Il riait et nous a dit qu'on ne la trouverait jamais. Puis, il nous a renvoyés avec un message à votre intention : il vous verra au mois de mars quand il ira à Windsor demander au roi de le rétablir dans ses droits.

Les yeux baissés, Blanchard se délectait de lancer une telle pique. A côté de lui, Guyard poussait de lugubres soupirs.

La réaction de Simon Fitzwarren ne se fit pas attendre. Il referma la main sur un chandelier... et jeta le précieux objet qui alla s'écraser à l'autre bout de la salle. Puis, l'œil mauvais, il se tourna vers ses deux serfs.



— Et alors ? Que lui avez-vous répondu, bande d'idiots ?

— Que nous vous délivrerions le message, seigneur, mais que vous étiez le seul et unique maître de Warrenleigh, que ses boniments ne nous duperaient point.

Une surprise intense se peignit sur le visage de Fitzwarren.

— Ah ? Peut-être me suis-je trompé sur votre compte ! Qui sait ? Vous n'êtes sans doute pas aussi stupides que vous en avez l'air !

Un sourire méchant courut sur ses lèvres.

— Maintenant, Blanchard, disparais avant que je ne fasse quérir cette jolie fille dont tu te prétends le père !

Affolé, Blanchard s'éclipsa prestement. Guyard allait l'imiter quand Simon le retint.

— As-tu quelque chose à ajouter aux fables de Blanchard ?

— Non, messire ! Non, point du tout !

Ses protestations ne servirent de rien. Simon marcha sur lui, l'attrapa par le bras et le força à s'agenouiller.

— En es-tu bien certain ?

Malgré la douleur, Guyard parvint à acquiescer, puis il se releva et gagna la sortie en titubant.

— Attends !

Au désespoir, Guyard se retourna.

— Demande à maître Allan de m'aller chercher cette nuit même la fille de Blanchard !

— Mais... vous aviez promis ! Nous vous avons pourtant obéi !

— Déguerpis sur-le-champ !

Guyard n'osa ajouter un seul mot et s'éloigna vivement. Une fois seul, Simon sourit et se versa une nouvelle rasade de vin rouge. Ah ! Ces manants ! Comme il les tenait ! C'était... exaltant ! Ravi de cette constatation, il avala une grande gorgée d'alcool au moment précis où la porte s'ouvrait sur Dame Rosamund.

Galant, Simon invita sa mère à se joindre à lui, mais elle refusa cette proposition. Des sujets sérieux la préoccupaient davantage.

— Tes hommes t'ont-ils rapporté de bonnes nouvelles du pays de Galles ? Ont-ils réussi à retrouver les traces de Dame Moina ?

Le sourire arrogant de Simon disparut comme par enchantement.

— Non, mais peu importe. S'il le faut, nous irons à Windsor. De toute façon, le premier mariage de mon père ne sera jamais légitimé en Angleterre ! Ne crains rien, mère !

Il n'eut pas le temps d'en dire plus que Rosamund le souffletait sur la bouche.

— Imbécile ! Ne t'ai-je donc rien appris ? Brian est l'un des favoris du roi. Crois-tu, dans ces conditions,

qu'Edouard saura nous écouter ? Moi, je suis persuadée du contraire !

— Voyons, mère ! En ce cas, tout le monde s'élèvera contre l'injustice du roi. Edouard est intelligent. Il ne prendra jamais un tel risque.

A ces mots. Dame Rosamund se radoucit et sortit un mouchoir de fine dentelle pour tamponner la bouche de son fils.

— Oui, tu parles d'or, Simon. Mais il ne lui restera plus qu'une seule solution...

— Laquelle ?

— La joute !

— Oh ! Je l'emporterai comme je l'ai emporté alors que je n'avais que dix-sept ans ! Ce sera encore plus aisé, cette fois-ci.

— Non, Simon, ne te leurre pas ! A l'époque, Brian n'était point remis de sa blessure et souffrait énormément de la trahison de sa Liselle. Aujourd'hui, c'est un homme en pleine force de l'âge, un homme entraîné à l'art de la guerre, quand toi tu t'es abandonné à la débauche ! Il te faudra user de ruses, mon fils. A mon avis, il serait bon que tu emmènes Dame Liselle à Windsor... Qui sait ? Peut-être se révélera-t-elle d'une grande utilité ! Comme ce serait drôle !

A cette idée, mère et fils partirent d'un même éclat de rire. Enchanté, Simon contemplait Rosamund avec admiration. Dame Liselle le lassait depuis trop longtemps pour qu'il pût éprouver quelque sentiment à son égard et ce défi au destin l'amusait... prodigieusement. Pauvre

Dame Liselle qui chérissait toujours le beau Brian Fitzwarren... N'était-ce pas une chance inespérée que son époux lui offrait là ?

Pourtant, d'autres pensées effleuraient déjà Simon... Son esprit retors lui dépeignait la fille de Blanchard... Un désir soudain le prit de se retrouver seul, de faire mander la belle enfant...

Rosamund devina son fils. Elle le connaissait trop bien, mais se sentait envers lui de coupables faiblesses ! S'il manquait parfois de caractère... n'en avait-elle point pour deux ? N'avait-elle pas réussi à épouser le riche seigneur de Warrenleigh ?

— Je vous demande pardon, mère ! Mes occupations me réclament.

— Bien sûr, mon fils.

Sur cette autorisation, il la salua et s'éclipsa bien vite. Restée seule, Dame Rosamund se servit un gobelet de vin, approcha des fenêtres qui donnaient sur les vertes prairies de Warrenleigh et leva les bras :

— A... la justice, s'écria-t-elle en riant.

Guyard trouva Blanchard qui l'attendait près des écuries.

— Alors ? demanda Blanchard.

Un sourire aux lèvres, Guyard expliqua :

— Comme prévu, il a fait quérir ta fille !

Fou de joie, Blanchard éclata de rire.

— Non ! Je doute fort qu'elle puisse répondre à sa requête, n'est-ce pas, Guyard ?

— A moins qu'il n'aille la chercher à Striguil où elle se trouvera bientôt en compagnie de nos épouses !

Le fin mot de l'affaire était en effet fort simple. Tandis que Guyard et Blanchard allaient trouver leur maître, les hommes de Brian Fitzwarren maîtrisaient les soldats chargés de surveiller les familles des deux serfs et libéraient... les deux femmes et la jeune fille.

— Dis-moi, Blanchard, compares-tu toujours le pays de Galles aux Enfers ?

— Non ! Aujourd'hui, j'y verrais plutôt l'ombre de la Terre Promise !

L'un comme l'autre pouffèrent et enfourchèrent leur monture. Une longue route les attendait.

## **CHAPITRE 34.**

**E**n cette année 1285, le printemps vibrait de beauté. L'air pur enivrait les sens du passant : les arbres offraient un vert délicieux et les fleurs un parfum entêtant !

Il faisait bon vivre, songeait Maegan qui ne pouvait détacher les yeux de la silhouette massive de Windsor. Leur petit groupe, composé de neuf personnes : Maegan, Brian et Moina ainsi que Guy d'Artois, Philippe de Normandie, Richard de Norwick, Gilbert, Stephen du Bois qui devait être adoubé, et la chère Bessie, leur petit groupe voyageait depuis deux semaines maintenant et se réjouissait d'arriver au terme de ce périple.

Chacun contemplait donc avec émotion l'impressionnant château de pierre grise qui couronnait la très célèbre colline de Windsor. On imagine aisément avec quels transports de joie la troupe traversa la Tamise.

Quelques instants plus tard, on avançait au milieu d'une foule d'aristocrates qui se répandait en saluts affectés et compliqués, puis on gagna de somptueux appartements donnant sur un parc splendide.

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, Maegan se tourna vers son époux et lui dit en ouvrant de grands yeux :

— Jamais encore je n'ai vu pareille splendeur ! C'est fou ! Et nos chambres ! Elles sont si vastes, si belles ! C'est incroyable !

Déjà, elle grimpait sur le rebord d'une fenêtre pour mieux découvrir les environs. Brian ne la laissa point faire.

— Attention, mon cœur ! Prenez garde à ne pas tomber !

Cette remarque lui valut une grimace et une réplique immédiate.

— Vous devenez terriblement prudent, seigneur ! Puis, émue, elle se précipita dans ses bras.

Il n'en fallut pas davantage pour que Brian la déshabillât au plus vite, la portât vers le grand lit accueillant...

Mari et femme étaient prêts quand un page vint les chercher afin de les conduire vers la salle du banquet.

Pour la circonstance, la jeune femme avait revêtu une cotte gris tourterelle et un surcot assorti simplement bordé de fourrure sable. Un voile d'une nuance identique retenu par un bandeau d'argent complétait cette tenue dont la discrétion flattait à merveille le teint délicat de Maegan. Brian portait, lui, une tunique grise et un surcot noir qu'égayait une lourde chaîne d'or. Il était splendide.

Dans la grande salle de réception, belles dames et gentilshommes conversaient aimablement devant les tables en chêne, tandis que des serviteurs s'activaient en tous sens. Dans une galerie au-dessus de la pièce, des musiciens distillaient d'agréables mélodies. Il régnait là un tel luxe que Maegan frémit d'appréhension. L'espace d'un instant, elle eut envie de fuir... Brian dut comprendre son émoi car il la rassura aussitôt.

— Souriez, ma mie ! Vous êtes sans conteste la plus belle des dames ici présentes.

Ce compliment lui alla droit au cœur, et elle reprenait courage quand un regard méprisant retint son attention. Une femme, jolie quoique vieillissante, la dévisageait avec un dédain mal dissimulé. A ses côtés se tenait un homme, jeune encore mais au visage marqué par la mollesse.

Intriguée, Maegan pinça discrètement le bras de son époux et lui demanda :

— Seigneur... connaissez-vous ce drôle de couple, debout au pied de l'escalier ?

Elle n'avait pas plus tôt lâché cette question que Brian se raidissait.

— Certes, ma colombe ! Il s'agit là de Dame Rosamund et de son fils Simon.

Maegan n'eut pas le temps d'insister qu'un héraut annonçait l'entrée de leurs majestés Edouard et Eléonore.



Un frémissement parcourut l'assistance qui s'écarta pour faire place à ses souverains. Parvenue devant Brian et Maegan, le roi s'arrêta et s'exclama :

— Ah ! Mon cher Brian ! Que je suis heureux de vous revoir à Windsor ! Et votre épouse vous accompagne ! Bienvenue, Madame.

— Merci, Majesté ! fit Brian.

Déjà, le beau chevalier saluait sa souveraine.

— Madame, en vérité, vous ne cessez de croître en beauté. Chacune de mes visites à Windsor me le confirme.

— Vraiment, Sir Brian ? En ce cas, il vous faudra revenir plus souvent encore !

Son rire délicieux résonna dans la pièce, puis Eléonore se tourna vers Maegan :

— Dame Maegan, votre époux est par trop galant ! Je suis certaine qu'à ses yeux nulle femme n'a votre beauté !

Puis, en aparté, elle murmura :

— Ma chère... n'attendriez-vous pas un enfant ?

— Si ! Majesté. Je dois d'ailleurs profiter de ce bref entretien pour vous remercier du réconfort que vous m'avez apporté au jour de mes noces. Vous aviez raison, cette union me donne beaucoup de bonheur.

— J'en suis très heureuse, Dame Maegan. Un seul regret me vient, égoïste s'il en est ! J'avais un instant espéré vous compter au nombre de mes dames d'honneur... Tant pis pour moi !

Très touchée par cette marque d'estime et de confiance, Maegan rougit et baissa les yeux tandis que le couple royal s'éloignait pour saluer d'autres invités.

De cette modestie, il ne restait cependant plus traces quand Brian, qui la guidait vers la table du banquet, lui demanda :

— Alors, ma mie ? L'épreuve était-elle aussi terrible que vous le craigniez ?

Une lueur de fierté brilla dans le regard de Maegan.

— Non ! Je respire ! Maintenant que j'ai conversé avec la reine, je me sens capable de dialoguer avec n'importe qui !

Amusé, Brian réprima à grand-peine un sourire. Comme Maegan savait l'apaiser ! Il s'en émerveillait. Son amour lui tenait chaud au cœur. Grâce à lui, il saurait traverser les moments difficiles qui l'attendaient. De ces difficultés, Brian ne doutait point. Les regards venimeux de Rosamund et Simon, assis à l'autre extrémité de la table, en témoignaient.

Le lendemain, Edouard prendrait une décision, mais le chevalier Fitzwarren en connaissait déjà la teneur.

## **CHAPITRE 35.**

Une fois de plus, Brian s'étira sur le lit de camp que Stephen lui avait dressé sous la tente. Le sommeil le fuyait. Une heure durant, le chevalier avait arpenté la pelouse de Windsor. En vain. La présence de Maegan lui manquait.

L'audience avec Edouard s'était soldée par une décision attendue. Bien qu'à contrecœur, le roi s'était vu contraint de demander une joute à l'outrance, joute à mort, afin que prévale le jugement de Dieu.

La joute se déroulerait le lendemain matin, et c'était la raison qui avait poussé Brian à s'isoler. Il aurait certes préféré passer cette nuit aux côtés de son épouse chérie, mais la solitude lui paraissait indispensable.

Les larmes aux yeux, Maegan lui avait dit au revoir. Elle avait failli le supplier de changer d'avis ; cependant, sa fierté et le respect qu'elle portait à son mari l'en avaient empêchée. Elle s'était donc bornée à l'assurer de son amour et de sa confiance.

De songer à sa chère Maegan, Brian soupira, observa le jeu d'ombres sur la tente voisine où dormaient Stephen, Guy d'Artois et Philippe de

Normandie, car les deux chevaliers devaient eux aussi participer à un tournoi. Philippe, toujours raisonnable, avait suggéré à Brian de renoncer à ses droits sur Warren-leigh. Striguil et Foxhall ne constituaient-ils pas des biens suffisants ? avait-il avancé. Pourtant, Philippe savait qu'il y allait de l'honneur de Brian, et d'une vengeance aussi. Le chevalier pouvait-il oublier le meurtre de Dame Elian, la mère de Moïna ?

Moïna... Depuis qu'ils avaient quitté Striguil, la jeune femme faisait montre d'un calme stupéfiant. Un calme dont Brian connaissait la raison. Moïna avait renoué avec les traditions celtes que lui avait transmises sa mère et préparait, en grand secret, maintes ruses destinées à tromper l'ennemi.

Une ombre interrompit soudain le cours de ses réflexions. Une silhouette féminine apparut sur le seuil du pavillon.

— Maegan ?

Seul le silence lui répondit. Intrigué, Brian bondit sur ses pieds et demanda :

— Qui va là ?

A cet instant-là, l'inconnue souleva son voile et une débauche de boucles blondes roula sur ses frêles épaules. De grands yeux caressèrent le visage du chevalier, tandis que des lèvres merveilleusement sensuelles le gratifiaient d'un sourire enjôleur.

— Liselle !

— Oui, Brian, c'est moi. Puis-je entrer ?

Sans attendre sa réponse, elle repoussa le pan de la tente, approcha de son héros, tendit les doigts...

Son parfum vint frapper de plein fouet la mémoire de Brian.

— Il y a si longtemps... si longtemps que je ne vous ai vu, mon bien-aimé !

A ces mots, Brian recouvra ses esprits et repoussa violemment la main de la traîtresse.

— Allez-vous-en ! Regagnez la couche de votre époux. Moi, je ne suis plus votre bien-aimé !

— Oh ! Ne me parlez pas si durement ! s'écria-t-elle. Je vous ai trahi jadis, mais j'ai vite compris mon erreur, Brian ! Je ne me souciais point des terres, mon aimé ! C'est vous que je désirais !

Tout en parlant, elle rejeta son manteau pour apparaître dans sa glorieuse nudité. Déjà, ses bras se nouaient autour de la nuque de Brian. Elle se pressait contre lui, et ses lèvres brûlantes se posaient sur son buste viril.

— Il y a si longtemps ! répéta-t-elle.

A demi hypnotisé, Brian demeurait figé, prisonnier de ses souvenirs. Son corps, le traître, frémissait au contact de cette femme.

— C'est Simon qui vous a envoyée ici ? demanda-t-il enfin d'une voix rauque d'émotion.

Elle eut un rire flûte.

— Simon ? Oh, non, mon aimé ! Je voulais tant vous revoir et vous dire mon amour...

Devant l'incrédulité qu'elle lisait sur le visage de Brian, Liselle se fit plus convaincante encore :

— Je sais que vous êtes marié, mais peu m'importe ! Je suis prête à vous suivre si vous le désirez. Je vous en prie, ne me repoussez pas ! Je vous rendrai heureux comme vous n'avez jamais rêvé de l'être. Cette Maegan que l'on vous a forcé à épouser n'a qu'à porter vos enfants, la pauvre...

— Taisez-vous ! Qui êtes-vous donc pour oser seulement mentionner le nom de ma femme ? Et vous osez parler d'amour, vous qui ignorez jusqu'au sens des mots honneur et loyauté ? Vous qui confondez amour et cupidité ? Non, Liselle, vous n'avez rien à m'offrir ni à m'apprendre en amour ! En ce qui concerne mon épouse, je ne vous reconnais pas le droit de parler d'elle ! Maegan possède une qualité qui vous fera toujours défaut, le sens de la loyauté ! Maintenant, c'est assez, partez !

Il prit la belle par le bras et la poussa vers la pelouse où elle s'en alla bercer ses larmes.

Brian s'étendit alors sur son lit de fortune. Quelques minutes plus tard, curieusement, il dormait à poings fermés.

Des coups répétés à la porte tirèrent Maegan de son sommeil. Les yeux gros de fatigue, elle alla répondre.

— Qui est là ?

— Dame Rosamund.

— Que me voulez-vous ?

— Vous parler un bref instant, ma fille !

Ces flagorneries arrachèrent une grimace ennuyée à la jeune femme qui entrebâilla cependant la porte.

— Je n'ai pas l'intention de discuter avec vous, Madame, dit-elle. Edouard nous a fait part de sa décision et... attendez.

L'autre déjà l'avait poussée et s'installait sur son lit.

— Comment osez-vous ! Sortez immédiatement.

Pour toute réponse, Dame Rosamund se contenta d'éclater d'un rire déplaisant.

— Non, Dame Maegan ! Je ne partirai pas ! Du moins pas avant de vous avoir appris l'infidélité de votre époux. Savez-vous qu'à l'instant où je vous parle, votre cher mari vous trahit avec...

— Mensonges ! J'ai toute confiance en Brian ! riposta Maegan. Rien ni personne ne pourrait me faire changer d'avis.

— Sans doute ignorez-vous que la belle en question n'est autre que sa promise ! Une beauté que votre époux n'a jamais cessé d'aimer.

— Cet argument même m'indiffère ! Je sais que mon mari m'aime autant que je l'aime, Madame. Je devine vos visées. Elles sont inutiles. Demain, Brian sortira vainqueur de cette joute à l'outrance. Et vous pleurerez. Vous pleurerez des larmes de sang ! Maintenant, quittez ma chambre !

Elle s'exprimait avec une telle conviction que Rosamund perdit de sa superbe. Bredouillante, elle chercha cependant à décocher une dernière flèche.

— Un homme est un homme, Dame Maegan, et la chair est faible. Comment votre époux pourrait-il résister à la beauté de Dame Liselle ? Croyez-vous pouvoir lutter avec une telle rivale ? Vous rêvez, ma chère !

Sur cette méchanceté, la mégère s'esquiva.

Restée seule, Maegan haussa les épaules. Une immense pitié lui venait devant la détresse mauvaise de cette pauvre créature.

Frissonnante, elle se remit au lit à l'instant où une étrange sensation lui irradiait le ventre. Le bébé ! Le bébé avait bougé ! Et c'était la première fois ! Un tel signe à la veille d'un jour aussi crucial ne manquait pas d'être un heureux présage. Tout se passerait bien. Maegan en avait la certitude.



## **CHAPITRE 36.**

Ce matin, Stephen du Bois sifflotait joyeusement et avançait d'un bon pas vers la tente à rayures bleues et blanches de son maître. Il y avait dans l'air une exaltation peu commune qui touchait le fier écuyer. Le cœur vibrant d'émotion, Stephen se laissait porter par un rêve fabuleux où, enfin chevalier, il caracolait de succès en succès pour les beaux yeux de la tendre Evelyn. Ah ! Pour l'amour de sa belle, il saurait donner à son nom un lustre inégalé...

Evelyn... Quelle émouvante beauté ! Et ce clin d'œil coquin qu'elle lui avait adressé, la veille seulement...

— Stephen du Bois !

Cette interpellation eut têt fait de rappeler notre écuyer à la dure réalité. Irrité, il se retourna et découvrit Gilbert qui pleurait à chaudes larmes.

L'enfant n'était point coutumier de telles manifestations de chagrin, aussi Stephen s'inquiéta :

— Qu'y a-t-il, Gilbert ?

— La... la ju... ment de... Dame... Maegan ! Elle... est blessée ! Ve... nez avec... moi !

Déjà, le gamin partait à toutes jambes vers les écuries. Il ne mentait point, et Stephen, horrifié, découvrit la pauvre Edan couchée dans une mare de sang. Des crapules lui avaient tailladé les postérieurs.

— As-tu prévenu maître Richard ? Les pleurs de l'enfant redoublèrent.

— Va le prévenir. Moi, je vais voir sa seigneurie. Au fait, et Sirocco ?

Affolé, Stephen cherchait vainement du regard le déstrier de Brian Fitzwarren.

A cette question, une lueur de malice éclaira les prunelles du petit palefrenier.

— Il m'aime beaucoup. Alors... euh... hier soir, comme il était nerveux et que je voulais qu'il se repose bien pour la joute, je l'ai emmené au pré...

Devant l'air furieux de Stephen, Gilbert s'empressa d'expliquer :

— Il va bien, très bien même. J'ai... j'ai passé la nuit à ses côtés.

— Ah ! Je comprends ! Sans doute a-t-on pris la jument pour la monture de notre maître ! Eh bien ! Tu peux te vanter d'avoir de la chance. Il a failli t'en cuire. Maître Richard t'aurait administré une de ces rossées !

A cette idée, Gilbert roula des yeux effrayés, mais, à l'évidence, le danger était passé. Il prit donc ses jambes à son cou et fila avertir le maître des Ecuries.

Quant à Stephen, il se précipita sous la tente de Sir Brian auquel il s'empressa de conter l'incident.

— Maudits soient-ils ! s'écria Brian. A n'en pas douter, ils ont cherché à me priver de mon destrier ! Ils me le paieront ! Passe-moi ma cuirasse, Stephen, et ne dis rien à Dame Maegan. Elle aime beaucoup cette jument. Je la préviendrai moi-même dès la joute terminée. Oh ! Les maudits ! Ils espéraient m'affaiblir ? Ils n'y parviendront pas !

C'était à croire que tout Windsor s'était donné le mot tant il y avait foule pour assister à la joute opposant Brian Fitzwarren et son demi-frère Simon. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre dans tous les hameaux des environs, et maints habitants du Berkshire se pressaient sur les pelouses du château. Le petit commerce allait bon train, les cris fusaient de partout. Ici, c'était des vendeurs de pâtisseries, là des camelots cédant quelques rubans, et tout ce beau monde hurlait à qui mieux mieux. Au milieu de cette pagaille, des pages couraient, chargés d'une armure brillante, d'un heaume empanaché, voire d'une épée.

Sous un dais écarlate trônaient le roi et la reine entourés de la cour. Aux côtés d'Eléonore se tenaient Maegan et Dame Moina, superbe dans une cotte de brocard blanc. La guérisseuse affichait un grand calme tandis que Maegan, rongée d'inquiétude, gardait les mains nouées sur ses genoux. Moina finit par la conforter :

— Ne craignez rien, Maegan ! De cet affrontement, votre époux sortira vainqueur. Je le sais !

Il y avait tant de certitude dans sa voix que Maegan, étonnée, la regarda avec un intérêt accru. Ses yeux noirs brillèrent comme deux obsidiennes veinées d'argent et son visage rayonnait de force.

A cet instant, les trompettes retentirent, annonçant le début du tournoi. Un héraut vint même rappeler les griefs des parties en présence, puis Maegan, comme dans un rêve, vit Brian s'avancer vers elle. Les mains tremblantes, la jeune femme tendit à Stephen du Bois le foulard rouge qu'elle avait préparé à l'intention de son époux...

— Que Dieu vous assiste, seigneur, et qu'il vous mène à la victoire ! murmura-t-elle.

A travers son casque, Brian la contempla longuement avec amour, puis il leva la main et s'éloigna au galop en criant :

— Que justice soit faite !

En armure argent, Simon, de son côté, recevait de Liselle une faveur argent et bleue. Hélas ! Il n'avait pas plutôt noué ce ruban à son heaume qu'il allait se poster devant Maegan et hurlait d'une voix mauvaise :

— Que la mort nous mette d'accord !

Un silence terrible s'abattit sur l'assemblée. Tout le monde attendait. Les cavaliers, eux, finissaient de se préparer. Ensuite, chacun se tourna vers la reine qui tenait un foulard à la main... Brusquement, elle baissa le bras...

A ce signal, les deux adversaires s'élançèrent.

Le bruit sourd des sabots des chevaux résonnait comme le glas quand l'ombre d'un corbeau vint planer au-dessus de Simon Fitzwarren. L'espace d'un instant, ses ailes noires semblèrent peser sur ses épaules, et un frémissement terrifié parcourut la foule, puis, l'oiseau de mauvais augure disparut... Au même instant, un cri jaillit de toutes les poitrines, Brian avait touché son demi-frère en pleine poitrine. Simon vacilla, mais ne tomba point.

Moina, cependant, affichait un sourire enchanté et, devant le regard interrogateur de Maegan, expliqua :

— Avez-vous vu ce corbeau ? C'était un signe ! La déesse de la guerre nous assiste ! L'ennemi de votre époux est désormais condamné.

Un frisson d'angoisse parcourut Maegan.

Une fois de plus, les destriers chargeaient. Cette tentative se soldait par une course stérile quand Simon fit demi-tour et fonça sur Brian qui lui tournait le dos. Au mépris de toutes les règles chevaleresques, ce couard lui planta sa lance entre cotte de mailles et chausses... Dans la foule, ce fut un tollé général tandis que Brian chancelait et tombait sur la pelouse verte.

Féroce, Simon chargea son de mi-frère. Déjà, il s'apprêtait à lui donner le coup de grâce quand son cheval se cabra...

Le destin le précipita alors sur l'épée que Brian venait de dégainer, et ce fut au milieu des cris et des hurlements de réprobation que Simon Fitzwarren bascula vers l'au-delà.

Quand Brian, encore sous le choc, parvint à se relever, on lui réserva un triomphe. Le jugement de Dieu l'avait désigné pour vainqueur. Il leva les bras.

Des acclamations lui répondirent.

## **CHAPITRE 37.**

**M**aegan posa la main sur le front de Brian et s'aperçut, à son grand soulagement, que son mari n'avait pas de fièvre. Elle se pencha, l'embrassa tendrement, puis alla s'installer dans un fauteuil, à côté du lit.

Moina avait soigné elle-même la blessure de Brian, malgré les protestations des physiciens du roi. Il s'en était d'ailleurs fallu de peu qu'une dispute n'éclatât, car Moina s'était empressée de maugréer contre ces charlatans et ces bonimenteurs. Dame Rosamund avait fait diversion en se précipitant sur le corps sans vie de son fils. Sous l'effet du chagrin, la fière aristocrate s'était métamorphosée en une vieille femme hagarde qui hurlait mille incohérences.

Accrochée à Simon, elle hurlait, prenait la terre et le ciel à témoin, s'arrachait les cheveux, déchirait ses vêtements.

Le roi Edouard avait prié ses physiciens d'intervenir, et ces derniers avaient administré à la malheureuse une potion à base de pavots destinée à l'apaiser.

Rosamund reposait maintenant avant que d'être conduite, dès le lendemain, au couvent de Saint-Clement

où Edouard ordonnait qu'elle passât le reste de ses jours en prières.

Pour triste que fût le destin de Dame Rosamund, Maegan se préoccupait davantage de la santé de Brian. Sa blessure, Dieu merci, n'était pas trop grave ; les herbes de Moina auraient tôt fait de le guérir. Ensuite, le petit groupe pourrait regagner Striguil. Maegan languissait de retrouver le château et ses habitudes !

Rien que d'y songer, une douce torpeur l'envahissait. La journée avait été fort longue et toutes ces émotions l'avaient rompue. Elle fit quelques efforts pour coudre un peu plus longtemps, mais rien n'y fit. Le sommeil bientôt la terrassa...

Dans sa chambre, Moina, nue, accomplissait quelques rites magiques devant une table sur laquelle brûlaient des chandelles de cire...

Le front moite de transpiration, Moina semblait jouer une partie d'importance. Sur ses lèvres fleurissaient maintes prières formulées en langue celte. „

— O toi, la déesse mère, accorde-moi ce que je te demande ! Accrois mes pouvoirs mortels, je t'en conjure, et aide-moi à venger la fin cruelle de la prêtresse Elian ! Je t'en supplie ! Réponds à ma prière !

Dehors, dans le couloir, Rosamund entendit ces vagues murmures et passa son chemin en ricanant. Une tâche urgente l'attendait. Il était temps de venger Simon, d'anéantir Brian de Striguil !

Cet ordre, ne le tenait-elle pas de Simon en personne ? Elle pouffa de rire. Simon ! Mais il n'était



point mort ! Demain, oui, demain, elle regagnerait Warrenleigh avec son cher garçon. Jamais Edouard ne pourrait l'envoyer dans ce maudit couvent... Jamais.

Là ! Elle se trouvait enfin, devant la chambre de Striguil ! Elle colla l'oreille contre la porte, écouta attentivement. Pas le moindre bruit ! Rassurée, elle souleva le loquet...

Ala lueur du feu, elle aperçut Brian, profondément endormi sur son lit. A ses côtés, Maegan dormait aussi.

Pieds nus, elle se glissa jusqu'à la couche de son ennemi, s'empara d'un coussin...

Quelque chose la retint. Une envie de savourer son triomphe, un souvenir peut-être ?

Brusquement, les rideaux se soulevèrent. Rideaux bleus qui enflèrent démesurément. Des ailes, ailes terribles...

« Accorde-moi ce que je te demande ! Accorde-moi ce que je te demande. »

Les mots résonnaient dans son esprit avec une force affolante. Brouillard de pavots et terreur mêlés. Rosamund tremblait de tous ses membres quand surgit un immense corbeau noir qui, l'espace d'une éternité, tournoya au-dessus de sa tête.

« Accorde-moi ce que je te demande ! Accorde-moi ce que je te demande. »

Incantations magiques, assourdissantes, terrifiantes. Les ailes frôlèrent son visage, et une douleur affreuse lui déchira la poitrine. Les mots épouvantables se bousculèrent dans son esprit dérangé. Litanie

païenne. Le monde se brouilla. Et dans cette brume étrange, étouffante, Rosamund aperçut, couchée sur son lit de mort, la princesse Elian qui reposait.

« Accorde-moi ce que je te demande ! Accorde-moi ce que je te demande. »

Rosamund hurla à l'instant précis où le corbeau revenait et l'enveloppait de ses grandes ailes noires, puis tomba lourdement sur le sol.

Affolée, Maegan ouvrit les yeux et contempla avec stupeur cette forme torturée qui gisait à terre. Elle se précipita. Trop tard. Rosamund avait rendu l'âme.

Curieusement, il flottait dans la pièce une odeur d'herbes séchées. Maegan, bouleversée, se pencha sur Brian qui dormait, paisible. Rosamund ne l'avait pas touché. Rassurée, elle passa un vêtement et s'en alla prévenir un responsable de la maison du roi.

Dans la chambre voisine, Moina chancelait de fatigue.

Les forces du mal avaient été défaites. Elle le devinait. Cette nuit, elles n'avaient pu l'emporter. Cette nuit, la princesse Elian avait été vengée.

Des larmes mouillèrent les yeux de Moina. Pour la première fois depuis des années, la jeune femme donnait libre cours à son chagrin.

## ***EPILOGUE***

— **U**n fils, Maegan ! C'est un fils ! s'écria Moina.  
Un sanglot souleva la poitrine de Maegan.

Un fils ! Quel bonheur ! Bouleversée, elle tendit les bras.

Le bébé, cependant, poussait des hurlements féroces.

— Oh ! Moina ! Regardez ! C'est tout le portrait de son père quand il est en colère ! murmura Maegan.

Tendrement, elle caressait le petit visage cramoisi de fureur et de vie. Bientôt, pourtant, les cris cessèrent : le bébé venait de trouver son pouce qu'il tétait avec zèle. Attendries, les deux femmes éclatèrent de rire.

— Il me semble également avoir l'appétit de Brian ! fit Moina. Bravo, Maegan ! Vous avez donné à Striguil un bel héritier, robuste, vigoureux, et avez su montrer un courage exemplaire. J'espère, le jour venu, être digne de votre exemple.

— J'en suis sûre ! Et moi, je serai à Hafod pour vous assister ! Voici longtemps que vous chérissez mon frère, n'est-ce pas, Moina ?

Un voile de timidité ombragea le visage de la belle Moina qui acquiesça néanmoins.

— En vérité, Maegan, j'aime Dolan depuis des années, mais c'est son accident qui nous a rapprochés. Maintenant, je crains fort de ne jamais trouver grâce aux yeux de votre père ! J'ai beau être fiancée à Dolan, il n'en continue pas moins à me traiter de sorcière.

— Il changera ! L'état de mère l'afflige beaucoup, mais grâce à vous il retrouvera la joie de vivre, surtout une fois que vous lui aurez donné son quatrième petit-fils !

Maegan faisait allusion aux jumeaux que Jenny venait de mettre au monde.

— Oui, Maegan ! Vous avez raison. Par ailleurs, je veillerai sur Dame Rian. Qui sait ? Un jour peut-être la mémoire lui reviendra-t-elle.

— Je l'espère... Dites-moi, Moina, quand aurai-je le droit de voir le père de mon enfant ?

— Bientôt, Maegan, bientôt. Vous allez faire un brin de toilette et moi, pendant ce temps, j'irai présenter votre fils au fier seigneur Fitzwarren ! Entendu ?

— Entendu !

Quelques minutes plus tard, Moina entra dans la pièce où Brian déambulait comme un lion en cage. A peine eut-il aperçu Moina que le chevalier bondit.

— Comment va ma femme... ?

Devant le sourire radieux de Moina, il se tut.

— Elle va bien ! Allons, cher cousin ! Ne veux-tu donc pas embrasser ton fils ?

— Mon fils ? répéta Brian en écho.

Il ouvrit les bras juste à temps pour recevoir le petit être plein de vie que Moina lui tendait.

— Mon fils ! hurla-t-il.

Fou de joie, il dévisageait l'enfant et ne remarqua même pas le départ de sa cousine.

Attendri, il contemplait ce fils tant désiré, s'émerveillait d'une apparente fragilité et entreprit de lui raconter des perspectives d'avenir d'où le métier des armes n'était point exclu. Au point que Moina, à son retour, l'interrompit :

— Du calme ou cet enfant s'en ira à la guerre avant même d'avoir bu le lait de sa mère !

Gêné d'avoir été surpris en plein milieu d'un discours fort lyrique, Brian esquissa un sourire penaud, tandis que sa cousine, impassible, ajoutait :

— Ta femme t'attend, Brian. Si tu me confiais l'enfant ?

Il s'exécuta prestement et grimpa quatre à quatre les marches menant à la chambre de Maegan. Là, il tomba à genoux, lui baisa la main et s'écria :

— Merci, ma douce ! Merci de m'avoir donné un si beau fils.

— Alors, vous êtes satisfait, seigneur ?

— Satisfait ? Que voulez-vous dire là ?

Une lueur de malice brilla dans le regard de Maegan.

— Je craignais fort que, mécontent, vous ne me renvoyiez dans ma famille comme vous m'en aviez menacé il y a bien longtemps.

Un sourire radieux éclaira les traits de Brian.

— Madame ! N'avez-vous point respecté les termes de notre contrat ? Voyons, seul un cruel Normand pourrait faillir à la parole donnée ! Or, moi, ne suis-je point gallois ?

Souriante, elle approuva, poursuivit :

— Regardez, messire ! Là, sur la table. Il s'y trouve un cadeau que j'aurais dû vous remettre depuis très longtemps.

— Des cuillères porte-bonheur ?

— Oui, seigneur ! Et je vous les offre comme le veut la coutume galloise pour mieux connaître vos sentiments véritables. Dites-moi, mon bien-aimé, les acceptez-vous du fond du cœur ?

Il reposa ces symboles d'amour et revint vers son épouse. Ses mains se refermèrent sur les frêles épaules de la jeune femme qu'il attira contre lui, tout contre lui...

— Comment oses-tu poser pareille question ? Maegan, ma jolie ! Ma chérie ! Nos deux pays peuvent s'affronter, mes sentiments ne changeront point. Je t'aime, ma chérie, et t'aimerai toujours. J'accepte ces cuillères, gage d'amour éternel. En retour, accepte la promesse que je viens de te faire.

— Oui, seigneur de Striguil, et croyez que je vous aime aussi.

Les yeux mi-clos, elle savourait la douceur du charme qui les liait à jamais.

***FIN***

*Une tumultueuse histoire d'amour  
où devoir et passion luttent sans merci.*

★  
*Harlequin*

GRANDS ROMANS

PENELOPE NERI

*Auteur de sept grands romans historiques, Penelope Neri habite à Hawaii avec son mari et leurs trois enfants. Sa vie est aussi romantique que son œuvre, dont le succès phénoménal fait la joie de son éditeur... et la sienne !*



**1284. Le Pays de Galles refuse de se soumettre au Roi d'Angleterre.**

*Maegan, la jeune Galloise, vit heureuse dans sa famille, jusqu'au jour où son père et ses frères tombent dans une embuscade. Seule la jeune fille peut les sauver, en épousant un ennemi : Brian Fitzwarren.*

*Or si Brian aime déjà Maegan, qu'il a vue se baigner nue dans la rivière, elle ne sait rien de lui. Rien, sinon sa beauté, son charme, sa bravoure. Mais il sera aussi son geôlier, elle ne devra à aucun prix l'oublier...*



9 782280 110150

France : 25,00 F  
Suisse : 10,00 SFr  
Belgique : 196 FB

87.7578020.0

1 titre tous les 2 mois le 1<sup>er</sup> du mois.